

LA CLEF DES SONGES
ou
DIALOGUE AVEC LE BON DIEU

I TOUS LES REVES SONT UNE CREATION DU REVEUR

1. Premières retrouvailles - ou le rêve et la connaissance de soi
2. Découverte du Rêveur
3. L'enfant et la mamelle
4. Tous les rêves viennent du Rêveur
5. Le rêve messager - ou l'instant de vérité
6. La clef du grand rêve - ou la voix de la "raison", et l'a u t r e
7. Acte de connaissance et acte de foi
8. La volonté de connaître
9. La porte étroite - ou l'étincelle et la flamme
10. Travail et conception - ou le double oignon
11. Le Concert - ou le rythme de la création
12. Quatre temps pour un rythme
13. Les deux cycles d'Eros - ou le Jeu et le Labeur
14. Les pattes de la poutre
15. La frottée à l'ail
16. Emotion et pensée - ou la vague et la cognée

II DIEU EST LE REVEUR

17. Dieu est le Rêveur
18. La connaissance perdue - ou l'ambiance d'une fin des temps
19. L'incroyable Bonne Nouvelle
20. Frères dans la faim
21. Rencontre avec le Rêveur - ou questions interdites
22. Retrouvailles avec Dieu - ou le respect sans la crainte
23. Il n'y a qu' u n Rêveur - ou l' "Autre moi-même"
24. Le Créateur - ou la Toile et la pâte
25. Dieu ne se définit ni ne se prouve - ou l'aveugle et le bâton
26. La nouvelle table de multiplication

III LE VOYAGE A MEMPHIS (1) : L'ERRANCE

27. Mes parents - ou le sens de l'épreuve
28. Splendeur de Dieu - ou le pain et la parure
29. Rudi et Rudi - ou les indistinguables
30. La cascade des merveilles - ou Dieu par la saine raison
31. Les retrouvailles perdues
32. L'appel et l'esquive
33. Le tournant - ou la fin d'une torpeur
34. Foi et mission - ou l'infidélité (1)
35. La mort interpelle - ou l'infidélité (2)
36. Dieu parle à voix très basse...

IV ASPECTS D'UNE MISSION (1) : un chant de liberté

37. L'impensable convergence
38. Le témoignage comme appel à se découvrir
39. Eros - ou la puissance
40. Le Sens - ou l'Oeil
41. La vision
42. Aujourd'hui la vision novatrice est avant tout témoignage
43. L'âme du message - ou les labours au grand jour
44. L'homme est créateur - ou le pouvoir et la peur de créer
45. Création et répression - ou la corde raide
46. Liberté créatrice et oeuvre intérieure

V ASPECTS D'UNE MISSION (2) : la connaissance spirituelle

La connaissance spirituelle :

47. (1) Elle n'exclut pas, mais elle inclut et éclaire
48. (2) La beauté des choses
49. (3) Beauté et contemplation
50. (4) La douleur - ou le versant de l'ombre
51. (5) De l'âme des choses et de l'homme sans âme
52. La mentalité du troupeau - ou la racine du mal
53. La boucle d'acier...
54. ... et sa rupture - ou l'usure des Temps
55. Création et voix intérieure - ou la connaissance spirituelle (6)
 - 1) Ce n'est pas nous qui créons
 - 2) Part de Dieu, part de l'homme...
 - 3) La création et l'écoute
 - 4) Qui parle par cette voix ?
56. L'Arbre du bien et du mal - ou la connaissance spirituelle (7)
 - 1) Le "bien" et le "mal" par la Loi - ou la spiritualité archaïque
 - 2) Vérité ou obéissance ? - ou l'homme face à la Loi
 - 3) Le parent mal-faisant - ou le mal par ignorance
 - 4) L'acte oeuvrant "le bien" est l'acte pleinement créateur
 - 5) L'état de vérité est l'état pleinement créateur
 - 6) Le fruit défendu (1) : résistances et souffrance du créateur
 - 7) Le fruit défendu (2) :
 - a. Le fait le plus dingue...
 - b. Le noyau dur - ou les oeillères
 - c. Les mauvaises compagnies
 - d. Le Moralisateur - ou le sceau et le glaive
 - e. La Fin est dans la voie - ou la Priorité première

VI LE VOYAGE A MEMPHIS (2) : SEMAILLES POUR UNE MISSION

57. L'acte (1) : l'arrachement
58. L'acte (2) : toute création est un commencement sans fin
59. Une charrue nommée Espérance...
60. Le Souffle et la Tempête
61. L'homme nouveau - ou la surface et la profondeur
62. L'appel du silence
63. Chevalier de la vie nouvelle
64. Le messager
65. Traversée du désert, et révélation - ou des semailles attendant leurs moissons
66. Années-ouvrables et années-dimanche - ou tâches et gestation.

1. Premières retrouvailles - ou le rêve et la connaissance de soi

(30 avril 1987) Le premier rêve dans ma vie dont j'aie sondé et entendu le message a aussitôt transformé le cours de ma vie, profondément. Ce moment a été vécu, véritablement, comme un renouvellement profond, comme une nouvelle naissance. Avec le recul, je dirais maintenant que c'était le moment des retrouvailles avec mon "âme", dont je vivais séparé depuis les jours noyés d'oubli de ma première enfance. Jusqu'à ce moment-là j'avais vécu dans l'ignorance que j'avais une "âme", qu'il y avait en moi un autre moi-même, silencieux et quasi invisible, et pourtant vivant et vigoureux - quelque'un bien différent de celui en moi qui constamment prenait le devant de la scène, le seul que je voyais et auquel je continuais à m'identifier bon gré mal gré : "le Patron", le "moi". Celui que je ne connaissais que trop, à satiété. Mais ce jour-là a été un jour de retrouvailles avec l'Autre, crû mort et enterré "une longue vie durant" - avec l'enfant en moi ⁽¹⁾.

Les dix années qui se sont écoulées depuis lors m'apparaissent maintenant, surtout, comme une suite de périodes d'apprentissage, se concrétisant par le franchissements de "seuils" successifs dans mon itinéraire spirituel. C'étaient des périodes de recueillement et d'écoute intense, où je faisais connaissance avec moi-même, tant avec "le Patron", qu'avec "l'Autre". Car mûrir spirituellement, ce n'est ni plus, ni moins, que faire et refaire connaissance de soi-même ; c'est progresser peu ou prou dans cette connaissance sans fin. C'est apprendre, et avant tout : s'apprendre soi-même. Et c'est aussi : se renouveler, c'est mourir tant soit peu, se séparer d'un poids mort, d'une inertie, d'un morceau du "vieil homme" en nous - et renaître !

Sans connaissance de soi, il n'est pas de compréhension d'autrui, ni du monde des hommes, ni des oeuvres de Dieu en l'homme. Encore et encore j'ai eu à constater, chez moi-même, chez mes amis ou proches, comme aussi dans ce qu'on appelle les "oeuvres de l'esprit" (y compris parmi les plus prestigieuses) : sans connaissance de soi, l'image que nous nous faisons du monde et d'autrui n'est que l'oeuvre aveugle et inerte de nos fringales, nos espoirs, nos peurs, nos frustrations, nos ignorances délibérées et nos **fuites** et nos démissions et toutes nos pulsions de violence refoulée, et l'oeuvre des consensus et des opinions qui font loi autour de nous et qui nous taillent à leur mesure. Elle n'a guère que des

rapports lointains, indirects et tortueux avec la réalité dont elle prétend rendre compte, et qu'elle défigure sans vergogne. Elle est comme un témoin mi-imbécile, mi-véreux dans une affaire qui le concerne de plus près qu'il ne veut bien l'admettre, sans se douter que son témoignage l'engage et le juge...

Quand je passe en revue ces grandes étapes de mon cheminement intérieur, tout au cours des dix années écoulées, je constate que chacune d'elles a été préparée et jalonnée, tout comme la première dont je viens de parler, par un ou plusieurs rêves. L'histoire de ma maturation vers une connaissance de moi-même et vers une compréhension de l'âme humaine se confond, à peu de choses près, avec l'histoire de mon expérience du rêve. Pour le dire autrement : la connaissance à laquelle je suis parvenu sur ma propre personne et sur la psyché en général, se confond quasiment avec mon expérience du rêve, et avec la connaissance du rêve qui en est un des fruits.

Ce n'est pas là l'effet d'un hasard, certes. J'ai fini par apprendre, à mon corps défendant, que la vie profonde de la psyché est inaccessible au regard conscient, si intrépide, si avide de connaître soit-il. Réduit à ses propres moyens, et même secondé par un travail de réflexion serré et opiniâtre (par ce que j'appelle le "travail de méditation"), ce regard ne pénètre guère au delà des couches les plus superficielles. A présent, je doute qu'il y ait, ou qu'il y ait eu homme au monde (fut-il Bouddha en personne) chez qui il en soit différemment - chez qui l'état et l'activité des couches profondes de la psyché soit accessible directement à la connaissance consciente. Un tel homme ne serait-il pas, quasiment, égal à Dieu ? Je n'ai eu connaissance d'aucun témoignage qui puisse faire supposer qu'une faculté aussi prodigieuse ait jamais été dévolue à une personne.

Il est vrai que tout ce qui se trouve et ce qui se meut dans la psyché cherche et trouve une expression visible. Celle-ci peut se manifester au niveau du champ de la conscience (par des pensées, sentiments, attitudes etc), ou celui des actes et des comportements, ou enfin au niveau (dit "psychosomatique" en jargon savant) du corps et des fonctions du corps. Mais toutes ces manifestations, psychiques, sociales, corporelles sont à tel point occultes, à tel point détournées, qu'il semble bien qu'il faille, là encore, une perspicacité et une capacité intuitive surhumaines, pour parvenir à en extraire un récit tant soit peu nuancé des forces et des conflits inconscients qui s'expriment à travers elles. Le rêve, par contre, se révèle comme un témoignage direct, parfaitement

f i d è l e et d'une finesse incomparable, de la vie profonde de la psyché. Derrière des apparences souvent déconcertantes et toujours énigmatiques, chaque rêve constitue en lui-même un véritable t a b l e a u, tracé de main de maître, avec son éclairage et sa perspective propres, une intention (toujours bienveillante), un message (souvent percutant).

2. Découverte du Rêveur

Nous-mêmes sommes aveugles, autant dire, nous n'y voyons goutte dans cet embrouillamini de forces agissant en nous et qui, pourtant, gouvernent inexorablement nos vies (aussi longtemps, tout au moins, que nous ne faisons l'effort d'en prendre connaissance...). Nous sommes aveugles, oui - mais il y a en nous un O e i l qui voit, et une M a i n qui peint ce qui est vu. Le silence assoupi du sommeil et de la nuit lui servent de toile, nous-mêmes sommes sa palette ; et les sensations, les sentiments, les pensées qui nous traversent en rêvant, et les pulsions et les forces qui agitent nos veilles, voilà Ses tubes de peinture, pour brosser ce tableau vivant qu'Elle seule sait brosser. Un tableau-parabole, oui, campé à la volée ou savamment composé, farce ou élégie et parfois drame inexorable et poignant... - gracieusement offert à notre attention ! A nous de le déchiffrer et d'en prendre de la graine, s'il nous chaut. A prendre ou à laisser !

Et presque à tous les coups, certes, on "laisse". Même parmi ceux qui se piquent aujourd'hui (suivant une mode récente et de bon aloi) de "s'intéresser aux rêves", en est-il un seul ou une seule qui ait pris le risque d'aller jusqu'au fond d'un seul de leurs rêves - d'aller jusqu'au fond, et "d'en prendre de la graine" ?

Ce livre, que je commence à écrire aujourd'hui-même, s'adresse en tout premier lieu aux très rares (s'il s'en trouve à part moi) qui osent aller au fond de certains de leurs rêves. A ceux qui osent croire à leurs rêves et aux messages qu'ils leur portent. Si tu es un de ceux-là, je voudrais que ce livre te soit un encouragement, si besoin est, pour avoir foi en tes rêves. Et aussi, à avoir foi (comme j'ai eu foi) en ton aptitude à entendre leur message. (Et à voir se lézarder une à une et s'effondrer tes convictions les mieux assises, à voir ta vie se transformer sous tes yeux...)

Peut-être aussi la connaissance du rêve que j'assaye de communiquer pourra-t-elle t'éviter certains des tâtonnements et des détours par lesquels j'ai eu à passer, dans mon voyage à la découverte de moi-même. Sans que je m'en doute, ce voyage allait devenir aussi celui de la découverte du Rêveur - de ce Peintre - Metteur-en-Scène bienveillant et malicieux, au regard pénétrant et aux moyens prodigieux, cet O e i l et cette M a i n dont je viens de parler.

Dès le premier rêve que j'ai scruté, me révélant à moi-même en un moment de crise profonde, je sentais bien que ce rêve ne venait pas de moi. Que c'était un d o n inespéré, prodigieux, un don de Vie, qu'un plus grand que moi me faisait. Et j'ai compris peu à peu que c'est Lui et nul autre qui " f a i t " , qui c r é e chacun de ces rêves qui nous vivons, nous, acteurs dociles entre ses mains délicates et puissantes. Nous-mêmes y faisons figure de "rêvants", voire de "rêvés" - créés dans et par ce rêve que nous sommes en train d'accomplir, animés par un souffle qui ne vient pas de nous.

Qu'on me demande aujourd'hui, au sujet de mon travail sur les rêves, quel en est le fruit qui a pour moi le plus de prix, je répondrai sans hésiter : c'est de m'avoir permis de rencontrer le M a î t r e d u R ê v e. En scrutant Ses oeuvres, j'ai appris peu à peu à Le connaître tant soit peu, Lui à qui rien en moi n'est caché. Et tout dernièrement, comme aboutissement, sûrement, d'une longue quête qui s'ignorait elle-même, j'ai appris enfin à Le connaître par son nom.

Peut-être en sera-t-il de même pour toi. Peut-être tes rêves aux mille visages te feront-ils trouver, toi aussi, Celui qui te parle par eux. L' U n , l' U n i q u e .

Si ce livre peut t'y aider tant soit peu, il n'aura pas été écrit en vain.

3. L'enfant et la mamelle.

(1 mai) Je suis venu à mes rêves comme un petit enfant : l'esprit vide, les mains nues. Ce qui me poussait vers certains parmi eux, ce qui me les faisait fouiller avec un tel acharnement avide, était autre chose que la curiosité d'un esprit alerte, intrigué par un "phénomène" étrange, ou fasciné par un mystère

troublant, ému par une poignante beauté. C'était une chose plus profonde que tout cela. Une f a i m me poussait que je n'aurait su moi-même nommer. C'est l' â m e qui était affamée. Et par quelque mystérieuse grâce, se surajoutant à celle de l'apparition de tel ou tel rêve "pas comme les autres", j'ai su parfois sentir et cette faim, et la nourriture à moi destinée. J'étais comme un nourrisson sous-alimenté, chétif et affamé, qui sent la mamelle toute proche.

Cette réalité-là, je ne la discerne que depuis peu. Sur le coup, certes, et pendant de longues années encore, ce n'est nullement dans ces tons-là, quasiment minables, que je me voyais. Moi chétif ?! Il n'aurait plus manqué que ça !

Ce n'était pas là une complaisance, une mauvaise foi inconsciente. La force que je sentais en moi, avec une évidence irrécusable, elle est bien réelle, et elle est précieuse. Mais elle se place à un tout autre niveau. Ce n'est p a s celle de l'âme, d'une âme qui serait parvenue à son état adulte, en pleine maturité. J'avais des yeux pour voir, et j'avais aussi des idées bien assises sur une réalité que j'appelais "spirituelle", et que je voyais bel et bien. Maintenant (depuis peu) je me rends compte que la réalité spirituelle est a u t r e c h o s e que ce que j'appelais ainsi. Je n'en avais alors qu'une expérience très confuse, et mes yeux ne la voyaient pas. Ils commencent seulement à s'ouvrir à cette réalité-là.

Il est vrai que le nouveau-né non plus ne voit pas la mamelle, et pourtant il la sent quand elle s'approche, il réclame et il boit. De même, il y a un instinct spirituel en l'homme, avant même que ses yeux spirituels commencent à s'ouvrir. Heureux celui qui sait sentir cet instinct, et lui obéir ! Celui-là se nourrira, car la mamelle est toujours proche. Et ses yeux finiront par s'ouvrir et verront.

4. Tous les rêves viennent du Rêveur

Si j'ai appris sur les rêves les choses qui ne se trouvent pas dans les livres, c'est pour être venu à eux dans un esprit d'innocence, comme un petit enfant. Et je n'ai aucun doute que si tu fais de même, tu apprendras, non seulement sur toi-même, mais aussi sur les rêves et sur le Rêveur, des choses qui ne sont pas dans ce livre-ci ni dans aucun autre. Car le Rêveur aime à se livrer

à celui qui vient à lui en enfant. Et ce qu'il révèle à l'un, sûrement, n'est pas ce qu'il révèle à un autre. Mais les deux s'accordent et se complètent.

C'est pourquoi, pour faire connaissance de tes rêves, et de Celui qui te parle par eux, point n'est besoin que tu me lises ni que tu lises personne. Mais d'apprendre quel a été mon voyage et ce que j'ai vu en chemin t'encouragera peut-être à entreprendre ou à poursuivre t o n voyage, et à ouvrir grands tes yeux.

Pendant longtemps je ne notais que les rêves qui me frappaient le plus, et encore pas tous. Même une fois notés avec grand soin, la plupart de ces rêves restaient pour moi totalement énigmatiques. Avaient-ils seulement un sens ? Je ne me serais pas avancé à me prononcer à ce sujet. Certains, surtout parmi ceux que je ne notais pas, ressemblaient plus à une histoire de fous qu'à un message porteur d'un sens !

C'est en août 1982, six ans après mon premier travail sur un rêve, qu'a eu lieu un deuxième grand tournant dans ma relation aux rêves et au Rêveur. A ce moment j'ai compris que t o u t rêve était porteur d'un sens, caché souvent (à dessein, sûrement) sous des dehors déroutants - que t o u s sortent de la même Main. Que chacun, si anodin ou si scabreux qu'il puisse paraître, ou si loufoque ou foireux, ou si fragmentaire ou fumeux ... - que chacun sans exception est une p a r o l e v i v a n t e du Rêveur ; une parole souvent espiègle, ou un fou-rire derrière des airs graves voire lugubres (il n'y a que Lui pour saisir au vol et faire éclater le comique ou le cocasse, même là où on s'y attend le moins...) ; parole drue ou parole truculente, jamais banale, toujours pertinente, toujours instructive, et bienfaisante - une c r é a t i o n , en un mot, sortie toute chaude des mains du Créateur ! Une chose u n i q u e , différente de toutes celles qui furent ou qui seront jamais créées, et créée là sous tes yeux et avec ton involontaire concours, sans tambour ni trompette et (semblerait-il) à ta seule intention. Un d o n princier, oui, et un don à l'état pur, entièrement gratuit. Sans charge pour toi de gratitude, ni même d'en prendre note seulement, de la gratifier même d'un regard. Incroyable, et pourtant vrai !

Ce qui est vrai, en tous cas, c'est que parmi la multitude de rêves que j'ai notés tout au long des dix années écoulées (il doit y en avoir pas loin d'un millier, dont bien trois ou quatre cents dont j'ai su saisir le message),

il n'en est pas un seul qui à présent me donne l'impression de faire exception à la règle ; d'être, non pas une création, mais le produit de quelque mécanique psychique plus ou moins aveugle, ou de quelque force à la recherche d'une gratification, que ce soit celle des sens, ou celle de la vanité (6). Dans tous sans exception, à travers toute leur prodigieuse diversité, je sens la même "griffe", j'y perçois un même s o u f f l e . Ce souffle-là n'a rien de mécanique, et il ne vient pas de moi.

5. Le rêve messenger - ou l'instant de vérité

Mais dans les premières années, je ne me posais aucune telle question. Je ne prêtais aucune attention aux rêves qui, à ce moment, m'apparaissaient encore comme du "tout venant". Et même parmi ceux que je notais, je ne m'attardais guère que sur les rêves que j'appelais alors les " r ê v e s m e s s a g e r s ". C'étaient, en somme, ceux pour lesquels il était clair d'emblée, par je ne sais quelle préscience obscure, qu'ils étaient bel et bien porteurs d'un "message".

Maintenant que je sais que t o u t rêve porte un message, et qu'il arrive que des rêves d'humble apparence expriment un message de grande portée, ce nom de "rêve messenger" n'apparaît ambigu, et j'ai quelque réticence à l'utiliser encore. Ce sont aussi les rêves qui, d'emblée, se signalent à l'attention comme des " g r a n d s r ê v e s ". "Grands" non pas, forcément, par leur longueur ou leur durée, ou par leur richesse en épisodes ou en détails marquants ; mais dans le sens ou parfois telle oeuvre de la main ou de l'esprit - tableau, roman, film, voir un destin - nous frappent comme une chose "grande". Un des signes d'un tel rêve, c'est une acuité exceptionnels des perceptions et des pensées, et parfois une force bouleversante des émotions. Comme si le Rêveur voulait bousculer notre inertie invétérée, nous secouer, nous crier à tue-tête : " Eh ! espèce d'endormi, réveille-toi pour une fois et fais attention à ce que je suis en train de te dire !".

Ce sont aussi les rêves au langage transparent, sans "code" secret ni jeux de mots d'aucune sorte, sans rien qui cache ou qui voile. Le message y apparaît avec une clarté fulgurante, indélébile, tracé dans la chair même de ton âme par une Main invisible et puissante, toi-même Lettre vivante et vibrant

acteur de la Parole à toi adressée. Et chaque mot porte, qui s'accomplit en toi pour exprimer par les mouvements de ton âme un s e n s qui t e concerne, **toi et** nul autre, et le poser dans ta main afin que tu t'en saisisse. Celui qui parle en ton coeur comme personne au monde ne pourrait te parler, Il te connaît infiniment mieux et plus intimement que tu ne te connais toi-même. Quand le temps est venu, mieux que personne, il sait quels sont les Mots vivants qui trouveront en toi résonnances profondes, et quelles sont les cordes secrètes qu'elles feront vibrer.

En bref, le "rêve messenger" est celui où le Rêveur "met le paquet" pour te dire ce qu'Il a à te dire, avec une force et une clarté exceptionnelles. S'Il y met une telle insistance, c'est, à coup sûr, que le message est lui aussi exceptionnel, qu'il te dit une chose essentielle, une chose qu'il faut absolument que tu saches. Peut-être le rêve vient-il te révéler des ressources insoupçonnées enfouies en ton être - une force intrépide qui s'ignore encore, ou une profondeur vacante, ou une vocation qui attend, un destin à accomplir... - quelque chose à quoi jamais tu n'aurais osé rêver à l'état de veille ! Ou peut-être est-il venu pour t'encourager à te séparer de quelque poids écrasant que tu traînes depuis de longues années, pendant ta vie entière peut-être...

Ecouter un tel rêve, entendre son message é v i d e n t, irrécusable, et accueillir la connaissance qu'il te porte, accepter cette vérité qui t'est offerte - c'est aussi voir ta vie changer profondément, dans l'instant même. C'est changer, c'est te renouveler, en cet instant.

Plus jamais tu ne seras celui que tu étais avant l'instant de vérité.

C'est bien pourquoi, aussi, il est si rare qu'une parole aussi brûlante soit entendue, qu'un don aussi inestimable soit accueilli. Car en chacun de nous git une i n e r t i e immense, opposée à tout ce qui nous change et nous renouvelle. Et rares sont ceux en qui cette inertie de l'âme ne se double d'une p e u r incoercible, profondément enfouie.

Cette peur-là est autrement plus puissante et plus véhémence que la peur de la maladie, de la destruction ou de la mort. Et elle a de multiples visages. L'un d'eux, c'est la p e u r d e c o n n a î t r e - d e s e connaître. Un autre : la peur de se trouver, d'être soi-même. Et un autre encore : l a g r a n d e p e u r d u c h a n g e m e n t .

6. La clef du grand rêve - ou la voix de la "raison", et l' a u t r e .

(15 mai (*)) Le "rêve messager" est, en somme, le rêve dont le sens est au fond clair, évident, celui pour lequel il n'est besoin de nulle "clef" pour y pénétrer. Du moins, pas de "clef" au sens où on aurait tendance à l'entendre dans le contexte du rêve : quelque chose comme un " c o d e ", ou un " d i c t i o n n a i r e " (de symboles), ou sinon, à tout le moins, un r e c u e i l de recettes, d'instructions pour une façon de s'y prendre, qui résumerait une longue expérience du rêve, amassée peut-être par des générations d'observateurs sagaces... Bien plus : je dis qu'une telle expérience du rêve (et fut-elle millénaire !) n'est ici du moindre secours ; qu'elle serait même, si tu ne prends soin de l'oublier, un leurre et une entrave, bonne pour te distraire de l'essentiel.

Confronté au premier rêve de ma vie que j'aie sondé, l'idée ne me serait venue d'une "clef" ou d'une "façon de procéder". (Dans le contexte, ça aurait été aussi incongru que de me lever pour aller chercher un marteau ou une scie, ou d'invoquer la loi d'Archimède pour ouvrir un robinet sur l'évier !) Pas plus que l'idée de mon inexpérience. Le bébé qui veut têter ou qui tête se pose-t-il des questions sur son "inexpérience" ?! Il réclame à tue-tête ou il tête, cela lui suffit. Pour le marmot avide de têter, la clef de la totosse, ouvrant accès au lait généreux qui gonfle la mamelle rebondie, ce n'est ni plus ni moins que la f a i m qui le pousse, ce cri d'un corps affamé, qui exige son dû sans y aller par quatre chemins.

Comme un sein maternel, le "grand rêve" nous présente un lait dru et savoureux, bon pour nourrir et vivifier l'âme. Et si la Mère se penche sur nous ainsi avec bonté, c'est qu'Elle sait, Elle, même quand nous l'ignorons, que l'âme, tel un nourrisson famélique, est affamée. Et la "clef" du rêve, le "Sésame ouvre-toi !" ouvrant accès à ce lait tout proche dont nous sentons les effluves obscurément - cette clef est en toi. C'est cette faim, la faim d'une âme affamée.

(*) Les trois sections qui précèdent sont du 1 mai, d'il y a deux semaines. Je n'ai pas chômé dans l'entretemps, mais me suis décidé à rejeter dans un chapitre ultérieur, "Les quatre voies", les six sections écrites depuis le 2 mai et les diverses notes qui s'y rapportent.

Je ne savais rien de tout cela, bien sûr, pas au niveau conscient tout au moins. Je ne savais ni que j'avais une "âme", ni que celle-ci était sous-alimentée, affamée. Et je n'avais jamais fait ni vu faire un travail sur un rêve. C'était l'inexpérience totale. Mais pas plus que le marmot, je n'avais besoin de rien de tout cela. Après le réveil, il y a eu quatre heures de travail intense, un "travail" qui s'ignorait lui-même, pour "vider totosse" - aller jusqu'au fond du rêve. En quatre ou cinq "jets" successifs, chacun reprenant le précédent comme à mon corps défendant, par acquit de conscience, alors que je m'apprêtais à nouveau, enfin ! à me rendormir, pour retrouver un sommeil bien nécessaire (malencontreusement interrompu par le réveil intempestif et le remu-ménage insolite qui l'avait suivi).

Je n'aurais su moi-même dire pourquoi je m'obstinais ainsi, coup sur coup, à me remettre à écrire, assis dans mon lit : d'abord le récit du rêve (et même avec un soin infini, ça m'a pris deux heures d'affilée !), puis (rallumant à nouveau) le récit du réveil en sursaut, et des associations venues alors sur le champ, sous le coup encore de l'émotion ; et après encore, par deux ou trois fois d'affilée (alors qu'à chaque fois pourtant j'avais éteint et m'étais rallongé, dans l'idée de me rendormir vite fait), pourquoi m'obstinais-je ainsi à rallumer et à reprendre de quoi écrire, pour noter quelques (dernières !) réflexions au sujet de l'étape précédente (que j'avais crue pourtant la dernière) - en finir et qu'on n'en parle plus ! A aucun moment, je n'avais le sentiment que je faisais là quelque chose de conséquence, que j'étais à la poursuite d'un sens qui m'aurait échappé encore et qui aurait, de plus, à m'apprendre quelque chose d'important, voire même de crucial. Bien au contraire : c'est comme malgré moi que mes pensées s'obstinaient à revenir sur ce rêve et sur les réflexions qu'il m'avait déjà inspirées, alors qu'un petit diable (que je connaissais déjà, et que depuis lors j'allais connaître beaucoup mieux encore...) me soufflait peremptoirement que ce n'était vraiment pas sérieux de gaspiller mon temps précieux à couper ainsi des cheveux en quatre, qu'il était grand temps que je me rendorme pour être d'attaque après, il ne manquait pas, Dieu merci, des choses plus sérieuses qui m'attendaient....

Visiblement, c'était là la voix de la raison, elle avait entièrement raison, oui ! et pourtant - rien que cinq minutes encore (je plaidais), juste cinq petites minutes et pas plus, pour pouvoir cette fois m'endormir l'esprit vraiment tranquille, le petit boulot pas sérieux enfin terminé... Je plaidais, en somme, l'indulgence pour cette sorte de maniaquerie en moi, qui si souvent me force littéralement la main, que je le veuille ou non, à aller

j u s q u ' a u b o u t d'un travail (visiblement sans intérêt) ou d'une idée (visiblement vaine) ou ne serait-ce que de quelque vague et indéfinissable impression ; celle, par exemple, de n'avoir pas entièrement "saisi" encore (on vous demande un peu !) telle chose pourtant bien claire ; quitte même, à force d'insistance décidément mal placée, à me donner la pénible impression à moi-même (à cette "voix de la raison", j'entends) que je suis en train de "bombiner" encore, de faire l'école buissonnière au lieu de vaquer aux occupations sérieuses comme tout le monde.

Et pourtant, si à ce moment j'avais posé pendant quelques instants, pour me sonder à ce sujet-là, j'aurais su que dans mon travail de mathématicien tout au moins, tout ce que j'ai fait de bon et de meilleur (et surtout tout ce à quoi personne n'avait jamais songé et qui pourtant, après coup, s'avérait comme ce qui "crevait les yeux") - c'est toujours à l'encontre de cette soi-disante "voix du bon sens" que je l'ai fait, pour avoir su écouter une a u t r e v o i x en moi : celle justement de ce "maniaque", du gars "pas sérieux" sur les bords, celui qui n'en fait qu'à sa tête et pour lequel je plaidais l'indulgence...

Avec le recul supplémentaire de dix ans, je vois bien clairement maintenant que cette "autre voix", c'est celle qui toujours m'aiguille vers l' e n s e n - t i e l ; en même temps que la voix "de la raison", celle du gros bon sens, essaie à tous les coups et à tout prix de m'en détourner. Celle-ci, son seul souci, c'est de me maintenir sagement collé aux choses répertoriées et classées, ou tout au moins aisément reconnaissables, et par là, ressenties comme " s û r e s ". Car les choses essentielles sont aussi les choses les plus délicates et les moins "sûres" de toutes - telles des vapeurs impalpables, elles échappent aux cadres et aux boîtes en quoi on aimerait bien pouvoir enfermer tout l'Univers des choses connaissables, pour avoir l'impression de Le "tenir" (*)

(*) (16 Mai) En écrivant ces lignes, j'ai pensé surtout aux choses qui concernent l'âme ou la psyché. Je n'entends pas dire qu'il soit forcément impossible d'exprimer les "choses essentielles" par le langage, et qu'il soit vain d'essayer de le faire avec toute la délicatesse et toute la précision dont on est capable. Il serait d'ailleurs paradoxal de prétendre qu'il n'y a pas de "choses essentielles", dans le domaine par exemple des sciences naturelles ou des sciences exactes, qui ne soient ressenties par tous (à tort ou à raison) comme "bien connues", comme "sûres". (Ainsi le fait que la terre soit ronde, ou celui, plus subtil et plus discutable, qu'elle tourne autour du soleil, et non l'inverse...) J'ai pensé par contre aux choses qui ne sont pas objet d'un consensus bien établi, dans un groupe humain plus ou moins vaste de gens censés être "au courant" aux choses donc qui, pour l'esprit qui les aborde en terre inconnue, sont entièrement nouvelles. Il n'a aucun consensus à quoi se raccrocher, pour distinguer le

vrai du faux, l'essentiel de l'accessoire. Les réflexes acquis, reflétant de tels consensus, ne lui sont ici d'aucun secours, mais un l e u r r e dont il lui faut se libérer avant tout, pour pouvoir vraiment prendre connaissance de ce qui l'entoure. Telle est la situation, notamment (à bien peu d'exceptions près), pour le moindre rêve auquel on se trouve confronté - car le moindre rêve est l'oeuvre d'une liberté totale, il est "nouveau" au plein sens du terme, y compris pour Celui-là même qui vient de le créer.

Bien entendu, le "petit diable", parlant par la voix de la "raison", incarne les "réflexes acquis" dont je viens de parler. Ils sont d'une force considérable en chacun (à dire le moins !), y compris (est-il besoin de le répéter) en moi-même. Mais aussi longtemps qu'on obéit à cette fausse "raison", il n'y a acte créateur ni oeuvre novatrice.

Quand tu fais taire en toi cette "autre voix", pour suivre benêtement celle que tout le monde suit - tu te coupes du meilleurs en toi. Sans elle, tu ne peux découvrir, ni les choses extérieures à toi (que ce soit des maths, ou le "pourquoi" des faits et gestes d'Untel, ou les mystères du corps de la bienaimée...), ni les choses en toi. Sans l'écouter, et aurais-tu lu tous les livres du monde, tu ne peux entrer dans un seul de tes rêves.

A vrai dire, cette voix-là, sûrement, est l a m ê m e que celle qui te parle par le rêve. C'est celle du Rêveur, celle de la Mère. Elle te murmure tout bas o ù se trouve le vrai lait, celui auquel aspire non ta surface, mais ta profondeur. Il est tout proche de tes lèvres. Et il ne tient qu'à toi de boire.

Cette voix-là est aussi la v o i x d e t a f a i m - la faim de l'âme, ou sinon, la faim d'Eros, d'Eros-qui-veut-connaître. Mais même quand Il parle d'Eros (et Il en parle souvent), c'est toujours à l' â m e que s'adresse le Rêveur, et à la faim de l'âme. Suivre la faim et boire, c'est aussi suivre cette voix.

C'est cette faim en toi, et l'humble voix de cette faim, mal assurée, comme honteuse d'elle-même - c'est l à la "clef du grand rêve", du rêve-messager. Il n'y en a pas d'autre. Elle tourne sans bruit, et rien ne semble se passer. Tant que tu n'as pas tourné jusqu'au bout, rien ne se passe et rien ne s'est passé - rien en tous cas qui ne puisse, dans les minutes déjà qui viennent, reglisser dans les marécages de l'oubli et disparaître.

C'est quand tu as tourné jusqu'au bout, seulement, que soudain, t o u t a c h a n g é : tu étais devant une porte fermée, et la voici miraculeusement ouverte ! Tu étais dans la noir ou dans la pénombre, et voici une irruption de lumière !

C'est là le signe que tu as été "jusqu'au bout", que tu as touché le fond du rêve, bu le lait à toi destiné. Tu ne risques pas de t'y tromper. Celui qui a vécu un tel moment, ou ne serait ce que la découverte de ceci ou de cela (et qui ne l'a vécu, ne serait-ce que dans son enfance !) - celui-là sait bien de quoi je parle : quand d'un magma informe soudain naît un ordre, quand une obscurité soudain s'éclaire ou s'illumine...

Mais quand la découverte vient comme une révélation sur toi-même, bouleversant ta relation à toi-même et au monde, c'est comme un mur alors qui s'écroule devant toi, et un monde nouveau qui s'ouvre. Ce moment et ce qu'il vient de t'enseigner, tu sais bien (sans même songer à te le dire) que tu ne risques pas de l'oublier jamais. La connaissance nouvelle fait partie de toi désormais, inaliénable - comme une partie intime et vivante et comme la chair même de ton être.

7. Acte de connaissance et acte de foi

(16 mai) J'écrivais hier qu'il n'y avait pas d'autre clef pour le "grand rêve" que la faim de l'âme. Quand, sous l'impression encore du rêve que tu viens de faire, tu sais écouter l'humble voix de cette faim, alors, sans même le savoir, tu es en train de tourner une clef délicate et sûre. Et je te souhaite la grâce de ne pas t'arrêter en chemin, avant que ne soit effacé le pène et que la porte, fermée une vie durant, ne se soit ouverte...

J'ai pensé pourtant aussi à la foi en le rêve. Quand je me suis réveillé sous l'afflux soudain d'une émotion si grande que mon âme ne la pouvait contenir, j'ai su au même instant, d'une façon sûre : ce rêve me parlait, et ce qu'il me disait avec une telle puissance bouleversante, il était important, il était crucial que j'en prenne connaissance. Je l'ai su, non pour l'avoir lu quelque part ou pour y avoir réfléchi un jour, mais par science immédiate et certaine. Comme il arrive aussi, quand quelqu'un te parle (et peu importe que tu le connaisses ou que tu le voies pour la première fois), que tu saches de façon sûre et sans avoir eu à te sonder, que ce qu'il te dit est vrai. Ce n'est pas là une impression, plus ou moins forte ou convaincante, mais bien une connaissance. L'impression peut tromper, mais non cette connaissance-là. Certes, il te faut toi-même être en un état particu-

lier, un état d'ouverture, ou de rigueur, ou de v é r i t é (qu'on l'appelle comme on voudra), pour savoir distinguer, sans nuance d'un doute, entre une simple impression, et une telle connaissance immédiate. Un tel discernement, qu'il soit perçu dans le champ de la conscience, ou qu'il reste subconscient (et peu importe en l'occurrence), n'est pas de l'ordre de la raison, ou d'une intuition de nature intellectuelle. C'est un acte de perception d'essence spirituelle. En cet instant, l'oeil spirituel en nous, qui perçoit et distingue le vrai et le faux, est ouvert ou entr'ouvert et v o i t .

Je crois qu'une telle perception aiguë du vrai et du faux, l'espace d'un éclair, est présente dans la psyché plus souvent qu'on pourrait le penser ; sinon d'une façon pleinement consciente, du moins dans les couches de la psyché proches de la surface. Mais un tel discernement, une telle connaissance n'est pas efficace par elle-même. Elle est comme un scalpel au tranchant effilé, avant qu'une main ne s'en soit saisi. Assumer une telle connaissance fugace surgie en toi, t'en saisir, la rendre efficace, opérante, ce n'est ni plus ni moins que "la prendre au sérieux", c'est "y croire". C'est un a c t e d e f o i . Seul l'acte de foi rend "efficace", rend agissant l'acte de connaissance. Il est la m a i n qui saisit l'outil.

Quand on parle de "foi", on pense généralement à la "foi en Dieu" (et Dieu seul sait à chaque fois ce qu'il faut entendre par là ...), ou en une religion déterminée, ou en une croyance particulière. Ce n'est pas de cela qu'il est question ici, visiblement, ni de la "foi" en telle personne ou telle autre. Il s'agit d'une "foi" en quelque chose d'immédiat , qui se passe en nous-même à l'instant même : cet acte de connaissance qui vient d'avoir lieu, nous désignant telle chose comme "vraie", ou comme importante. On pourrait dire que c'est une foi "en soi-même", ou pour mieux dire : une foi en certaines choses qui se passent en nous, nous ne savons nous-même pourquoi ni comment, en certains moments de vérité perçus comme tels. Un instinct obscur et sûr nous avertit que de ne pas faire confiance sans réserve à cet acte qui vient d'avoir lieu, à cette perception aiguë nous livrant une connaissance certaine, serait une a b d i c a t i o n , une renonciation à la faculté, dévolue à nous comme à chacun, d'une connaissance personnelle, directe et autonome de choses qui nous concernent.

A vrai dire, l'acte de connaissance au plein sens du terme i n c l u t l'acte de foi, qui lui donne crédit et qui prend cette connaissance comme point de départ et tremplin d'une a c t i o n . Car tant que l'acte de foi, générateur d'action, n'est pas inclus, la connaissance reste entachée de doute, elle

est incomplète et inefficace, mutilée de sa raison d'être même. Et l' "état de vérité" dont je parlais tantôt, où l'acte de connaissance prend naissance, n'est réalisé pleinement que quand il inclut, dans le silence même d'une écoute, cette tonalité d'ardeur, d'implication de soi sans réserve (*) d'où jaillit, invisible et pourtant agissant, l'acte de foi. Un tel état de vérité, au plein sens du terme, est parmi les choses les plus rares du monde, et du plus grand prix.

Dans quelle mesure un tel état nous vient comme une grâce, comme un don gratuit venu d'ailleurs, et dans quelle mesure il dépend de nous - d'une rigueur, d'une probité, d'un courage... - c'est là un mystère. C'est pour moi un des grands mystères de la psyché, et de sa relation à la S o u r c e de toute connaissance.

D'où me venait cette connaissance immédiate au sujet du rêve que je venais de faire ? Visiblement, elle ne provenait d'aucune expérience d'aucune sorte, et encore moins d'une réflexion. Je crois pouvoir dire, sans nuance de doute, que c'était là une chose qui m'était "dite" en même temps que le rêve, par le fait même que ce rêve était bel et bien v é c u par moi, et avec une telle force, et que je ne pouvais absolument pas récuser le témoignage de ce vécu, ni la connaissance (inséparable, à vrai dire, de celui-ci) : que ce vécu avait, au delà de son sens "littéral", un a u t r e sens, et qui me concernait de façon autrement plus profonde.

Peut-être même pourrais-je dire qu'au niveau spirituel, l'acte de connaissance "partiel", ou "préliminaire", dont je parlais au début, ne vient jamais de nous, de notre psyché limitée, mais toujours de Celui en nous qui sait : de celui qui, pendant le sommeil, nous parle par le rêve, et pendant la veille, de toute autre façon qui Lui plait. Dire que cet acte de connaissance incomplet a lieu, signifierait donc qu'Il nous parle de ce que nous ne pourrions savoir par nos seuls moyens, et que de plus nous "écoutons", que nous "prenons connaissance" de ce qu'Il nous dit. L'état de vérité partiel serait alors l'état de silence intérieur et d'écoute, qui nous permet de distinguer clairement la P a r o l e du bruit environnant. La participation de la psyché est donc ici passive, le rôle actif étant tenu par "la Source", ou "le Rêveur", ou "la Mère" ou quelque autre nom

(*) J'ai pensé ici au mot anglais " e a r n e s t n e s s " , pour lequel il n'y a pas d'équivalent en français, et que j'ai essayé de transcrire comme "tonalité" du mieux que j'ai pu.

qu'on donne à Cela ou à Celui ou Celle en nous qui toujours sait, et de science profonde et sûre (*).

L'acte de foi par contre provient de nous, de l'âme. C'est l'acte par lequel nous "ajoutons foi" à ce qui nous est dit (la langue française est ici particulièrement bien inspirée (**) !), et ceci au plein sens du terme :
n o u s n o u s d o n n o n s, à l'instant même, à cette connaissance qui vient d'être donnée et reçue, en agissant sans réserve ni hésitation selon ce que nous inspire cette connaissance qui vient d'apparaître.

Ainsi l'acte de connaissance complet, incluant l'acte de foi, apparaît comme un a c t e c o m m u n auquel participent, indissolublement, d e u x partenaires : l'initiative revient à Dieu (pour lui donner cette fois le nom qui lui revient), et l'âme y fait figure d'interlocuteur de Dieu, tour à tour r e c e v a n t le don de sa Parole, et se d o n n a n t par l'acte de foi. Tel, du moins, m'apparaît l'acte de connaissance qui a lieu au niveau qui m'intéresse ici, celui de la réalité spirituelle.

(*) (Créativité humaine et actes créateurs de Dieu). Dans cet alinéa, j'ai touché en passant, sans avoir la prétention de trancher, la question délicate : dans quelle mesure les processus et actes créateurs (et notamment les "actes de connaissance") qui s'accomplissent dans la psyché, et plus particulièrement dans ses couches profondes, sont l'oeuvre de la psyché elle-même, ou celle de Dieu agissant en nous. Je suis loin d'y voir clair, et suspecte que cela fait partie des choses dont une pleine connaissance est réservée à Dieu seul. J'ai tendance à croire que seule la psyché arrivée à un état de maturité supérieure est en état de "voir" de plein pied le genre de réalité spirituelle (sûrement tout ce qu'il y a de primaires !) dont il est question ici, sans intervention directe de Dieu, nous parlant par cette "voix intérieure" ou cette "autre voix", la "voix de notre faim", dont il a été question hier.

On peut se demander si t o u t acte véritablement créateur dans la psyché ne serait acte de Dieu, dont nous serions seulement l'instrument. Plus d'une fois, il m'est arrivé d'avoir cette impression - que dans les moments de véritable création, que ce soit dans le travail de mathématicien ou dans le travail de découverte de moi-même, je ne faisais qu'accomplir ce qu'un a u t r e me soufflait. Sûrement je ne suis pas le seul à avoir fait cette expérience. Pourtant deux de mes rêves (du mois de janvier et février passés) me disent clairement qu'il y a une part de créativité provenant de la psyché elle-même. Dans un de ces rêves il s'agit d'une "collaboration" entre Dieu et la psyché. Je ne saurais dire si la psyché peut faire oeuvre véritablement créatrice, au niveau spirituel ou à tout autre niveau, sans être au moins s e c o n d é e par l'inspiration divine. (L'expression même, de travail ou acte " i n s p i r é ", dit bien ce qu'elle veut dire...)

(**) ~~La~~ langue allemande, qui dit "Glauben schenken", n'est pas moins bien inspirée, en mettant en relief un autre aspect de l'acte de foi, comme un d o n (de foi).

Bien sûr, ces choses-là, comme pratiquement tous les processus et actes créateurs, ont lieu (sauf rares exceptions) dans l'Inconscient, à l'abri du regard. De plus, le plus souvent nous n'avons aucune connaissance d'un "Interlocuteur", pas même (je crois) dans les couches profondes de la psyché. C'était le cas, notamment, en cette première fois où j'ai sondé un rêve. Au niveau conscient tout au moins (et comme je le soulignais hier), ce qui donnait le ton alors et dominait "la main haute", c'étaient les résistances au changement, alias "le petit diable", se présentant sous les apparences les plus convaincantes de la "voix de la raison" ! Pourtant, l'acte de foi avait eu lieu bel et bien et ladite foi, bien accrochée dans l'Inconscient (et sans se soucier, certes, de se nommer au grand jour...), tenait bon tout en se faisant humble et quasiment soumise : "juste encore cinq petites minutes, pour terminer... !". Et elle n'a pas lâché, jusqu'à ce que le pène enfin se désenclanche et que la porte verrouillée soit soudain grande ouverte...

Dans les heures et les jours qui ont suivi la percée, cette foi en "le rêve" est devenue pleinement consciente. C'était alors, et est resté, une foi totale, sans réserve, une connaissance sûre et inébranlable : je savais, sans que jamais s'y soit mêlé le moindre doute, que je pouvais faire entièrement confiance à mes rêves (*). Si réserve il y avait, elle ne concernait jamais le rêve ou Celui qui me parlait par le rêve, mais uniquement la compréhension à laquelle je parvenais sur tel rêve ou tel autre, plus ou moins complète, plus ou moins assurée d'un cas à l'autre. Dans le cas du premier rêve que j'ai sondé, une fois arrivé au bout, je savais, certes, sans possibilité du moindre doute, que le "message" avait passé - que le rêve avait fait "mouche" !

(*) Il s'agit, bien sûr, des rêves auxquels il m'arrivait de faire attention. C'était comme si le seul fait de reprendre contact avec eux, en les notant par écrit, avait suffi pour me faire connaître que ce qu'ils avaient à me dire (que je le saisisse, ou non), je pouvais le prendre comme chose sûre. Je ne me serais pas prononcé alors sur le rêve "en général", et à ce moment ne me souciais guère de savoir s'ils étaient tous de même provenance - s'il n'y en avait pas parmi eux, peut-être même une majorité, qui ne représentaient guère que des "réflexes psychiques" à tout venant, provenant soit de la pulsion érotique, soit de "l'égo". Ce n'est qu'en août 1982, six ans après le premier grand tournant dans ma relation au rêve, que j'ai appris que t o u s les rêves proviennent du Rêveur.

Il me faut ajouter aussi que cette "foi" en mes rêves était plus ou moins agissante suivant les époques ou suivant les cas. Il m'est arrivé, cédant à la "voix de la raison" (alias "le petit diable") dont je parlais hier, de faire la sourde oreille à des rêves messagers, et de n'en accueillir le message que des mois plus tard.

Cette connaissance, cette totale confiance en le rêve, n'est pas le fruit de l'expérience. Après-coup, elle se trouve confirmée surabondamment par l'expérience, c'est une chose entendue - mais c'est là une chose qui allait de soi (*). A vrai dire, avant aujourd'hui, je n'ai jamais songé à m'interroger sur la provenance de cette connaissance, de cette confiance totale, cette foi. Elle est de même nature, il me semble, que la connaissance que j'ai depuis toujours de la "force" en moi - de la capacité de connaître de première main, et de créer sans avoir à imiter quiconque. Les deux connaissances me semblent quasiment indistinguables. Sans me l'être jamais dit en clair, je sentais bien, d'emblée, que ce qu'il y avait de meilleur en moi était de la même essence que le Rêveur. Il était un peu comme un frère aîné, espiègle et bienveillant, sans la moindre complaisance et en même temps d'une inlassable patience. Certes, il me dépassait infiniment par le savoir, par la pénétration du regard, par son prodigieux pouvoir d'expression et, surtout, par une liberté déconcertante, infinie. Pourtant, tout limité que je sois, enfermé de toutes parts par mes ~~oeillères~~ , il y avait, jamais formulé, cet irrécusable sentiment de parenté. Il était confirmé par l'intérêt évident que le Rêveur prenait à ma modeste personne. Mais surtout, il me semble, ce sentiment apparaissait dans une sorte de connivence quasiment, se manifestant dans certains rêves ; dans ceux surtout qui recélaient un comique caché, souvent désopilant, derrière des apparences gravissimes, voire dramatiques ou macabres. Arriver à "entrer" dans un de mes rêves et par là-même, dans l'esprit dans lequel il avait été créé, c'était aussi, un peu, me dépouiller pour un moment de ma lourdeur coutumière, et me retrouver dans ce qu'il y a de meilleur en moi, par cette communion espiègle, cette connivence avec Celui qui me parlait par le rêve.

(*) En écrivant ces lignes, s'est imposé la pensée d'une situation toute analogue provenant de mon expérience de mathématicien. Quand une situation mathématique a été fouillée de fond en comble et éclairée par des biais divers, il en naît un sentiment de compréhension qui équivaut à une connaissance véritable. Elle emporte alors une adhésion plus ou moins totale, et peut être investie par une "foi" plus ou moins agissante. Cette foi ne concerne pas seulement la validité de la vision à laquelle on est parvenu (si celle-ci n'est pas établie encore par une démonstration), mais souvent aussi et surtout, la portée de ce qui a été amené au jour et compris de façon plus ou moins complète. Dans une telle situation, les confirmations ultérieures, que ce soit par des démonstrations qui établissent la validité de la vision, ou par des conséquences et prolongements prévus ou imprévus, ou par des recoupements avec d'autres situations déjà plus ou moins bien connues par ailleurs, sont tout autant ressenties comme "choses allant de soi". L'intime connaissance de la validité (dans ses traits essentiels) et de la portée d'une compréhension, ou d'une vision, de son adéquation parfaite à la nature même des choses, n'est pas question d'expérience "après coup" venant confirmer quelque "sentiment" hypothétique, mais elle précède toute expérience. Celle-ci fait figure un peu de "l'intendance", qui finit toujours par suivre cahin-caha. Mais l'étincelle de la connaissance est ailleurs...

Il me semble maintenant que progressivement, au fil des ans, cette foi en mes rêves, ou pour mieux dire, cette foi en le Rêveur, s'est décantée, comme la quintessence même de la foi en ce qui est le meilleur en moi - en ce qui me rend capable de connaître, d'aimer, de créer par la main, l'esprit et le coeur.

Cette foi-là m'a accompagné ma vie durant. Elle se confond avec ma foi "en la vie", "en l'existence". Ce n'est pas une croyance, une opinion sur ceci ou cela, mais la réponse agissante à une connaissance. Cette foi n'est pas affectée par l'expérience de mes limitations et de mes misères, ni par celle de mes erreurs ou de la tenace fringale d'illusion en moi. Toute expérience de moi-même et toute découverte de moi, que ce soit celle d'une grandeur ou celle d'une misère, approfondit la connaissance et vivifie la foi.

Depuis peu, la nature de cette foi est mieux comprise, en même temps qu'elle a reçu une assise nouvelle ; un centre et un fondement, à la fois en moi et hors de moi, et qui me dépasse infiniment, alors que je lui suis intimement et mystérieusement relié. Il a fallu pour cela que le Rêveur se révèle à moi comme Celui qu'Il est . Mais j'anticipe !

8. La volonté de connaître

(17 mai) Il pourrait sembler que hier, j'aie mis le doigt sur une "deuxième clef" du grand rêve, après avoir affirmé péremptoirement avant-hier qu'il n'y en avait qu'une seule ! Mais en s'arrêtant sur la chose un instant, il apparaît que ces deux clefs sont en réalité indistinguables - c'est en réalité la même clef, vue sous deux angles ou de deux côtés différents. La première, disais-je, c'est une faim spirituelle que le rêve vient combler, et la voix de cette faim, qui te dit : voici la nourriture dont tu as besoin ! Et la deuxième, dont je parlais hier, c'est l'acte de foi, par quoi tu ajoutes foi à cette voix et lui obéis. Les deux ensemble : prendre connaissance de cette voix et lui donner foi, ne sont autres que l'acte complet apparu dans la réflexion de hier, l'"acte de connaissance" au plein sens du terme - celui qui fait un avec l'action (*).

(*) Dans cette situation, l'acte (passif) de "prendre connaissance" joue le rôle "yin", "féminin", et l'acte (actif) de "donner foi", l'"acte de foi", joue le rôle "yang", "masculin". L'acte complet, comme tout acte complet, est le fruit des épousailles de ses deux aspects inséparables ou "versants", l'un "féminin", l'autre "masculin" - tel l'enfant, conçu et engendré par l'étreinte créatrice

de l'épouse et de l'époux. Quand l'un des deux conjoints fait défaut ou est insuffisant, l'acte est mutilé de sa vertu créatrice : l'enfant ne peut apparaître si l'un des deux conjoints est absent, ou impotent.

Je trouve ici, au tournant de la réflexion, un nouveau "couple cosmique" qui m'avait échappé dans le répertoire provisoire inclus dans "Les Portes sur l'Univers" (dans Récoltes et Semailles, partie III). C'est le couple

foi - connaissance ,

où la foi joue le rôle yang, venant "féconder" la connaissance, qui joue le rôle yin. C'est là un couple de nature plus subtile que le couple qui m'était depuis longtemps familier (inclus dans le répertoire en question)

foi - doute .

Les deux couples ont pourtant un air de parenté. Dans le premier des deux, la "connaissance", tant qu'elle ne se trouve "fécondée" par la foi, est (comme j'écrivais hier) "entachée de doute". Dans la situation examinée, une telle tonalité de doute rend la connaissance inefficace - la foi a pour effet de la faire disparaître. Mais dans le deuxième couple, la foi et le doute coexistent et se renforcent mutuellement. C'est de loin la situation la plus fréquente : bannir le doute, c'est aussi mutiler la foi. (Tout comme bannir la foi est aussi mutiler le doute de la vertu créatrice qui est en lui.)

Je crois que dans le sillage immédiat de tout grand rêve, venant apporter une nourriture essentielle à l'âme affamée, la "voix de la faim" est bel et bien présent - le marmot braille bel et bien ! S'il est si rare pourtant que le rêve fasse "mouche" (*), c'est parce qu'il y a quelqu'un (le "petit diable" péremptoire dont je parlais, alias "la voix de la raison") qui s'empresse de faire taire le braillard affamé. Pour le dire autrement : il y a bien la "clé" du rêve, à portée de la main - mais la main, au lieu de s'en saisir pour l'usage qui s'impose, la jette à la ferraille (comme chose ridicule et déraisonnable à souhait...). Cela fait, on se gratte la tête et on se dit : qu'est-ce qu'il peut bien vouloir dire, ce rêve pas comme les autres que je viens de faire ?! Et si on a du temps de reste, on va fouiller dans un livre sur les rêves, ou on va en parler à son psychanalyste...

(*) La triste vérité, c'est que je n'ai connaissance d'aucun cas, en dehors de ma propre personne, où le message d'un grand rêve ait bel et bien été entendu. Même pour les rêves "courants" ou "ordinaires", cela doit être plus que rare, tant est grande la répugnance de chacun à apprendre même la moindre des choses sur son propre compte. Or presque tous les rêves nous disent quelque chose sur nous-même que nous ignorons et que nous n'avons aucune envie de connaître. L'absence de curiosité de l'homme à son propre égard, même pour des choses qui peuvent paraître anodines - le moindre mouvement de vanité, ou de désir subrepticé - est tout simplement prodigieux, et ne cessera pas de m'époustoufler toujours à nouveau...

Ce qui a manqué, c'est l'acte de foi. Une foi en une chose tout ce qu'il y a de délicat, d'imperceptible quasiment, au point même de paraître tout à fait déraisonnable. Car ce soi-disant "braillard" dont j'é parlais, l'âme chétive, malade, ignorée - elle "braille" à voix très basse. La voix d'une qui sait bien qu'elle n'est jamais écoutée. On l'entend, mais on ne l'écoute jamais, tout occupé qu'on est à la faire taire vite fait.

J'ignore si le récit naïf et sans fard de ma propre expérience t'aidera (ou aidera quiconque) à "sauter le pas", à entrer dans un de tes grands rêves. Ce que je sais par contre, c'est qu'en l'absence de l'acte de foi dont je parlais, aucun auxiliaire technique (dictionnaire, méthode, analyste) ne te sera du moindre secours. Le Rêveur ou Dieu en personne viendrait-il t'expliquer en long et en large le sens du rêve, par le langage des mots venant seconder la langue du rêve que tu récusés, que cela ne te servirait de rien. Tu dirais : "Oui, comme c'est intéressant ! Merveilleux !", et ça entrera dans une oreille pour sortir vite fait par l'autre. L'oreille spirituelle j'entends, qui est la seule ici qui compte. Ce n'est pas une question de concepts que la raison assemble et que la mémoire retient. C'en est aussi loin que le jeu d'amour est loin d'un traité gynécologique, ou le parfum de la femme aimée, ou d'une fleur que tu respirez, est loin de la formule chimique qui prétend le "décrire".

Pour le dire autrement : l'acte décisif, l'acte de foi, n'est pas acte de l'intellect, mais acte et expression d'une v o l o n t é s p i r i t u e l l e : la volonté du marmot affamé, de boire bel et bien à la mamelle tendue vers lui. Car, si étrange que cela puisse paraître, l'âme a beau être affamée, il y a une force plus forte encore qui la retient de boire, et même, de v o u l o i r seulement boire. Comme un gosse malheureux, peut-être, qui en aurait trop vu, et qui, tout affamé qu'il soit, n'oserait plus écouter et suivre la voix de sa faim. La chose d'ailleurs existe bel et bien - des nourrissons affamés et chétifs, qui préfèrent se laisser mourir, plutôt que de boire. La chose étrange, c'est que l'âme de tous ou presque tous est dans cet état-là (et je n'y ai pas fait exception). Avec cette différence seulement que l'âme, cette grande Invisible, a la peau si dure, qu'elle ne crève jamais, quoi que tu fasses ! Elle végète, elle dépérit, elle vivote, mais elle ne meurt pas.

Ceci dit, quand un enfant à la mamelle, si affamé soit-il, refuse de boire, c'est inutile de lui parler même par la voix des anges - il ne boira pas plus pour autant. Et si tu n'as pas la volonté de "boire", d'apprendre quelque chose à ton propre sujet - que cette chose te vienne par un rêve ou de toute autre façon - tu auras beau faire, et tes amis ou l'analyste auront beau faire, tu ne

boiras pas, tu n'apprendras rien. Même Dieu en personne (à supposer qu'il prenne une telle peine, dont Il sait bien d'avance qu'elle est peine perdue...) n'y arriverait pas. Car Il respecte ta liberté et tes choix, plus que toi-même ni personne au monde ne les respecte...

9. La porte étroite - ou l'étincelle et la flamme

(18 mai) J'avais pensé que je passerais rapidement sur le "cas" du "grand rêve" ou rêve messager, puisque c'est aussi le cas où il n'y a, du point de vue technique, pratiquement "aucun problème". Tant je reste, dans mes réflexes à fleur-la-peau (et surtout dans un livre, censé "faire sérieux" !), enfermé comme tout le monde dans l'attitude consistant à ne considérer comme "sérieux" et digne d'attention que l'aspect technique, "savant" des choses, les "recettes" sûres (ou prétendues telles) et toutes prêtes à l'emploi.

Je sais bien pourtant que les grands rêves, tout exceptionnels qu'ils soient, sont ceux qui sont de très loin les plus importants - plus importants à eux seuls que tous les autres réunis ! En écouter un seul, c'est déjà "changer d'étage". C'est sauter d'un niveau de conscience à un niveau supérieur - quelque chose que dix ans, ni cent ans ni mille d'expérience de ta vie ne saurait, à elle seule, accomplir. Oui, vivrais-tu mille vies d'affilée, tu ne pourras, pour passer à ce nouveau stade qui t'attend, éluder cette "porte étroite" que je me suis efforcé de décrire, tu ne pourras faire l'économie de l'acte de connaissance et de foi, surgi d'une volonté spirituelle fermée et sans atermoiement. (Cet acte que j'ai été conduit, presque malgré moi, à essayer de cerner en tâtonnant.) Le seuil est là devant toi, sur le chemin de la connaissance. Que tu l'abordes dans le sillage d'un "grand rêve" (cette mainténué par Dieu !) ou de toute autre façon, il te faut passer par cette porte-là. Sa clé est dans ta main et dans celle de nul autre. Alors même que Dieu te comblerait des grâces les plus inouïes (et l'apparition d'un grand rêve est à elle seule déjà une inestimable grâce...), ce serait en vain, s'il n'y a en toi la foi pour y croire et la volonté pour t'en saisir. Car même désirant et voulant ton bien, Dieu ne te forcera pas la main, ni ne l'animera à ta place pour l'acte qui incombe à toi, et non à Lui ni à aucun autre être sur terre ou ailleurs.

C'est donc là une situation entre toutes où "le problème" n'est pas technique, n'est pas celui d'un savoir ni d'une perspicacité, mais se situe ailleurs. C'est l'"ailleurs" dont personne ne parle jamais, tant de nos jours il semble méprisé de tous (y compris de ceux qui battent pavillon "spiritualité"). "L'ailleurs" de ces choses délicates et équivoques, choses de l'ombre et de la pénombre, que le langage arrive à évoquer (car il n'y a personne, sûrement, en qui ne repose une silencieuse connaissance de ces choses...), mais jamais à décrire, à "définir", à réellement "saisir". Car le commencement et l'essence de l'acte créateur est insaisissable. Il échappe à jamais aux mains pataudes de la raison, et à son filet, le langage.

Pourtant, une fois présente la volonté de connaître, et fermement disposée à agir, la raison et le langage en sont des instruments précieux, voire indispensables. Car par la seule apparition de cette foi, de ce désir, de cette volonté, la percée n'est pas accomplie pour autant, la porte ne s'est pas ouverte. J'ai dit que c'était la clé et la main qui tient la clé ; encore faut-il l'ajuster dans la serrure et tourner. C'est là "l'intendance", c'est là le "travail". Travail "sans problème", peut-être. Mais tu ne peux pas plus en faire l'économie que de l'acte préalable, l'acte de foi et de volonté qui débouche sur ce travail et qui seul lui donne son sens et le rend possible. Et c'est dans ce travail aussi que la saine raison, et son serviteur le langage, reprégnent tous leurs droits.

Foi, désir, volonté sont l'étincelle jaillie soudain, comme appelée par le combustible tout prêt, offert en pâture au feu qui doit le brûler et le consumer. Le travail du feu est le prolongement immédiat et naturel du jaillissement de l'étincelle, mordant dans la nourriture à elle offerte et la dévorant jusqu'à l'épuisement. Point n'est besoin de prescrire à l'étincelle ce qu'elle doit faire : il est dans sa nature même de se transformer en feu en mordant, et dans la nature du feu de dévorer jusqu'à l'achèvement, dans ses épousailles ardentes avec la matière qu'elle consume.

Et ton désir et ta faim sont l'étincelle et le feu jaillissant de ton être et dévorant le bois qui t'est offert par Dieu.

10. Travail et conception - ou le double oignon

Mais c'est sur le t r a v a i l pour entrer dans un rêve messager que jé m'apprêtais à dire quelques mots. Tu t'étonneras peut-être qu'il soit encore question de "travail". N'avais-je pas prétendu que ce qui distingue justement le rêve messager des autres, c'est que son sens est "évident", exprimé à notre intention avec une clarté fulgurante ?!

Et tel est bien le cas en effet. Mais cette "évidence" n'apparaît qu'une fois arrivée au terme du travail (*). C'est même ce sentiment d'évidence - que ce sur quoi tu viens soudain de déboucher, c'est ce que tu aurais dû voir dès le début comme la chose évidente - c'est ce sentiment-là qui est un des signes (sinon le premier, ni celui qui touche le plus) que "ça y est", que tu as touché au fond du rêve...

L'apparition soudaine d'un tel sentiment n'est d'ailleurs pas chose spéciale à la compréhension du grand rêve. Celui-ci représente simplement un des cas où elle est la plus flagrante. Je crois même qu'elle est plus ou moins communé à tout travail de découverte, aux moments où celui-ci soudain débouche sur une compréhension nouvelle, grande ou petite. J'en ai fait l'expérience encore et encore tout au cours de ma vie de mathématicien. Et ce sont les choses les plus cruciales, les plus fondamentales, au moment où elles sont enfin saisies, qui sont celles aussi qui frappent le plus par leur caractère d'évidence ; celles dont on se dit après-coup qu'elles "crévaient les yeux" - au point qu'on se trouve stupéfait que soi-même ni personne n'y ait songé avant et depuis longtemps. Ce même étonnement, je l'ai rencontré à nouveau, et tout autant, dans le travail de méditation - ce travail à la découverte de moi-même qui est venu, peu à peu, à se confondre quasiment avec le travail sur mes rêves.

Les gens ont tendance à ne pas y faire attention, à ce sentiment d'évidence qui accompagne si souvent l'acte de création et l'apparition de ce qui est nouveau. Souvent même on refoule la connaissance de ce qui peut sembler, en

(*) Mais il arrive que le message d'un grand rêve apparaisse d'emblée dans son évidence, à une tierce personne à qui on en fait le récit. La raison en est, bien sûr, qu'en cette personne, qui n'est pas directement concernée par le message, il ne se produit pas de levée en masse des résistances contre le renouvellement. Pour tous les rêves messagers qui me sont venus et que j'ai sondés, il m'a fallu des heures, et parfois des jours de travail, pour en saisir le message.

termes des idées reçues, un étrange paradoxe (*). Mais la chose est sûrement bien connue, au fond, à tout un chacun qui a vécu un travail de découverte (qu'il soit intellectuel, ou spirituel), et même à celui qui a vécu simplement le jaillissement soudain d'une idée imprévue (et qui n'a vécu de tels moments !), alors que le travail qui l'a préparée est resté entièrement souterrain.

Cette impression d'évidence, et cet étonnement, sont rarement présents dès le premier contact avec la chose nouvelle (le message d'un rêve, disons). L'oeil ne la perçoit d'abord que d'une façon toute superficielle, voire distraite, dans une sorte de flou, englobant cette chose et d'autres également floues et incomprises, et dont elle n'a pas tellement l'air de se distinguer ; alors que c'est elle pourtant qui va se révéler être comme l'âme et le nerf qui animent tout le reste. Cette révélation se produit une fois seulement que l'image mentale a dépassé ce premier stade plus ou moins amorphe, qu'elle-même est devenue mouvement et vie, tout comme la réalité qu'elle reflète. C'est cette métamorphose justement, d'une image amorphe en une vivante réalité intérieure (expression fidèle d'une réalité vivante "objective"), qui est préparée par le travail et en est la véritable raison d'être. La chose n'est vue pleinement qu'au terme de ce travail. C'est alors seulement qu'elle apparaît dans toute son "évidence", dans sa vivante simplicité.

On peut voir ce travail comme un travail d' " o r g a n i s a t i o n " , instaurant un o r d r e dans ce qui d'abord paraissait amorphe ; ou comme une " d y n a m i s a t i o n " ou "animation", insufflant vie et mouvement à ce qui semblait inertie. Inertie et amorphie ne sont pas inhérents à ce qui est regardé (sans être encore vraiment "vu"), mais bien à l'oeil qui voit mal, encombré qu'il est par le ballast des images anciennes, l'empêchant d'appréhender le nouveau.

Mais plus que toute autre chose, le travail dont je veux parler est un travail d' a p p r o f o n d i s s e m e n t , une p é n é t r a t i o n de la périphérie vers les profondeurs. C'est bien ainsi que jé l'ai ressenti,

(*) Il y a deux façons également courantes d'évacuer le paradoxe. Soit pour valoriser la chose nouvelle : on monte en épingle la nouveauté, l'originalité, la profondeur, la portée etc, en ignorant la simplicité et l'évidence. Soit pour dévaloriser : on fait l'inverse, en traitant par le mépris ces choses à tel point simples (pour ne pas dire stupides...). J'ai eu ample occasion de faire connaissance de ce procédé et de l'esprit qui l'inspire, sont au cours des deux ans où j'ai écrit "Récoltes et Semailles".

dé façon quasiment charnelle, dès la première fois où j'ai médité (*), et à nouveau, deux jours plus tard à peine, quand pour la première fois dans ma vie j'ai sondé le sens d'un rêve. Je perçois cet approfondissement de deux façons différentes, irrécusable l'une et l'autre, comme deux aspects également réels, et en quelque sorte complémentaires, d'un même et laborieux cheminement.

Voici le premier. L'esprit entre et pénètre dans la chose qu'il s'agit de connaître, comme si celle-ci était formée de couches ou de strates successives ; sondant laborieusement une couche après l'autre, traversant celle-ci et la quittant à son tour pour pénétrer dans celle qui la suit, et poursuivant sans répit sa tenace progression jusqu'à ce qu'enfin il touche a u f o n d.

C'est au moment même où tu touches au fond que prend naissance la chose nouvelle - l'image vivante, incarnation d'une connaissance nouvelle et véritable, te livrant une réalité devenue soudain tangible, irrécusable.

C'est là l'aspect en quelque sorte "externe" du travail d'approfondissement, où l'esprit qui pénètre joue le rôle actif, "masculin". Il y prend figure d'un opiniâtre insecte rongeur, se frayant un chemin à travers les couches successives d'un gros oignon, comme attiré par un obscur instinct vers le coeur du bulbe où il doit plonger pour y connaître, qui sait ? quelque éblouissante métamorphose, dont il serait bien incapable de se faire d'avance la moindre idée. Le franchissement de chaque "interface" d'une strate de l'oignon à l'autre représente le franchissement d'un "seuil", par passage d'un certain "ordre", déjà capté par l'image mentale, à l'ordre qui le suit, correspondant à un degré d'organisation et d'intégration supérieur (**).

(*) Je parle de la méditation et de la découverte de la méditation dans "Récoltes et Semailles", première partie (Fatuité et Renouveau), et plus particulièrement dans les sections "Mes passions", "Désir et méditation", "Le fruit défendu", "L'aventure solitaire", "Constat d'une division" (nos 35, 36, 46, 47, 49).

(**) Ces franchissements de "seuils" successifs sont très clairement perçus au cours du travail, sinon au niveau pleinement conscient (alors que la pensée est déjà suffisamment occupée ailleurs !), du moins dans les couches de la psyché proches de la conscience (le "subconscient").

J'ai l'impression que les "couches ou strates successives" dont il est question ici, perçues parfois avec une telle netteté irrécusable, peuvent avoir bel et bien une existence "objective". Elles correspondraient à des "plans d'existence" différents, d'élévation croissante, de la réalité (idéelle ou psychologique) sondée. Ces plans auraient donc une existence "objective", indépendante de l'esprit qui sonde. Alors que je n'en ai qu'une perception obscure et diffuse, ces plans seraient clairement et pleinement perçus par Dieu, et peut-être aussi par certaines personnes, dont le pouvoir de vision spirituel serait suffisamment développé.

Et voici le deuxième aspect du travail d'approfondissement, l'aspect "interne". C'est la psyché maintenant qui est pénétrée, c'est elle qui joue le rôle réceptif ou passif, "féminin". L' "oignon" cette fois n'est pas la substance inconnue que l'esprit pénètre et sonde, mais c'est la psyché elle-même, perçue comme une formation de couches superposées, depuis la surface (l'écran où se projettent les impressions et prises de connaissance pleinement conscientes) jusques aux parties de plus en plus profondes et reculées de l'Inconscient. Ce qui maintenant doit se frayer un chemin, depuis la pelure périphérique jusqu'au coeur même de l'oignon, c'est la perception et la compréhension de la chose que je désire connaître - ou pour mieux dire, c'est cette chose elle-même qui, par la vertu de l'attention qui l'accueille et alors même qu'elle serait extérieure à moi, se trouve aussi en moi avec une vie qui lui est propre, participant et de ce qui est extérieur à moi, et de ce qui est intérieur et y répond. Le mûrissement progressif et le déploiement d'une compréhension d'abord embryonnaire, est visualisée et vécue comme une telle progression de la chose à connaître, comme sa descente obstinée à travers mon être, depuis la mince couche périphérique jusque vers les profondeurs de l'Inconscient. Au fur et à mesure, ce cheminement se trouve reflété, comme en un miroir, de façon plus ou moins claire, plus ou moins complète, sur l'écran de la connaissance consciente. Un peu comme si à chaque moment le chemin déjà parcouru servait de communication, tel le couloir optique d'un périscope, entre la périphérie et la couche extrémité du chemin, pour projeter dans le champ de la conscience et lui rendre accessible ce qui se trouve et se passe dans cette couche-là.

Ce deuxième aspect du travail, l'aspect "féminin" ou "yin", est important surtout, il me semble, quand il s'agit d'intégrer pleinement une connaissance qui est de nature avant tout spirituelle. Souvent, cette connaissance est déjà présente, peut-être depuis longtemps, voire depuis toujours, dans les couches les plus profondes de la psyché. Mais tant que les forces répressives provenant du "moi", du conditionnement, la maintiennent prisonnière dans le fin-fonds de l'Inconscient, son action reste limitée voire minime, sinon nulle. Du côté opposé, une soi-disante "connaissance" qui serait limitée à la "pelure de l'oignon", sous forme (disons) d'une "opinion" ou d'une "conviction", provenant de lectures, de discussions ou simplement de "l'air du temps" culturel, ou d'une réflexion, voire même d'une intuition subite - une telle "connaissance" mérite rarement de nom. Je mettrais pourtant à part le cas de l' "intuition subite", par exemple une première intuition du message d'un rêve, apparue sous le coup de l'émotion dès le moment du réveil. A coup sûr, elle est une projection instantanée, dans le champ conscient, d'une connaissance présente dans des couches plus ou moins profondes de la psyché (projection peut-être incomplète, ou déformée). Mais même dans ce cas, cette connaissance partielle, présente à la fois à la surface et au coeur, reste inefficace. Elle le reste, aussi longtemps que ne s'est pas accompli le travail d'approfondissement, assurant la "jonction" (pour ainsi dire) entre la connaissance profonde (faisant fonction de "source") avec sa projection à la périphérie. Il faut d'abord que celle-ci se fraye un chemin, cahin-caha, couche après couche, j u s q u ' a u f o n d , jusqu'au retour à sa source.

Si ce travail s'arrête avant d'être arrivé à son terme, et ne manquerait-il que l'épaisseur d'un cheveu - c'est comme si aucun travail n'avait été fait. Comme si le spermatozoïde s'était arrêté dans sa course, avant de toucher l'ovule et de se fondre avec lui en un nouvel être. La fécondation ultime, la conception instantanée de l'être nouveau, a l i e u (quand le cheminement se poursuit jusqu'au contact ultime) o u e l l e n ' a p a s l i e u (quand il s'arrête avant d'être arrivé à terme). Il n'y a pas de moyen terme, pas de juste milieu. On ne naît ni ne renaît à moitié.

Tu saisis ta chance, ou tu la laisses passer. Tu renais, ou tu restes celui que tu étais - le "vieil homme".

11. Le Concert - ou le rythme de la création

(19 et 20 mai) Dans cette première partie de mon témoignage sur mon expérience du rêve, mon propos est de faire le récit des enseignements de cette expérience qui m'apparaissent les plus essentiels pour la connaissance du rêve en général. Ils sont tous de nature non technique, touchant avant tout à la nature même du rêve et de la connaissance que nous pouvons en avoir. Et voilà déjà cinq jours d'affilée que je me vois conduit, jour après jour et comme sous la contrainte d'une logique intérieure muette et péremptoire, à m'attarder sur le rêve messager, épluchant et scrutant l'une après l'autre les différentes étapes et les mouvements de l'âme dans le délicat et ardent périple qui conduit (quand les vents de l'esprit sont propices...) de l'apparition du rêve à la compréhension de son message.

Le fait que le message du grand rêve nous concerne de façon névralgique et profonde lui donne une portée et une dimension spirituelle exceptionnelles, voire unique dans l'aventure d'une vie humaine. C'est un appel, une interpellation puissante, une invitation pressante à un renouvellement créateur de l'être : à passer sans retour d'un niveau de développement spirituel à un autre, moins fruste, moins borné, moins indigent voire misérable. C'est là un aspect presque toujours négligé, sur lequel j'ai été amené à revenir encore et encore, sur lequel on ne peut trop insister.

Mais quand je fais abstraction de cette dimension unique du rêve messager, ce qui me frappe surtout dans le récit de ces derniers jours est en fait en direction en quelque sorte opposée : toutes les autres particularités du "périple de connaissance" que j'ai évoquées à l'occasion du grand rêve se retrouvent plus ou moins telles quelles dans le "processus de la connaissance" en général. Mais peut-être vaudrait-il mieux l'appeler "processus de la découverte", pour bien indiquer qu'il s'agit des processus par lesquels apparaît une connaissance nouvelle, où une connaissance déjà acquise, déjà intégrée à notre être, se renouvelle.

Une chose remarquable m'était déjà apparu progressivement au cours des dix années écoulées (*), au sujet de ces processus créateurs : c'est que sous des

(*) C'est en 1977, l'année qui a suivi l'entrée de la méditation dans ma vie et la "re-naissance" dont j'ai parlé précédemment, que j'ai découvert avec surprise, mais sans y attacher d'abord une importance particulière, que la pulsion de connaissance dans mon travail de mathématicien était de la même nature que la pulsion

amoureuse. Les paroles et les images qui me venaient spontanément, voulant évoquer la pulsion de découverte dans son essence, étaient paroles et images de l'amour charnel que me soufflait Eros. C'était dans un court texte, "En guise de Programme", pour présenter un cours-séminaire sur l'icosaèdre aux futurs auditeurs, dans l'espoir de secouer l'apathie générale qui avait sévi l'année précédente...

formes certes variables à l'infini, on y reconnaît les mêmes aspects essentiels, quel que soit le "niveau" psychique où se situe la connaissance qui se développe et se renouvelle. Je distingue trois tels niveaux ou "plans" : la connaissance dite " s e n s u e l l e " ou " c h a r n e l l e " (qui inclut la connaissance " é r o t i q u e " , au sens restreint et courant du terme) , la connaissance " i n t e l l e c t u e l l e " et " a r t i s t i q u e " (*) (laquelle constitue un stade d'évolution supérieur de la connaissance "érotique" des choses, sans être pourtant de nature essentiellement différente (**)) , enfin, la connaissance " s p i r i t u e l l e ". Celle-ci est de nature foncièrement différente des deux modes ou niveaux de connaissance précédents, et (aux yeux de Dieu tout au moins...) d'essence supérieure (***)).

Entre ces trois grands plans de la connaissance, dont les deux premiers restent tout proches, mais dont le troisième, le plan spirituel, se trouve loin au delà de ceux-ci, on perçoit pourtant des correspondances intimes et mystérieuses. Comme si les deux plans inférieurs étaient des reflets, ou mieux, des "paraboles", imparfaites et fragmentaires et pourtant essentiellement "fidèles", du plan spirituel, dont ils seraient pour nous les messagers énigmatiques et méconnus. Et le rêve m'est apparu peu à peu, au fil des ans, comme l'"I n t e r - p r è t e " par excellence, nous faisant signe comment "remonter" des mots de la chair et de ceux de l'intelligence humaine, vers la réalité originelle, qui est notre patrie véritable et notre inaliénable héritage.

(*) Le mot allemand "geistig", qui n'a pas d'équivalent en français, inclut une connaissance ou une activité aussi bien "intellectuelle" qu' "artistique".

(**) Voir à ce sujet l'avant-dernière note de bas de page. Bien sûr, la "découverte" dont j'y parle était celle d'un fait "bien connu", que Freud semble avoir été le premier à formuler clairement, et à en saisir toute la portée. J'avais bien sûr entendu parler depuis longtemps de ces idées de Freud. Mais jusqu'au moment dont je parle, c'était là en moi (comme c'est le cas chez presque tous) de simples idées, un "bagage" *inerte*. A ce moment, j'ai eu l'expérience et la perception immédiate et imprévue d'une r é a l i t é , irrécusable, alors que je n'avais aucune "idée" en tête. La m ê m e réalité, sûrement, que Freud avait sentie il y a longtemps - et que C.G. Jung, venu dans le sillage immédiat du maître, a préféré éluder...

(***) Cerner ce qu'il faut entendre exactement par connaissance "spirituelle" est une tâche délicate et importante, qu'il n'est pas dans mon propos de pour-

suivre ici. C'est une des choses, avec "amour", "liberté", "création", "foi", "humilité", sur lesquelles la confusion des esprits est la plus grande et la plus générale.

La réflexion de ces derniers jours vient inopinément entrer en résonance avec l'ensemble d'intuitions éparses que je viens d'essayer d'évoquer. Il semblerait bien qu'il y ait un a r c h é t y p e commun à tous les processus créateurs, à tous les processus de découverte, quel que soit le plan sur lequel ils se poursuivent et s'accomplissent. Et je soupçonne même que cet archétype ou moule originel ou forme originelle, ce "modèle" éternel pour tous les processus créateurs s'accomplissant dans la psyché (voire même, pour tous les processus créateurs sans exception, quels que soient les plans d'existence sur lesquels ils peuvent se dérouler) - qu'il se trouve incarné et inscrit de toute éternité dans la nature même de Dieu, le Créateur : de la façon dont D i e u Lui-même procède en créant - ainsi procède tout travail et tout acte créateur sans exception, que Dieu Lui-même y prête la main, ou non (7).

Je discerne, dans le processus de la découverte, des "moments" différents, ou "étapes" différentes, se déroulant dans un ordre et suivant un scénario qui semblent bien, pour l'essentiel, être les mêmes d'un cas à l'autre. Il en est deux, plus ou moins longues et laborieuses, pour lesquelles le "facteur temps" semble un ingrédient essentiel, tout comme pour la croissance d'une plante, la maturation d'un fruit, ou pour la gestation du fœtus dans les replis de la matrice maternelle. Ils "travaillent avec le temps", se déroulent "dans la durée". J'en vois deux autres, par contre, qui paraissent plus ou moins instantanées, telle l'étincelle qui fuse, la flamme qui jaillit, l'édifice qui s'écroule. Telle aussi ta naissance et l'irruption à la lumière, que préparent les obscurs labeurs de l'enfantement...

Voici ces "quatre temps" marquant le rythme de la création, tels les flux et reflux d'une respiration infinie, telles les mesures dans un contre-point qui n'a commencement ni fin :

temps long (préparation)
 temps court (conception - ou déclenchement)
 temps long (travail)
 temps court (accomplissement) :

u n e mesure ! U n périple, ou u n "acte", dans le processus de la connaissance...

Et l'accomplissement de l'acte est en même temps déclenchement de l'acte suivant, souffle suivant souffle et mesures s'enchaînent aux mesures au fil des moments et des ans et des temps et des saisons de ta vie - et au fil de tes vies de naissance en mort et de mort en naissance, pour chanter un chant qui est t o n c h a n t - chant unique, chant éternel, chant précieux qui s'enlace aux autres chants de tous les êtres ayant souffle de vie, dans l'infini Concert de la Création.

Seul le Maître de l'Orchestre entend le Concert dans sa totalité, comme aussi dans chacune de ses voix et dans chaque modulation et chaque mesure de chaque voix. Mais pour peu que nous tendions l'oreille, nous autres musiciens-chanteurs pouvons parfois saisir au vol les bribes éparses d'une splendeur qui nous dépasse et à laquelle pourtant, mystérieusement et irremplaçablement, nous participons.

12. Quatre temps pour un rythme

Mais il est temps de redescendre sur terre, et de revenir à ce "rythme à quatre temps" sur un exemple - celui, disons, du "périple" auquel vient de nous convier un rêve messager.

1. S o m m e i l : nous vivons le rêve. Celui-ci joue rôle de "matériau", ou de "nourriture" ou de "combustible", pour le périple devant nous, dont ce rêve que nous vivons est l'étape préliminaire. C'est l' "entrée en matière", ou pour mieux dire, la "présentation" de ladite "matière" (ou "matériau") et le premier contact avec elle.

On (en l'occurrence, le bon Dieu) vient de nous présenter un plat substantiel. Allons-nous seulement en prendre note ? Et si oui, comment y répondrons-nous ? En l'effleurant des lèvres, en y goûtant, en le mangeant... ?

Etape-durée, où notre rôle est ici entièrement passif ⁽⁸⁾. Elle est destinée à susciter l'étape suivante, le "déclenchement", et le processus créateur que celle-ci amorce.

2. R é v e i l : i n t u i t i o n fulgurante du rêve comme un message, et un message crucial, à nous destiné ; f o i accordée à cette connaissance immédiate, venue nous ne savons d'où ; d é s i r d'entrer dans le rêve, de nous pénétrer du message, lourd d'un sens inconnu ; v o l o n t é de connaître, venant acquiescer au désir et animé par la foi... - quatre mouvements de l'âme, invisibles quasiment et indissociables, alors qu'ils viennent d'éclorre dans les replis obscurs de la psyché, telle une imperceptible étincelle fusant dans l'ombre...

Etape instantanée, intensément et secrètement active, à la fois et intensément "yang" e t "yin", "mâle" e t "femelle" . Avec elle s'amorce le processus créateur proprement dit, préparé par l'étape précédente.

3. T r a v a i l, se poursuivant dans les heures qui suivent (*) (si les circonstances ne nous contraignent à le remettre à plus tard) : tel un foetus venu à terme se fraye un obscur chemin vers la lumière, ainsi la compréhension parcel-laire, périphérique, venue avec le rêve et saisie au réveil se fraye laborieusement le sien, couche par couche, vers les profondeurs : de la périphérie vers le coeur, de la lettre du rêve vers son sens profond, de la surface consciente de la psyché vers ses tréfonds...

Etape-durée, souvent longue et laborieuse, où la traversée de chaque "couche" est en elle-même comme le travail dans un "minipériphe" partiel, préparé par la traversée de la couche précédente, amorcé par le franchissement allant de celle-ci à celle-là, et s'accomplissant avec le franchissement qui fait passer à la couche suivante plus profonde, nous rapprochant d'un pas encore du dénouement tout proche...

Le travail se poursuit comme sous l'effet d'une force invisible et puissante qui nous t i r e de l'avant, à l'encontre des résistances tant inertes que vives - comme si le sens inconnu que nous voulons sonder et atteindre nous attirait en lui inexorablement, vers l'accomplissement total, sans se laisser leurrer ni d i s t r a i r e par aucun des mini-accomplissements partiels qui jalonnent la tenace progression vers le coeur même du message. (Alors qu'avec chaque nouveau pas accompli vers le sens entrevu, monte la tension et la réponse émotionnelle...)

(*) Quand je parle des "heures qui suivent", je suis optimiste. Plus d'une fois, il m'a fallu plusieurs jours de travail serré pour arriver à saisir le message d'un "grand rêve". La première fois (en octobre 1976) il a suffi de quatre heures.

Etape à la fois "active" et "passive", "yang" et "yin", où nous pénétrons, et sommes pénétrés, tirons et sommes tirés - longue comme labours d'accouchement - et où les heures s'envolent en l'espace d'un instant...

4. P e r c é e : aboutissement soudain et terme du travail, conclusion du voyage, accomplissement du rêve et de son message... Etape instantanée, purement et intensément réceptrice, "yin", toute velléité de pensée, d'action abolie, alors que fluent à travers l'être les flots d'une émotion rédemptrice...

J'ai suffisamment insisté précédemment sur le sens et la portée de ce moment - un des grands moments de l'existence - pour n'avoir pas à y revenir ici. D'autant moins que le rêve messager n'est pour nous à présent qu'un "cas", à la fois typique par son déroulement et extrême par sa portée, venu ici pour illustrer le "rythme" immémorial des processus créateurs.

Qu'il s'agisse du périple préparé par l'apparition du grand rêve, ou de tout autre périple de découverte, l'étape la plus secrète, la plus délicate de toutes, la plus incertaine - celle aussi qui a tendance à échapper totalement au souvenir conscient (dans sa nature intime du moins sinon dans son existence), c'est celle de "l'étincelle qui fuse", c'est le délicat e n c l e n c h e - m e n t du processus créateur : la vive perception d'une substance vierge, dans sa richesse insondée et dans sa puissance ; l'éclosion du désir et l'acte de foi en cette connaissance, diffuse et incomplète, qu'apporte la perception et qui veut s'incarner ; et la volonté enfin d'accéder au désir, de le suivre, de se laisser porter par lui - jusqu'au terme lointain noyé de brumes...

Une fois jaillie l'étincelle, vigoureuse (dans sa fragilité même...), et pour peu que cette volonté ou cette foi ou ce désir ne s'éventent ou ne se brisent avant l'heure (*), c'est d é j à g a g n é : tout le reste viendra par surcroît, à son heure...

(*) En écrivant ces lignes, je me rendais compte en même temps que ce "pour peu que" est peut-être un peu léger!! Dire que "cette volonté ou cette foi ou ce désir ne s'éventent ou ne se brisent avant l'heure" est aussi ce qu'on peut appeler, parfois, "avoir du souffle". Ce "souffle" est, en quelque sorte, la mesure de la force ou de la qualité, ou d'une certaine espèce de force ou de qualité, dans cette "volonté", ou dans cette "foi", ou dans ce "désir". Il arrive qu'une idée ou intuition simple demande des années de travail, voire une vie entière, pour être menée à terme. (Tel fut le cas, notamment, des lois de Képler pour les mouvements des planètes.) Parfois aussi, la vie d'une personne n'y suffit pas, et il y faut des générations. Et pourtant, même dans un tel cas,

je n'ai rien à retrancher à l'affirmation catégorique : "c'est déjà gagné" ; car c'est déjà gagné, en effet, alors même qu'il y faudrait des siècles, voire des millénaires, avant que n'apparaisse dans sa plénitude l'accomplissement de l'idée. C'est là une chose qui se situe "dans le temps", alors que ce dont je parle ici est "hors du temps". Alors même que l'humanité disparaisse avant que l'idée ne vienne à terme, ou que celui en qui elle est née, en un instant de grâce, ne la poursuive pas jusqu'à son terme (et peu importe qu'il y faille une vie, ou qu'il y faille quelques jours...), mais (disons) juge plus utile de s'occuper d'autres choses - cela n'y change rien.

Ainsi, c'est le moment le plus obscur, le plus ignoré, quand il n'est renié ou objet de morgue et de mépris, qui est aussi le plus décisif, le moment créateur entre tous.

Dans le cycle de la transmission de la vie, c'est le moment de la conception, par quoi se trouve engendré dans la chair un nouvel être et s'amorce la laborieuse gestation dans la matrice maternelle, préparant une deuxième naissance à la lumière du jour. Et ce mépris que de nos jours je vois s'étaler de toutes parts pour ce qui fait l'essence même de toute création, pour cette chose infiniment fragile et délicate et infiniment précieuse, n'est qu'un des innombrables visages du secret lourd d'ambiguïté et de honte qui, de temps immémoriaux, entoure l'acte de conception - l'acte de vie même dont notre être de chair est le fruit.

13. Les deux cycles d'Eros - ou le Jeu et le Labeur

(21 mai) Voici deux autres "mesures" dans le rythme créateur, les deux "cycles d'Eros". Ce sont les deux archétypes de l'acte de création, dans le champ de l'expérience humaine. (Alors que l'archétype ultime nous échappe à jamais, inscrit qu'il est dans la nature du Créateur...)

I Eros - ou le Jeu

Voici le "cycle des amants" - ou le jeu de l'Amour.

1. Préparation. Rencontre des partenaires : la femme, ou le repos, l'assise - et l'homme, ou le mouvement. Les voici amenés, par les "hasards" des voies de la vie, en présence l'un de l'autre. Prendront-ils seulement note l'un de l'autre, et si oui, comment ?

2. E n c l e n c h e m e n t : le désir fuse, en l'un ou en l'autre, ou en l'un et l'autre. Sera-t-il réprimé, telle une bavure secrète, ou trouvera-t-il acquiescement par la foi en la beauté du désir et de sa propre force, et par l'espoir en l'acquiescement de l'autre ? Et si la foi acquiesce en la beauté du désir et de la connaissance qu'en lui-même déjà il recèle, la volonté acquiescera-t-elle à l'acte ?

Quand désir, foi, volonté concourent et concordent, l'étincelle déjà a fusé, dans sa force vive originelle. La perception de l'autre soudain change de plan et se transfigure, les personnages déjà s'effacent pour laisser place aux rôles immémoriaux : l'Amante-mystère, l'Immobile, l'Eternelle, communiant en son corps, et l'Amant éphémère et mobile, à la découverte du mystère, à la quête du repos...

3. " T r a v a i l " - ou le J e u ! Voici le Jeu des jeux, le jeu de découverte où chacun des amants se trouve et se découvre - l'Amante à travers l'Amant qui la parcourt, la fouille et la sonde, et l'Amant en parcourant en fouillant en sondant... l'une et l'autre portés par les vastes vagues du jouir de l'Amante, l'Inépuisable, la Toute-puissante - l'un et l'autre tirés (comme vers une fin commune, lointaine d'abord et qui se fait toujours plus proche et plus pressante...) vers la c r è t e ultime où la vague se brise et s'abîme - vers l'extinction, vers le néant...

4. A c c o m p l i s s e m e n t : c'est la mort orgastique, l'extinction l'un en l'autre, et le Néant qui s'étale et s'étend lavant effaçant toutes choses... . Et dans cette mort, dans ce néant humide et tiède point, comme un premier sourire, comme une humble lueur, le n o u v e a u - n é - l'être dans sa fraîcheur première, l'être des jours d'Eden et de l'aube des jours, l'être n e u f, vide de désir. L'être r e n é , en lui par elle et en elle par lui, lui comme elle à la fois p è r e ou m è r e, et l ' e n f a n t nouveau-né..

II E r o s - ou les L a b e u r s

Voici le " c y c l e d e l ' i n c a r n a t i o n " - ou les travaux de la Vie.

La rencontre a eu lieu, ou les rencontres, et l'étincelle a fusé, une fois ou cent fois. Les partenaires désormais forment le c o u p l e des époux, ouvriers conjoints des oeuvres de vie.

1. P r é p a r a t i o n : c'est l'étape du j e u d ' a m o u r dans le cycle précédent, le cycle des amants, et de son achèvement orgastique.

A la fin de l'étape la semence s'est épanchée et l'ovule attend, niché dans la tiède et obscure moiteur de la matrice, les gamètes mâles se pressant à l'assaut du demi-germe d'être, appelant son autre moitié qui doit le compléter. Y aura-t-il un vainqueur - y aura-t-il un germe d'être ?

2. E n c l e n c h e m e n t . Les gamètes mâle et femelle se sont joints : c'est la c o n c e p t i o n , ou fécondation de l'ovule , l'apparition "biologique", dans la chair, du nouvel être, par ce germe d'embryon qui vient de se former.

Y a-t-il ici acte de connaissance, de désir, de foi, de volonté ?

Je soupçonne bien que oui, sans pouvoir l'affirmer. Pour le "savant", il est vrai, la question ne se pose pas - pour lui tout est réglé par les lois aveugles du hasard (qui est le nom que nous donnons à notre ignorance) et de la nécessité (qui est le nom que nous donnons au peu que nous savons, en l'occurrence sur les processus biologiques et moléculaires). Mais sûrement "hasard" et "nécessité" sont les instruments d'un P r o p o s qui nous échappe, dans une Main experte que nous ne savons ou ne voulons pas voir. Et l'âme appelée ici à s'incarner à nouveau, et son désir et sa peur, sa foi et ses doutes, et sa connaissance précaire et ses innombrables ignorances, et sa volonté (peut-être hésitante...) de tenter l'aventure nouvelle - ou de s'y soustraire si elle peut... - tout cela sûrement a g i t et s'exprime sur le plan de la matière et des oeuvres obscures du corps , tout comme les désirs, peurs, assurances, doutes, connaissances, ignorances venant confluer en un acte plus ou moins affirmé ou plus ou moins confus de notre volonté, en nous, âmes incarnées, s'exprime et agit d'innombrables façons sur le plan de la chair et de la matière.

Aussi dans l'ignorance vaut-il mieux, plutôt que d'affirmer ou nier, s'interroger ou se taire.

3. T r a v a i l : c'est la laborieuse g e s t a t i o n de l'embryon dans la matrice nourricière, la longue et minutieuse construction, cellule après cellule, de la "demeure" ou la "maison" de l'âme réincarnée. Oeuvre d'une complexité et d'une délicatesse prodigieuse, dans chacune de ses parties infimes, comme dans leur mystérieuse coordination et l'harmonie parfaite des fonctions et des formes, faites à l'image de Dieu ...

Alors que se déploie et s'épanouit la demeure, et à travers émotions et aléas de sa vie utérine, l'âme (avec espoir peut-être, ou avec appréhension...) attend l'heure marquée, qui mettra fin à sa relative quiétude : l'heure de l'expulsion...

4. A c c o m p l i s s e m e n t : c'est la n a i s s a n c e du nouvel être à la lumière du jour, son deuxième départ dans sa nouvelle aventure terrestre. Une deuxième fois les dés sont jetés : l'âme est confrontée à nouveau, pour sa croissance, à la condition humaine.

Les deux cycles archétypes se chevauchent : voici E r o s - e n f a n t, Eros jouant l'Amour et moissonnant plaisir d'amour et connaissance charnelle de la mort et de la naissance, se transformer en E r o s l ' O u v r i e r, qui laboure le champ du Maître de la Vie pour y semer la vie et l'arroser de sa semence, de sa sueur, de son amour.

Le jeu d'Eros n'est pas sa propre fin - et ce n'est pas n o u s qui fixons les fins. Il est une p r é p a r a t i o n. Et l'accomplissement du jeu d'Eros-enfant est aussi l'amorce des labours d'Eros le laboureur.

Et ces deux "mesures" archétypes qui se prolongent et se parachèvent, scandant l'expérience charnelle de l'amour et son prolongement en semailles de vie, m'apparaissent soudain comme formant à leur tour une p a r a b o l e, me parlant d'une a u t r e réalité. Alors que je viens seulement de me séparer, comme à regret, d'Eros-enfant avide de glaner, pour labourer et semer selon la volonté du Maître...

14. Les pattes de la poutre

(22 mai) Après la digression des derniers jours sur les processeurs créateurs en général, il serait temps de revenir au rêve, et au travail sur le rêve messager. J'avais commencé à en parler, dudit travail, il y quatre jours déjà, dans la section "Travail et conception - ou le double oignon". C'est là que j'ai commencé à entrer dans la question, certes pertinente, pourquoi donc il faut un long et laborieux travail pour arriver péniblement à saisir, au bout du compte, un "sens" qui aurait dû être évident dès le début. C'est qu'avant un tel travail, disais-je l'image mentale consciente que nous avons d'une chose nouvelle est "amorphe", "inerte", alors que la chose elle-même est douée d'ordre et de vie - et cela est dû à l'oeil qui voit mal, "encombré qu'il est par le ballast des images anciennes, l'empêchant d'appréhender le nouveau".

Il faut donc croire que le travail a pour effet de "changer notre oeil", de lui rendre (tout au moins dans sa relation à la chose examinée, ici le rêve que nous venons de vivre) une vivacité, une qualité d'intégration originelles. Et si ce qui le rend si balourd et si empoté est ce "ballast" des idées anciennes, le travail doit nous apparaître en tout premier lieu comme un *n e t - t o y a g e*, aux fins de nous débarasser du bagage écrasant des "poutres" en tous genres que nous traînons avec nous, souvent une vie durant.

Or, se séparer d'une idée reçue (et reçue, le plus souvent, sans même que nous nous en soyons rendu compte, tant elle fait partie de l'air du temps...), c'est là, faut-il croire, une des choses les plus difficiles qui soient. Il y a dans la psyché des forces d' *i n e r t i e* immenses, inhérentes à sa structure même, qui font une opposition invisible et muette, et oh combien efficace ! à tout ce qui pourrait la changer si peu que ce soit - à tout ce qui ferait mine de toucher à l'armature des idées et images (la plupart à jamais informulées) qui structurent le "moi". Il en est déjà ainsi dans le domaine relativement anodin de la recherche scientifique (*). Mais lorsqu'il s'agit d'idées et d'images qui impliquent notre personne de façon tant soit peu chatouilleuse ("empfindlich") rares sont ceux où cette inertie générale ne se double de *f o r c e s* de *r é s i s t a n c e* " *v i v e s* " d'une puissance stupéfiante, d'une coriacité à toute épreuve. On souffrirait mille morts, et on en infligerait mille fois mille sans sourciller, plutôt que de prendre connaissance humblement en soi-même du moindre de ces actes de vanité, de pusillanimité ou de violence secrète qui émaillent les jours même des meilleurs d'entre nous (⁹). Il est vrai qu'il n'y a pas de "petite chose" dans la connaissance de soi-même (quand celle-ci est autre chose qu'un simple fleuron à son image de marque), et prendre connaissance d'une telle chose pour ce qu'elle est, et la situer à sa juste place, c'est déjà l'écroulement d'une certaine image de soi, et l'écroulement en même temps de tout un ensemble figé d'attitudes et de comportements dans sa relation à soi-même. Toujours est-il que le "grand rêve", lequel justement, plus qu'aucune autre chose, est fait pour nous "toucher" de façon névralgique, mobilise aussitôt des résistances invisibles et véhémentes, qui prennent soin d'évacuer au plus tôt le message entrevu.

(*) Ce qui me frappe surtout, dans ce qui m'est connu dans l'histoire des sciences, c'est bien moins ce qui est présenté souvent comme des "éclairs de génie", ni les avancées soudaines, parfois spectaculaires, qu'elles amorcent, mais bien plutôt les résistances d'inertie énormes qui retiennent pendant des générations et des siècles, voire des millénaires, l'apparition desdits "éclairs", et qui souvent, après-coup encore, font obstacle à ce que leur message évident soit bel et bien assimilé par notre espèce.

Aussi l'image apparue tantôt, du "nettoyage" pour se débarrasser des "poutres dans l'oeil" qu'on traîne à son insu, est-elle loin en deça de la réalité. Pour la rendre plus ressemblante, il faudrait y préciser que lesdites poutres sont, non pas simplement des c h o s e s, lourdes certes mais par elles-mêmes inertes sans plus, qu'il suffirait de tirer de là pour s'en débarrasser ; mais qu'elles seraient au contraire animées d'une v i e et d'une volonté propres - d'une volonté farouche et tenace de ne se laisser déloger de là à aucun prix, s ' a c c r o c h a n t à l'oeil des pieds et des mains, ces poutres pas comme les autres, ou même de cent pieds et de cent mains à la fois ! Déloger la garce, c'est ni plus ni moins que la mettre laborieusement en pièces - pas un petit travail, non !

Pour mettre la joie à son comble, on ne la voit pas, cette fameuse poutre, ni même aucune de ses mille pattes accrocheuses et agiles. Bien plus, pendant tout le travail, on n'en soupçonne pas même l'existence ! Tout ce qu'on sait, c'est qu'on veut y voir clair - et cette volonté-là nous fait suivre l'instinct obscur qui nous tire en avant, et qui nous dit aussi à chaque moment, irrécusablement, que nous a v a n ç o n s bel et bien, que nous pénétrons dans le "sens" que nous voulons connaître, couche par couche, laborieusement, inexorablement, vers le coeur même du message.

Le travail consiste en somme à décrocher patiemment l'une après l'autre les invisibles mille pattes de l'invisible poutre. Mais ça, nous ne le savons pas alors, et nous n'avons pas à le savoir. Ce n'est pas l à notre boulot. Les processus créateurs s'accomplissent à l'ombre, et il n'y a qu'Un seul pour les voir pleinement, tels qu'ils s'accomplissent réellement, avec Son aide silencieuse, là où l'oeil humain n'a pas accès. Peut-être ne sommes-nous que l'instrument vivant, doué de volonté propre et lesté d'ignorance, entre des Mains qui savent. Notre boulot, c'est d'acquiescer par la foi agissante à l'oeuvre qui doit s'accomplir par nous et en nous, s i n o u s l e v o u l o n s. Notre boulot, c'est cette foi, cette volonté, cette "obéissance" - tout le reste (j'ai dû déjà le dire ailleurs) est dans Ses Mains, et nous vient p a r s u r c r o î t .

15. La frottée à l'ail

Si ce n'est pas "notre boulot" de savoir comment se déroulent en nous des (soi-disants ?) "processus créateurs" (de toutes façons inconnaissables...), on me demandera peut-être pourquoi alors je me donne tout ce mal pour en dire quand même quelque chose envers et contre tout. (Et là ça fait une semaine pile que je m'y escrime...) Question encore pertinente ! Je dirai à ma décharge que "je n'ai pas fait exprès" - c'est venu, ai-je déjà dit, comme malgré moi. Et c'est justement là un bon signe ! Si le lecteur a l'impression de perdre son temps, moi, au moins, n'ai pas l'impression d'avoir perdu le mien...

Pour en terminer quand même avec ce malencontreux travail (!) dans lequel me voilà engagé, sur "le travail dans la découverte", et après l'épisode imprévu de la poutre à pattes, je voudrais ajouter quelques mots sur le f r o t t e - m e n t . Le frottement, c'est quelque chose qui prend du t e m p s , qui absorbe de l' é n e r g i e , et qui met en contact répété, insistant, voire intime (honne soit qui mal y pense...), deux choses ou substances différentes. Ça dégage de la chaleur, et surtout (et c'est à ça que je voulais en venir) ça a pour effet de faire s' i m p r é g n e r chacune des deux substances en présence par l'autre. Ça s'imprègne plus ou moins profond, suivant le temps et l'énergie qu'on y met.

Prends une gousse d'ail épluchée et une tranche de pain, et frottes. La partie est inégale, l'ail est décidément le plus fort des deux. Sans avoir même à frotter pendant des heures, le pain s'imprègne du goût de l'ail. Quand on n'aime pas l'ail, il vaut mieux s'abstenir.

Si tu veux vraiment connaître quelque chose, ce n'est pas par la seule grâce du Saint-Esprit que tu vas y arriver. La connaître, c'est aussi t'en imprégner, c'est la faire pénétrer en toi - ou aussi l'imprégner, pénétrer en elle, c'est là une seule et même chose. Et pour t'en imprégner et l'imprégner, il te faut "t'y frotter". Tout le monde en a fait l'expérience, ne serait-ce que pour apprendre à marcher, à lire et à écrire, faire du vélo, conduire sa voiture, et même pour connaître en son corps la femme ou l'homme qu'on aime...

C'est comme ça à tous les niveaux, corps, tête, esprit. Il y a les éclairs de connaissance, c'est une chose entendue. Ils éclairent un paysage vivement, l'espace d'un instant, et disparaissent, nous ne savons où. Leur action par elle-même est fugace et par là-même, limitée. Si nous n'y mettons du nôtre, le

souvenir même de la connaissance a vite fait de s'estomper, avant de disparaître du champ de la conscience, peut-être à jamais.

Un des rôles du travail, c'est de retenir la connaissance fugace, de lui donner stabilité et durée. Et chemin faisant elle se transforme.

Tu noteras que c'est là une chose de nature bien différente que de fixer un souvenir. La connaissance est une chose vivante - chose qui germe, croît et s'épanouit. Le souvenir est comme une photo que tu aurais prise à un moment donné, plus ou moins réussie. Même réussie, quand tu as la chose vivante, tu n'as que faire d'une photo !

La connaissance fugace est vivante, certes, mais nous n'en saisissons que ce que nous en a révélé cet éclair, en un instant, avant de disparaître dans les profondeurs de l'Inconscient. Sûrement elle y est, vivante, et elle doit bien agir tant soit peu depuis sa cachette ; mais tant qu'elle reste confinée dans ces souterrains, c'est là une vie au ralenti, une hibernation. Et l'action qu'elle peut avoir est à l'avenant, une action endormie.

Donner à une connaissance enfouie son plein épanouissement, selon la vitalité qui repose en elle, c'est aussi et surtout, y faire participer t o u t e s l e s c o u c h e s de la psyché, chacune lui donnant sa propre coloration et résonance. Car notre être n'est ni la seule surface, ni la seule profondeur. Il s'étend des hauteurs vers les profondeurs, de la surface jusqu'au coeur . Faire véritablement n ô t r e la connaissance, l'assimiler, en faire de la chair de notre être, c'est aussi nous en imprégner de part en part. C'est alors seulement qu'elle acquiert, avec la profondeur, une durée, une permanence qui n'est pas celle d'une photo clouée au mur de notre chambre, mais bien celle d'une chose qui vit. Nous n'avons plus à la maintenir à la force du poignet dans le champ du regard, au prix d'un effort parfois prodigieux, telle une prisonnière agile et forte, pressée de s'évader. Car dès lors elle n'est plus prisonnière ou fugitive, mais l'épousée.

Je pourrais dire (si je l'osais...) que la fugitive devient l'épousée "en s'y frottant". Et en s'y frottant, non à la va-vite (on est tous tellement occupés...), mais en y prenant tout son temps. Celui qui regarde à son temps, que ce soit pour "faire" l'amour, ou des maths, ou pour entrer dans un rêve - il tire peut-être un coup ou il calcule ou décode - mais il est loin de l'Aimée et il est loin du rêve, et n'est pas en chemin pour connaître l'une ni l'autre.

C'est au rêve que je pensais tantôt, en parlant de l'ail et du pain. Parmi tous les rêves et tous les messages qui te parviennent pour te parler de toi,

compris ou incompris, le "rêve messenger" est comme l'ail parmi les plantes qui poussent dans ton jardin. C'est un aliment, et du concentré ! Ça fait du bien et ça donne du goût à tout le reste, mais ça plait ou ça plait pas. Et dans ce jardin-là tu récoltes, mais c'est un Autre que toi qui sème. Il y a de l'ail dans ton jardin, même quand tu n'aimes pas.

Mais quand tu veux en faire ton bénéfice, tu cueilles, épluches, frottes. Et le pain qui s'imprègne de l'ail, c'est toi. Quand il est saturé de part en part, il est aussi, du même coup, mangé.

16. Emotion et pensée - ou la vague et la cognée

(27 mai) Il reste encore un aspect du "grand rêve" que je n'ai fait que frôler en passant ici et là : c'est l'émotion. L'émotion contenue qui traverse de part en part le rêve et qui, souvent, finit par monter en crête de vague démesurée - pour se briser soudain, par le réveil en sursaut - et en les secondes encore qui suivent le réveil haletant, cette vague vivante qui traverse l'être est chose plus réelle et plus puissante, et puise en des eaux plus pures et plus profondes, que tout ce que nous avons connu en notre vie éveillée. Et c'est bien dans le sillage immédiat de cette vague surgie des profondeurs que nous vient cette connaissance instantanée et sûre : ce "rêve" que nous venons de vivre et qui en ce moment même encore pulse à travers chaque fibre de notre être, n'est "songe" ni illusion mais vérité faite chair et souffle et il nous parle, comme âme vivante ni livre profane ou sacré ne pourrait nous parler...

Cette émotion qui imprègne le grand rêve et le réveil encore qui le suit, est comme l'âme même et le souffle du rêve. Certes, cette émotion a vite fait de se dissiper, et l'esprit de se ressaisir. Disperser et chasser le souffle de vie du rêve, pour n'en retenir (si tant est qu'on en retient quelque chose...) que l'ossature et les chairs, est la façon entre toutes, mise en oeuvre d'office par les forces adverses, pour évacuer vite fait le message pressenti - et récusé avant même de se trouver formulé ! C'est là, je crois, un réflexe universel, instantané, d'une force sans réplique, qui s'enclenche dans les secondes déjà qui suivent le réveil, alors que la crête de la vague vient de se briser à peine et les eaux de l'émotion de refluer quelque peu - comme un balai-brosse

intempestif qui s'empresserait aussi sec de chasser ces eaux décidément malvenues !

Ce réflexe prend les devants sur tout autre mouvement de la psyché, et indépendamment sûrement de l'humble étincelle de désir, de volonté et de foi (*) (à supposer qu'elle fuse...) qui marque l'instant où s'enclenche un travail intérieur véritable. Le signe principal qui distingue un tel travail, entrant dans le vif d'une substance vive, du simple faire-semblant, est peut-être en ceci : alors même que nous aurions tendance, à notre insu, à nous éloigner du puissant courant d'émotion qui anime le rêve, un obscur et sûr instinct sans cesse nous y ramène, comme tirés par un fil invisible - un fil plus fin sûrement et pourtant plus efficace que les cordes et les filins (tout aussi invisibles) qui nous en voudraient écarter.

A titre de témoignage, voici le début des réflexions rétrospectives sur le travail qui venait tout juste de se poursuivre, et de s'accomplir par l'instant des "retrouvailles" de l'âme avec elle-même (**). C'était à 11 h 1/2 du matin (à la mi-octobre 1976). Les notes qui suivent enchaînent une heure plus tard à peine, à 12 h 1/2 :

" J'ai pensé redormir, mais j'ai somnolé seulement, et mes pensées finalement, à demi-assoupies, sont revenues au rêve, à sa signification. Et maintenant je viens de relire la dernière partie de la description (***) - lorsque, mes résistances s'étant évanouies l'une après l'autre, la signification profonde du rêve m'est finalement apparue dans toute sa force bouleversante. Les étapes successives me rapprochant de cette révélation étaient marquées par l'intensité grandissante des réponses émotionnelles, touchant à des couches de plus en plus profondes de mon être. A chaque fois, c'était la description du moment culminant de l'étape antérieure qui a été le point de départ d'un approfondis-

(*) Voir à ce sujet les trois sections consécutives "Acte de connaissance et acte de foi", "La volonté de connaître", "La porte étroite - ou l'étincelle et la flamme" (n°s 7,8,9).

(**) Il a été question pour la première fois de ces "retrouvailles", et du rêve qui les a suscitées, dès le premier alinéa de la section 1, "Le rêve et la connaissance de soi". Je suis revenu déjà plusieurs fois sur ce premier de mes contacts approfondis avec la substance d'un rêve messager. Je m'exprime également sur cette expérience dans Récoltes et Semences III, dans la note "Les retrouvailles" (n° 109).

(***) Ici et plus loin, le terme "description" désigne la réflexion écrite poursuivie dans les quatre heures qui ont suivi le réveil. Cette réflexion avait en effet commencé comme une "description" (ou un "récit") du rêve, et de mes premières pensées au moment du réveil, et était, de plus, ressentie comme une "description", à chaque moment, de certaines des pensées et émotions suscitées en moi par les étapes précédentes du travail.

"sément soudain de la compréhension, et de la réponse émotionnelle à cette compréhension. Jusqu'au moment où toute velléité de description, d'analyse, de prise en distance - était annihilée, submergée par cette vague de tristesse rédemptrice qui me traversait, me secouait et me lavait, toute résistance évanouie.

Quand j'écris : "Mais n'y a-t-il pas en moi aussi - mais moins visible, plus discret certes... un autre être, spontané, libre...", je m'y hasarde presque comme à une hypothèse hardie, issue peut-être d'un intellect trop agile - sans trop oser y croire ! Et pourtant, en ce moment naît comme un soudain espoir - et soudain le rêve apparaît comme un encouragement, comme une promesse. Oui - tu as la nostalgie de la fraîcheur - et de sentir celle de S. t'a touché comme une blessure profonde (à laquelle encore tu résistais...), et tu t'es dit alors sans oser y croire : peut-être un jour j'ai été cela, ou un jour du moins, dans une nouvelle naissance peut-être, je le serai. Mais tout comme l'innocence vit en Daniel, où tu as perçu parfois et la peur, l'orgueil, la colère - et l'innocence - ainsi elle est (peut-être ?) vivante en toi, humblement - peu visible certes et peu agissante peut-être, car le devant de la scène est pris par l'autre !

Mais tout ceci n'était alors qu'entrevu, comme une vision si fugace qu'on doute l'instant d'après si on l'a vraiment eue. Et la continuation de la description, de la réflexion écrite, était une façon de retenir cette vision, d'empêcher qu'elle ne s'évanouisse sans trace durable - tout comme la description de tout le rêve et des réflexions qui s'y sont jointes (qui a pris quatre heures d'affilée) avait été un moyen de retenir la vision fugace que représentait et le rêve, et la première intuition immédiate de sa signification. Ici à nouveau apparaît le rôle (utile) de la pensée, qui décrit et analyse, servant de fixateur à ce que l'intuition nous révèle par éclairs, pour forcer (si on peut dire) l'intuition réticente à descendre en des couches plus profondes, au lieu s'éluder la descente, et de s'évanouir alors sans laisser de traces. La pensée alors est support matériel, et stimulus pour avancer, étape par étape, pour atteindre enfin le seuil ultime où une révélation peut se faire dans toute sa force bouleversante - une révélation où la pensée n'a plus de part.

Telle a été la démarche de la méditation en moi, depuis vendredi (*) " "

(*) Dans la nuit de vendredi à samedi s'était opérée une première percée importante, avec l'effondrement d'une certaine image de moi, et par là-même,

la découverte du pouvoir de médiation en moi. (Je parle de cette percée dans Récoltes et Semailles I, sections 36 "Désir et médiation".) Le rêve commenté ici est du lundi matin.

"(c'est donc le troisième jour aujourd'hui). Je ne me rappelle pas d'une autre occasion dans ma vie, même en ces dernières années, où la réflexion sur moi-même ait été vraiment plus qu'un inventaire allié à un exercice de style, mais comme maintenant, un périlleux voyage de découverte, avec la pensée comme guide (*), myope certes et borné, mais méticuleux et plein d'énergie, et sachant aussi s'effacer quand l'occasion le demande..." "

(*) Avec le recul, il me semble que ce rôle de "guide" (fut-il "myope et borné") que j'assigne ici à la pensée, dans le travail sur le rêve que je venais d'avoir, correspond à une vision assez superficielle des choses, valable seulement pour ce qui se passe au niveau clairement visible, dans le champ de la conscience. A présent, je verrais le rôle de la pensée plutôt comme celui d'un tâcheron, vigoureux et de bonne volonté, mais qui suivrait les consignes silencieuses d'un "Guide" invisible, d'une toute autre finesse et d'un tout autre savoir que lui.

II DIEU EST LE REVEUR

17. Dieu est le Rêveur

(28 mai) Il est grand temps d'en venir au coeur du message de ce livre que je suis en train d'écrire, en dire l'idée maîtresse - cette "grande et forte idée", pour reprendre les termes mêmes du Rêveur (*). J'avais voulu, il est vrai, m'appliquer à ne pas l'introduire avant l'heure, à faire semblant, en somme, de l'ignorer, aussi longtemps que "je n'aurais pas besoin de cette hypothèse". Mais je n'ai pu finalement m'empêcher de la frôler déjà ici et là et de lui parler au passage, tant elle est omniprésente en moi...

Ce n'est d'ailleurs nullement comme une "i d é e " que moi-même vois la chose, qui aurait germée et mûrie en moi avant d'éclorre, fille de l'esprit qui la conçut et l'enfanta. Ce n'est pas une idée mais un f a i t. Et un fait, quand on y pense, absolument dingue, incroyable - et pourtant vrai ! Je n'aurais pas eu cette audace démentielle de l'inventer. Et s'il m'arrive de dire que je l'ai "découvert", ce fait (et que c'est même là l a grande découverte de ma vie !), c'est encore trop. dire et me vanter. Il est vrai que j'aurais pu, et même "j'aurais dû", découvrir la chose, depuis quatre ou cinq ans que le Rêveur en personne s'est mis à faire apparition dans certains de mes rêves. J'en étais tellement près, c'est sûr - vraiment ça brûlait ! Mais comme il arrive, j'avais mes oeillères bien accrochées, et je ne "sentais" rien. La température, en somme, ça me regardait pas, je voulais pas savoir que "je brûle". Aussi, en désespoir de cause peut-être, il a fallu que le bon Dieu prenne la peine (parmi beaucoup d'autres qu'il s'était déjà données pour moi) de me r é v é l e r la chose. Oh, très discrètement d'abord, il faut bien dire...

(*) Ces mots (en allemand) me sont venus, non dans un rêve, mais dans ce que j'appelle un " f l a s h " (éveillé), par quoi j'entends des paroles, pensées, images et jusqu'à de courtes scènes, qui par moments montent dans la psyché depuis les couches profondes sans que la pensée ou l'imagination consciente y aient aucune part. De tels flashes sont de même nature que le rêve. Ils ne sont pas oeuvre de la psyché elle-même, mais m e s s a g e envoyé par "le Rêveur", c'est-à-dire aussi : par Dieu. J'en ai eu un grand nombre tout au cours des mois de janvier et de février, surtout aux moments où je faisais de la "respiration profonde" et où la pensée consciente est dans une large mesure éliminée, par l'attention portée au souffle ("Atem-Lauschen"). Après la respiration, je prenais bien soin de noter tous les "flashes" dont j'arrivais à me rappeler, et le moment venu j'essayais de mon mieux à en sonder la signification, comme je le faisais aussi pour les rêves de la nuit écoulée.

Dans le cas d'espèce, le flash (du 5 janvier) se réduisait à ces paroles : "Une grande et forte pensée" ("Ein grosser und starker Gedanke"), sans autres

paroles, images ou pensées pour le préciser. Voici mon commentaire du même jour :

"Quelle est cette "grande et forte pensée" qui sera ma boussole dans mon travail pour "éclairer", n'est pas totalement clair - mais ce pourrait bien être celle-ci : que Dieu, en sa qualité de Rêveur, est à la disposition de chacun qui veut se confier à lui. Il me fera savoir aussi quelle est cette pensée dont il est question ici".

Ces lignes ont été écrites une dizaine de jours à peine après que Dieu ait fait irruption dans ma vie avec puissance. Avec le recul des cinq mois écoulés depuis, aucun doute ne subsiste dans mon esprit pour dire que l l e est cette pensée maîtresse dans le travail qui m'incombe dans les prochaines années.

Voici donc ce fait "dingue", dont j'ai eu révélation : c'est que l e R ê v e u r n ' e s t a u t r e q u e D i e u .

Pour beaucoup de lecteurs, sûrement, et peut-être pour toi de même, ce que je viens à l'instant de dire est du latin ou du chinois - des mots sans plus, qui ne font chaud ni froid. Comme le serait, disons, un lapidaire énoncé mathématique pour un non-initié. Pourtant, ce n'est pas de maths ni de spéculations métaphysiques qu'il s'agit ici, mais bien de r é a l i t é s tout ce qu'il y a de tangibles, accessibles tout autant (voire mieux) au premier gosse venu, qu'au plus docte théologien. Et s'il y a une chose qui m'intéresse, en écrivant ce livre, ce ne sont théories ni spéculations, mais bien la réalité la plus immédiate, la plus irrécusable - telle celle, notamment, que nuit après nuit nous vivons dans nos rêves.

Une toute première de mes tâches, surtout vis-à-vis du lecteur pour qui "Dieu" n'est guère plus qu'un mot (si ce n'est un "anachronisme", ou une "superstition"), c'est d'essayer de faire sentir le sens "tangible" de cette laconique proposition : "le Rêveur en toi est Dieu". Une fois que le sens est perçu, seulement, peut-il être question de se faire une idée de la p o r t é e de cette affirmation (qu'elle soit fondée, ou non).

Pour moi, ce fait était saisi, et accepté comme tel, un certain jour de la mi-novembre l'an dernier, il y a un peu plus de six mois. C'est venu alors sans surprise d'ailleurs, comme chose quasiment qui irait de soi, mais que je n'aurais pas pris la peine jusque là de me dire expressément. Rien de "dingue" donc, encore, à ce moment-là. La chose est constatée comme "en passant", en cours de méditation sur un de mes premiers rêves "mystiques". Elle a passé presque inaperçue alors. J'étais tellement plus accroché par l'émotion si pénétrante qui imprégnait le rêve ! En comparaison, ce fait ma foi curieux, apparu alors pour la première fois dans le champ de mon attention, l'espace d'un petit quart d'heure peut-être, faisait bien pâle, bien "intellectuel".

C'est au cours des semaines et des mois qui ont suivi, seulement, que la portée de ce "fait curieux", relevé en passant, a commencé peu à peu à m'apparaître. Qu'il me suffise pour l'instant de dire que ce fait, à présent, est comme le centre et le coeur de tout un ensemble de révélations qui me sont venues, par la voie du rêve, dans les quatre mois qui ont suivi - révélations sur moi-même, sur Dieu, et révélations prophétiques. En l'espace de ces quelques mois d'apprentissage intense, à l'écoute de Dieu me parlant par le rêve, ma vision du monde s'est profondément transformée, et celle de moi-même et de ma place et de mon rôle dans le monde, selon les desseins de Dieu. La transformation maîtresse, celle dont découlent toutes les autres, c'est que désormais le Cosmos, et le monde des hommes, et ma propre vie et ma propre aventure, ont acquis enfin un centre qui avait fait défaut (cruellement par moments), et un sens qui n'avait été qu'obscurément pressenti.

Ce centre vivant, et ce sens omniprésent, à la fois simple et inépuisable, évident et insondable, proche comme une mère ou comme le bien-aimé, et infiniment plus vaste que le vaste Univers - c'est Dieu. Et "Dieu" est pour moi le nom que nous donnons à l'âme de l'Univers, au souffle créateur qui sonde et connaît et anime toutes choses et qui crée et recrée le monde en tout moment. Il est ce qui est infiniment, indiciblement proche de chacun de nous en particulier, comme Il est en même temps ce qui est le moins "personnel", le plus "universel". Car comme il est en toi dans la moindre cellule de ton corps et dans les derniers replis de ton âme, ainsi est-Il en tout être et en toute chose de l'Univers, aujourd'hui comme demain comme hier, depuis la nuit des temps et les origines des choses.

C'est pourquoi aussi, pour te parler de Lui avec vérité, je ne pourrai m'empêcher de parler aussi de moi, d'une expérience vivante qui entre, peut-être, en communication avec ta propre expérience des choses et la fasse résonner. Car Dieu est le pont qui relie entre eux tous les êtres, ou bien plutôt Il est l'eau vive d'une Mer immuable commune qui relie tous les rivages. Et nous sommes les rivages d'une même Mer, qui chacun La connaissons par un autre nom et sous d'autres visages - et nous en sommes les gouttes même, dont chacune La connaît intimement, et dont aucune ni toutes ensemble ne L'épuisent. Ce qui est commun est la Mer, qui relie une goutte à l'autre et les contient l'une et l'autre. Si elles peuvent se parler l'une à l'autre c'est par Elle qui les embrasse et les contient, telle qu'Elle est perçue à travers elles, vivantes parcelles d'une même Totalité, d'un même Tout - d'une même Mère.

18. La connaissance perdue - ou l'ambiance d'une "fin des temps"

(29 mai) J'ai bien l'impression que ce fait qui, aujourd'hui où je le "découvre", m'apparaît si "dingue", était bien connu de tous depuis toujours, jusqu'à encore il y a quelques siècles à peine. Peut-être pas aussi clairement et aussi formellement que je le formule aujourd'hui. Mais sous tous les cieux et dans toutes les couches de la société, autant que je sache, il était reconnu par tous que Dieu (quand on Le connaissait par ce nom), ou les Puissances Invisibles, nous parlent dans le rêve. C'était même là, ce me semble, la principale voie choisie par Dieu (ou par les Invisibles) pour Se manifester à l'homme et l'informer de Ses desseins. Et c'est bien là sûrement, et nulle part ailleurs, la cause du respect universel dont était entouré le rêve, et tous ceux qui peu ou prou avaient l'intelligence du rêve.

Ce respect pour le rêve a fait place à un mépris quasi-universel. Et le ton nous en vient des plus hauts quartiers et des plus inattendus (*). Même parmi les "professionnels" du rêve, l'attention qu'on lui accorde est dans les tonalités de celle que le médecin accorde à un symptôme, ou le détective à un "indice" ou à une "pièce à conviction". Ce n'est pas là celle du respect, et encore moins celle du respect qu'on pourrait appeler "religieux" : ce respect mêlé d'émerveillement muet, ou de vénération ou d'amour, que nous éprouvons devant les choses chargées de mystère, dont nous sentons obscurément qu'elles nous échappent et nous dépassent à jamais - que les seuls pouvoirs de nos sens et de notre entendement n'y donnent point accès.

Ma redécouverte du sens profond du rêve, comme Parole vivante de Dieu, s'est faite dans une atmosphère de solitude et de recueillement intense. Alors même que la pensée consciente de "Dieu" en était presque entièrement absente, je pourrais bien qualifier cette atmosphère de "religieuse". Dans de telles dispositions, il était tout naturel que cette découverte m'apparaisse comme chose "allant de soi" - comme une chose, quasiment, que j'aurais au fond toujours sue, sans me donner la peine même de la dire.

Si je ne lui accordais pas tout d'abord la valeur d'une "révélation", et encore moins d'une révélation capitale dans mon aventure spirituelle, c'est aussi,

(*) Voir, au sujet de ce mépris généralisé pour le rêve, la section "La poubelle du savant - ou le mépris et la grâce", n° .

sûrement, parce qu'elle m'apparaissait justement comme chose qui ne pouvait être que bien connue de tous ceux qui, contrairement à moi, avaient été leur vie durant en contact avec le sentiment religieux en eux-mêmes, et par là-même aussi (pensais-je) avec une connaissance millénaire concernant le sens du rêve. Aussi, en parlant de ce sens autour de moi ici et là, y compris à des amis bien "dans le coup" tant en "spiritualité" qu'en histoire religieuse et dans l'actualité culturelle d'aujourd'hui, n'ai-je pas été peu surpris (sans trop m'y arrêter pourtant) de constater que mes paroles étaient accueillies avec cette surprise ("Befremdung") mêlée d'incrédulité mi-interloquée, mi-amusée, qu'on réserve aux choses de conséquence qu'on entend pour la toute première fois, et qui pour cela même font une impression un peu farfelue (*). (Car, comme chacun sait, les choses de conséquence ne peuvent être que bien connues des gens bien informés...)

Tout "dans le coup" qu'ils soient, ces amis sont pourtant à tel point imbibés de l'air du temps, qu'un savoir qui, il y a quelques siècles encore et depuis des millénaires, était une connaissance diffuse partagée par tous, attestée par l'innombrables témoignages dans les écrits tant sacrés que profanes, leur apparaît à présent comme une hypothèse osée, pour ne pas dire (car on est poli) saugrenue. Tout autant que les matérialistes de tout venant, ceux qui font aujourd'hui profession de "spiritualité" se trouvent aliénés de cette sorte d' "instinct spirituel" que nous avons tous (je crois) reçus en partage, et qui procède d'une connaissance qui naguère était un commun héritage de notre espèce.

Dans une telle ambiance culturelle, ce que j'avais reçu et accueilli comme "chose allant de soi", finit par m'apparaître, après-coup (et me mettant malgré moi un peu dans cette ambiance et dans la peau d'autrui...), comme une "thèse" quasiment voire comme une "hypothèse", un peu poussée à dire le moins - comme si j'essayais d'être original et d'étonner à tout prix !

Pourtant et en même temps, je sais bien, de première main et de science sûre, que ce que j'avance hardiment n'est "théorie" ni "thèse", mais bien (comme j'écrivais hier) un f a i t. Un fait dont j'ai eu expérience aussi irrécusable, jour après jour et pendant des mois d'affilée, que de celle du soleil qui

(*) Je noterai cependant une exception à cette attitude d'incrédulité interloquée. Elle remonte à trois jours seulement, et me vient en la personne d'un de mes fils, que je revoyais pour la première fois depuis plus de trois ans. Ce que je lui disais sur mon expérience récente du rêve, et notamment sur les rêves prophétiques, a "fait tilt" chez lui avec des messages dans le même sens qui lui sont venus, aussi bien par le rêve qu'en état de veille.

nous éclaire chaque jour. Et ce fait-là, à la lumière de cet "instinct spirituel" dont je parlais à l'instant, m'apparaît bel et bien "évident", dès lors qu'on veut bien se donner la peine de faire attention tant soit peu à ses propres rêves. Si malgré cela et à un autre niveau ou registre, je le perçois à présent comme "dingue", comme "incroyable" (mais vrai !), c'est seulement pour m'être replongé, si peu que ce soit, dans cette ambiance de cécité spirituelle quasiment totale et quasiment universelle, laquelle caractérise notre étrange époque - l'époque d'une "fin des temps".

19. L'incroyable Bonne Nouvelle

Et pourtant, je ne désavoue pas ces expressions "dingue", ou "incroyable mais vrai", venues hier sous ma plume avec la force de l'évidence. Et ce n'était pas alors, comme d'aucuns pourraient croire, pour prendre les devants d'emblée sur les réactions prévues du lecteur. C'est bien plutôt un cri de joie, d'exultation - la joie d'une "bonne nouvelle" si inouïe, après tout, que maintenant encore mon âme est trop limitée pour la contenir, mon esprit trop balourd pour la saisir dans toute sa portée. Car enfin, Dieu (j'ai essayé hier déjà de le dire tant bien que mal), Il n'est pas le premier venu ! Ce n'est pas un vague Caesar ou Charlemagne ou Napoléon, qui viendrait chaque nuit faire le mariol dans nos songes, pour nous épater ou nous ébahir ! C'est D I E U , le Maître et le Créateur et le Souffle des Mondes, qui, loin de trôner dans les nuées et de laisser, impassible, se dérouler inexorablement les lois immuables qu'Il a Lui-même instaurées - c'est Dieu Lui-même qui ne dédaigne pas, nuit après nuit, de venir auprès de moi comme aussi auprès du dernier et du moindre parmi nous, pour nous parler - ou pour Se parler, à haute voix, en notre présence. Et s'Il te parle aussi à toi, ou s'Il se parle de façon que tu l'entendes et comme Lui seul sait parler, ce n'est ni de la pluie et du beau temps ni des destinées du monde, mais de t o i qu'Il parle - de ce qui est le plus secret, le plus caché en toi - les choses les plus flagrantes (et que tu te cèles à toi-même) comme les plus délicates, qu'aucun oeil humain ne pourrait déceler. Et libre à toi, si tu le juges bon, d'écouter ! (Et sûrement, si tu écoutes de tout ton coeur et de toute ton âme, ce ne sera pas en vain...)

N'est-ce pas là une chose "dingue" en effet ? Cet intérêt intense et délicat et (je le sais si bien !) a i m a n t, que prend à notre si insignifiante personne et à cette "âme" si méprisée, non pas Pierre ou Paul ou tel ami ou tel parent, mais le Maître, l'Unique, l'Eternel, le Créateur (au quelque autre nom qu'on Lui donne) ? Cela seul ne confère-t-il à l'être humain, à toi comme à moi comme au dernier d'entre nous, une dignité, une n o b l e s s e qui confond l'imagination ?

J'insiste là-dessus d'emblée, non pour inviter à se mettre au garde-à-vous dans l'attitude "noblesse" - au Rêveur ne plaise, qui se plaît à débusquer en coup de vent et avec un rire d'enfant tout ce qui a relent d'attitude ou de pose ! Mais à cause d'un a u t r e "vent" qui souffle de nos jours plus fort que jamais : le v e n t d u m é p r i s pour les choses délicates de l'âme et de l'être, le vent de l'adulation pour le titre, le rang, la "compétence", le diplôme - le vent du mépris et de la platitude...

Je crois pouvoir dire que depuis de longues années, je ne participe guère pour souffler dans ce sens-là, et même que ma vie durant est restée vivante en moi, comme par un obscur instinct et envers et contre tout, une connaissance de ce qui fait le prix de ma vie, et le prix de l'âme humaine. Mais cette connaissance a soudain changé de dimension. Elle s'est faite si claire, si éclatante, que l'esprit a peine à la contempler, tant elle est aveuglante. Il est vrai que quand le soleil brille dans tout son éclat, nous ne songeons pas à le contempler. Il donne sa chaleur et éclaire toutes choses, et cela suffit. Quant aux lettres de noblesse, elles ne sont de conséquence que dans un monde où sévit le mépris.

Mais pour l'esprit avide de connaissance, n'est-ce pas une chose plus que "dingue" aussi, que D i e u lui-même, Celui qui sait et qui voit et qui comprend toutes choses, et le Maître des maîtres pour exprimer et pour peindre ce qu'Il voit en touches puissantes et délicates - que ce Maître sans égal soit prêt, jour après jour et avec une inlassable patience, à nous servir de guide bénévole et bienveillant sur la voie escarpée de la connaissance ! Quelles perspectives, pour celui qui se soucie de faire son profit d'une aussi incroyable disponibilité ! Et je crois pouvoir dire, sans me vanter, que j'ai bel et bien appris, en l'espace de quelques mois à peine, plus que l'on n'en apprend d'ordinaire et que je n'en avais appris, au niveau spirituel, au cours de dix ou cent naissances successives. Et quelles perspectives pour notre espèce, qui en est encore à se hérissier devant le tout premier pas dans l'aventure spirituelle...

Il est vrai qu'en voyageant sous la conduite de ce Guide intrépide et sagace, ce n'est plus nous, mais Lui qui en chaque moment décide de l'itinéraire. J'ai eu, quant à moi, du mal à m'y faire, tant cela heurte des habitudes tenaces, enracinées de longue date. Mais j'ai bien compris que c'est là non un "inconvenient", mais un privilège. Car l'esprit humain, laissé à ses propres moyens, ignore et les fins, et les voies. Dieu seul connaît les fins que Lui-même assigne, et les meilleures voies ouvertes à chacun de nous, en chaque moment, pour y concourir. Si j'ai fini par suivre le Rêveur, quasiment à mon corps défendant, c'est pour avoir compris que c'était ce que j'avais de mieux à faire, si je voulais apprendre à me connaître. Maintenant que je sais qui est le Rêveur, c'est Dieu désormais que je suis - les yeux bien ouverts et avec une totale confiance.

Et je sais que c'est ce que j'ai de mieux à faire, pour mon bien et pour celui de tous. Car ce qui est le meilleur pour l'un et une bénédiction pour lui, c'est aussi ce qui est le meilleur pour tous. Suivre Dieu, ce n'est pas (comme je faisais naguère) apprendre ceci ou faire cela, suivant les mouvements changeants du désir. La grâce, ouverte à tous, de suivre Dieu, c'est avant tout la grâce de servir.

20. Frères dans la faim...

(30 et 31 mai) Avant-hier et hier j'ai essayé de situer, à gros traits pour commencer, la "pensée" maîtresse, ou pour mieux dire la connaissance, qui m'apparaît comme le thème principal de mon témoignage sur mon expérience du rêve. Cette expérience est à présent inséparable, dans mon esprit, de ma rencontre avec Dieu et de l'expérience de Son action dans ma vie. C'est pourquoi je n'ai pu m'empêcher de m'exprimer comme si je m'adressais à quelqu'un pour qui Dieu serait déjà, non un concept ou un simple mot, chargé d'associations (valorisantes ou péjoratives) variant à l'infini d'une personne à l'autre, mais bien une réalité vivante, enracinée dans son expérience comme elle l'est désormais dans la mienne. C'est un peu comme si c'était à moi-même que je m'étais surtout adressé à travers un lecteur imaginaire - à moi, au point où j'en suis en ce moment même où j'écris. Et certes, l'écriture est un puissant moyen pour

faire se décanter et s'ordonner une masse plus ou moins confuse encore de connaissances "brutes" (si éclatantes soient-elles chacune séparément), apportée dans les flots tumultueux d'une expérience encore toute fraîche.

Pourtant, je sais bien que si Dieu m'assigne la tâche de témoigner de cette expérience, ce n'est pas pour mon seul bénéfice - ce n'est pas pour rester, comme dans mes "méditations" passées, mon seul interlocuteur. Et je sais aussi que le message que j'ai à communiquer ne s'adresse pas seulement, ni même surtout aux quelques rares qui ont déjà une telle expérience vivante de Dieu ; voire, à ceux qui s'imaginent l'avoir ou qui, l'ayant peut-être eue un jour, se croiraient déjà fort avancés sur le chemin de la connaissance et près de toucher aux cimes. Si j'écris, ce n'est pas pour ceux qui sont rassasiés (ou qui croient l'être), mais pour ceux qui ont faim. Et si je m'adresse à toi, c'est comme à quelqu'un seulement qui a su sentir cette faim en lui et qui est disposé à lui prêter l'oreille, comme je l'ai moi-même sentie et la sens encore, au moment d'écrire ces lignes. C'est par cette faim seulement que je te connais et que nous sommes frères - frères dans la faim !

21. Rencontre avec le Rêveur - ou questions interdites

J'allais écrire, sur ma lancée, qu'il y a sept mois encore, je n'avais moi-même pas d'expérience vivante, irrécusable de Dieu - et que cela n'a pas empêché pour autant que j'accueille en moi le message qu'Il me destinait. Je me suis repris à l'instant, en songeant qu'en réalité j'avais déjà une telle expérience vivante, et ceci de bien des façons, mais sans le savoir. Et je suis sûr qu'en regardant bien, tu découvriras tôt au tard, avec émerveillement peut-être, qu'il en a été de même pour toi que depuis longtemps tu avais déjà l'expérience de Dieu. Ne serait-ce que par tes rêves - quand il sera devenu clair pour toi que le rêve est bel et bien une expérience de Dieu commune à tous les hommes. Que c'est la façon la plus "commune" pour Dieu de parler aux hommes. Mais bien sûr, cette expérience quotidienne change soudain de dimension, quand on découvre sa nature véritable, son sens profond.

Peut-être ma propre relation au rêve (depuis déjà bientôt onze ans) a-t-elle été déjà assez particulière : j'avais non seulement une expérience vivante du rêve, mais aussi du Rêveur. A vrai dire, dès le premier rêve dont j'aie sondé le message (et j'ai parlé déjà à diverses reprises de cet événement crucial dans ma vie), j'ai su qu'il y avait un "Rêveur" - une Intelligence supérieure, tant par la pénétration que par les moyens d'expression, qui me parlait par ce rêve. Et qu'elle était, de plus, foncièrement bienveillante à mon égard. Je ne saurais dire avec certitude si, en mon for intérieur, je lui ai donné un nom, le nom de "Rêveur", dès ce moment. Ce dont je suis sûr par contre, c'est qu'un instinct me disait alors, et continuait à me dire dans les années qui ont suivi, que cette intuition immédiate me révélait bien une réalité, que ce "Rêveur" n'était nullement une simple figure de style, une création de mon esprit. Que c'était bien un "Etre", sinon "en chair et en os", du moins "quelqu'un" auquel je me sentais étroitement apparenté, et ceci en dépit des moyens visiblement prodigieux de ce "parent" pas comme les autres. Une parenté en quelque sorte "spirituelle". Y a-t-il parenté plus irrécusable, que lorsque tu ris aux éclats en communion avec l'autre, saisi par le comique imprévu d'un tableau haut en couleurs qu'il vient de brosser à ton intention ? Et quand, au surplus, ce tableau te représente dans quelque aspect insoupçonné qu'il te fait découvrir, et quand c'est de toi-même que tu ris ainsi à gorge déployée ! Et plus d'une fois aussi, oui souvent (puis-je dire maintenant), j'ai pleuré, touché par la parole de vérité, et j'ai su en pleurant tout le bienfait de ces larmes...

Il y avait ce "savoir", à la fois diffus (faute d'être formulé) et d'une netteté parfaite, à la fois timide, et irrécusable - telle une voix chuchotante parlant à une oreille distraite. Et il y avait aussi la sempiternelle voix de la "raison", où ladite "raison" est le nom que nous donnons d'ordinaire à des habitudes de pensée acquises, si bien enracinées que nous avons le plus grand mal à nous imaginer qu'on puisse décentement "fonctionner" d'une autre façon. Pour cette voix-là, ces inconsistantes histoires de "Rêveur" qui flottaient dans l'air, une sorte d'allégorie en somme, de personnalisation symbolique, ça faisait vraiment pas sérieux, c'était même du dernier mauvais goût. Je ne me rappelle pas, d'ailleurs, avoir consacré à cette question ne serait-ce qu'une minute de réflexion, et serais enclin à croire que ces escarmouches avaient lieu seulement au niveau "subconscient" (c'est-à-dire, à fleur de conscience). S'il m'est arrivé d'y penser, ça a dû être comme malgré moi, en des moments d'absence où les pensées divaguent comme elles veulent. Y consacrer une réflexion, si courte soit-elle, une sorte de réflexion "métaphysique" quasiment, m'aurait

semblé pure dispersion, une spéculation plus ou moins gratuite oui, me divertissant de ma véritable tâche : faire connaissance avec moi-même.

Evoquant maintenant ces dispositions, je me rends compte qu'il y avait là une sorte de fausse humilité. En somme, j'avais décidé de n'accorder attention qu'aux roueries du "Patron" (*), et aux escarmouches et alliances de fortune entre lui et la pulsion érotique, alias "Eros" (**), et je rejetais d'office toute question plus "relevée". Ce n'est pas, à vrai dire, que de telles questions ne m'intéressaient pas. Mais j'avais décidé d'avance que d'essayer d'y répondre, ou ne serait-ce que de me les formuler et de voir ce que je pourrais m'en dire, c'était "de la spéculation" - une sorte de vanité futile (***), qui consisterait à faire mine de vouloir à tout prix dire quelque chose sur ce qui, de toutes façons, était inconnaissable ou, du moins, hors de la portée de mes seules "saines facultés" (****). A l'égard du rêve, je me cantonnais donc dans une attitude

(*) J'utilise l'image du "Patron" pour personnifier le "moi" ou "égo", Il représente la partie conditionnée de la psyché, reflet des consensus sociaux et produit des réactions de la psyché pour s'adapter aux contraintes et répressions de toute sorte qui ont pesé sur elle depuis l'enfance. Les mouvements de la vanité et de l'orgueil, mais aussi ceux de l'agressivité et de la peur, sont en tout premier lieu des émanations du "Patron". D'autre part, c'est le Patron aussi (et de là son nom) qui se charge des questions d' "intendance" de l' "entreprise" que représente la psyché, et tout particulièrement des "publicrelations" avec la société humaine et ses représentants immédiats, notamment parmi les proches. Cette image se trouve introduite et expliquée quelque peu dans Récoltes et Semailles I, dans la section "L'enfant" (n° 42), et est reprise et développée un peu partout dans la suite de Récoltes et Semailles. Voir aussi la note "La petite famille et l'Hôte" (note n° 1).

(**) J'avais une nette tendance, jusqu'il y a peu (quand le Rêveur a finalement attiré mon attention sur ma méprise), à confondre Eros et "l'enfant". J'aurai ample occasion de revenir sur les principaux membres de la "petite famille" (le plus souvent fort désunie) qui constitue la psyché de l'homme, et sur leurs relations mutuelles.

(***) Cette attitude extrêmement critique en moi, vis à vis des pièges de la spéculation plus ou moins gratuite, n'était d'ailleurs nullement dénuée de fondement, et même tout ce qu'il y a de sérieux. Encore maintenant, il est bien clair pour moi qu'une réflexion philosophique, qu'elle porte sur la psyché, sur la société humaine, ou sur Dieu et ses relations à l'une et à l'autre, n'est guère qu'un temple construit sur des sables mouvants, si elle ne s'enracine dans une pratique vigilante de la connaissance de soi. Mais dans la mesure où chez moi une telle pratique était déjà devenue partie inséparable de ma vie quotidienne, ma défiance viscérale (sur laquelle je reviens dans l'alinéa suivant) n'était plus de mise, et devenait pour moi une entrave.

(****) Il est bien possible que ma réticence à m'avancer dans quelque réflexion ou supputation de nature métaphysique, même sur des thèmes (tels celui de la réincarnation) sur lesquels je n'avais pu m'empêcher d'acquérir une intime conviction, était une survivance de l'ascendant que les enseignements et la personne

de Krishnamurti avaient exercé sur moi pendant plusieurs années, au début des années 70. Je m'exprime à ce sujet dans ReS I note 41 ("La libération devenue entrave") et ReS III note 118 ("Yang joue les yin - ou le rôle de Maître").

en quelque sorte "utilitaire", bien contraire, à vrai dire, à mes véritables penchants (*) : je me contentais de profiter de l' "aubaine" qu'étaient pour moi les rêves, venant providentiellement m'apporter une connaissance que j'aurais été bien en peine d'acquérir par mes propres moyens. A part ça, je m'en tenais à la tacite interdiction de me poser des questions un peu trop générales, sur la nature du rêve disons et sur sa provenance, ou sur la nature du généreux et génial Bienfaiteur (hypothétique ?) qui me l'envoyait avec une telle profusion.

Il y avait donc là un propos délibéré sans faille contre tout ce qui pouvait ressembler à une réflexion philosophique tant soit peu systématique, laquelle m'aurait rendu suspect à mes propres yeux de vouloir encore "théoriser" (**). (Moi qui tenais tant à prendre mes distances par rapport à un passé et à une identité de mathématicien, censés dépassés !) Je suis resté prisonnier de cette attitude jusqu'à tout récemment encore - jusqu'à ce que certains rêves (il y a trois mois ou quatre) me révèlent bien clairement quelle entrave elle avait représenté pour l'essor de ma pensée et de ma compréhension du monde, et m'encouragent en même temps à passer outre résolument.

(*) Je crois pouvoir dire que toute mon oeuvre mathématique, tant publiée que non publiée, porte témoignage que les attitudes dites "utilitaires" y restaient constamment subordonnées à ce que je pourrais appeler peut-être une vocation "visionnaire", de nature entièrement différente.

(**) Je me rappelle encore très bien qu'il m'a fallu surmonter des résistances de ce genre quand, vers la fin 1979, je me suis lancé dans une réflexion systématique sur le jeu délicat des qualités "féminines" et "masculines" dans toutes choses (à un moment où j'ignorais encore les termes consacrés "yin" et "yang"). C'était la première fois que j'entreprenais une réflexion philosophique de nature générale. Même dans les années encore qui ont suivi, ce n'est que très rarement et avec toujours la même réticence que je me permettais, l'espace de quelques heures, une "digression" sur la psyché en général, au lieu de me limiter à examiner des situations précises. Avec le recul, je me rends compte pourtant que ces soi-disantes "digressions", que je m'accordais comme on concède un caprice à un gosse envahissant, étaient indispensables pour un épanouissement normal de ma compréhension de la psyché, y compris de la mienne.

Comme me l'a révélé un des rêves dont il va être question dans la suite de l'alinéa, mon extrême réticence vis-à-vis de toute réflexion philosophique d'aspect tant soit peu "théorique" a été un contrecoup de ma méfiance et d'une dévalorisation systématiques vis-à-vis des qualités "yang", et plus particulièrement, des aspects yang (reconnus comme excessifs et envahissants à bien des égards) dans ma propre personne. Mais dévaloriser et réprimer le yang n'est nullement

un moyen pour susciter un épanouissement du yin (ni inversement). Sur le plan de mes capacités de compréhension et de vision philosophique, l'attitude en question (comme me l'a montré ce rêve) revenait à me couper de ce qui faisait ma vraie force - à couper les ailes de l'aigle, en soupirant après celles de la libellule.

Pour ce qui est de l'existence du Rêveur, si j'en ai eu finalement le coeur net, ce n'est pas à la suite d'une réflexion (laquelle n'eût jamais lieu), mais par l'apparition inopinée du Rêveur en personne ! C'était, comme de juste dans un rêve, il va y avoir cinq ans (en août 1982). J'aurai à revenir sur ce deuxième tournant capital dans ma relation au rêve et au Rêveur, six ans après le premier. Cette apparition, suivie d'ailleurs par d'autres dès les semaines qui ont suivi, a mis fin une bonne fois pour toutes au moindre doute sur la réalité du Rêveur. Du jour au lendemain s'était instaurée ce que je pourrais bien appeler une véritable relation personnelle avec le Rêveur - et même, pourrais-je ajouter, une relation beaucoup plus proche qu'avec aucun de mes amis ou "proches". La voix de la raison, elle n'avait plus qu'à remballer ! (Sur ce chapitre-là, tout au moins...)

C'est à la suite de ce rêve seulement, je crois, qu'il commence à être question du Rêveur dans mes notes de méditation. Il semblerait bien que jusque là, ce nom même de "Rêveur" soit resté rigoureusement tabou, et qu'il ne soit pas apparu une seule fois ni sous ma plume, ni de vive voix en en parlant à quiconque. Le changement a été radical dès les jours qui ont suivi cette première apparition du Rêveur. C'était une chose qui désormais allait de soi, pour tous mes rêves, que c'étaient là des "messages" du Rêveur. Et je savais que dans chacun s'exprimait une *i n t e n t i o n* de mon bienveillant guide et protecteur, que je m'efforçais dès lors de sonder du mieux que je pouvais. (Du moins en était-il ainsi pendant les périodes de médiation.)

Dans le rêve dont je parle, le Rêveur m'apparaît (sans se nommer, est-il besoin de le préciser !) sous les traits d'un vieux Monsieur bienveillant, qui m'indique mon chemin. Sans que je le réalise encore bien clairement en vivant ce rêve, il s'avère même tout disposé à me servir de guide bénévole dans une aride et solitaire ascension, assez problématique ma foi, dans laquelle j'étais embringué. J'ai reconnu qui était le vieux Monsieur le lendemain matin du jour où j'ai eu ce rêve et en ai écrit le récit. (Ainsi que celui des deux autres rêves qui l'accompagnent et qui, avec lui, forment une base trilogie.) Cette découverte a été vécue comme une révélation subite, qui m'a empli d'une joie exultante, et m'a insufflé aussitôt une énergie nouvelle. Une fois le Rêveur

reconnu, aucun doute à ce sujet ne m'a effleuré ni alors, ni depuis. Et j'ai su en même temps que par ce Rêve où Il était venu en personne, le Rêveur me faisait comprendre qu'il ne tenait qu'à moi de Le prendre comme un Guide infatigable et sûr, dans mon voyage hasardeux et solitaire où j'avançais à tâtons, sans trop savoir si je devais m'y obstiner envers et contre tout, et encore moins où il me menait... Ce signe que me faisait le Rêveur m'a fait comprendre soudain la chance vraiment dingue, la chance inouïe qui m'était offerte, depuis toujours sûrement, mais que je n'avais pas su voir et saisir pleinement jusque là, il s'en fallait de beaucoup !

Il n'était pas question, certes, que je continue à gâcher une chance aussi extraordinaire. Il y a eu alors un élan de confiance totale, de joie reconnaissante, et un c h o i x : désormais, j'allais suivre ce Guide providentiel !

Je crois pouvoir dire que cette confiance absolue, cette f o i sans réserve, ne s'est jamais démentie depuis. Mais il est vrai aussi que dans les années qui ont suivi, j'ai été loin d'être à la hauteur de mon choix, et j'en suis loin maintenant encore. Bien souvent je me suis borné à écouter d'une oreille distraite ce qu'Il me disait et redisait avec insistance et avec une inlassable patience. Mais ce qui limitait surtout la portée pratique de ce choix, je crois, c'est que je continuais à investir dans la réflexion mathématique une part considérable de mon énergie (*). Du moins puis-je dire que dans les trois grandes périodes de méditation par lesquelles j'ai passé depuis lors, mon travail a bel et bien consisté, à peu de choses près, à sonder au fur et à mesure ce que le Rêveur me disait nuit après nuit, ou sinon, à revenir sur certains rêves des années écoulées, évoqués par ceux que je venais de recevoir.

C'est vraiment une chose étrange que malgré cette sorte de "familiarité" avec le Rêveur (si j'ose encore hasarder une telle expression...), malgré cette relation étroite et intense, j'aie persisté à m'interdire (tacitement du moins)

(*) Je ne me rappelle pas avoir fait un rêve qui m'aurait suggéré que cet investissement mathématique important soit du temps gaspillé. Du point de vue de mon itinéraire spirituel, je crois que c'était une sorte de "mal nécessaire", pour me conduire de façon inattendue à une confrontation avec mon passé de mathématicien, et avec l'esprit du temps dans le monde scientifique d'aujourd'hui. C'est cette confrontation qui se poursuit, pendant près de deux ans d'affilée (et sur plus de mille pages), avec l'écriture de Récoltes et Semailles.

de me poser la question, qui semblerait pourtant s'imposer : mais qui est donc le Rêveur ? Je continuais, en somme, à me cantonner dans l'attitude "utilitaire" décrite tantôt : j'avais un Guide incomparable, je savais que je pouvais lui faire une totale confiance - cela suffisait. Du moins au niveau conscient, où la consigne restait : surtout pas de questions "métaphysiques" !

Au niveau subconscient, et même avec l'existence du Rêveur désormais hors de question, ça restait plus ou moins comme avant : une sorte de brume indécise, un embrouillamini confus, que je ne daignais examiner jamais. La "voie chuchotante", elle, était claire au moins sur un point : le Rêveur n'est pas une partie de moi-même, de ma psyché - la partie "la plus créative" disons, ce que j'appelais aussi parfois "l'enfant en moi". Je Le sentais bel et bien distinct de moi, ne serait-ce que par Ses moyens prodigieux, qui dépassent infiniment ceux que je me connais. Je ne pouvais absolument pas les méprendre pour "les miens", même en les attribuant (pour les besoins de la cause) à un "Inconscient profond" plus ou moins hypothétiques (*), auquel le regard conscient n'aurait jamais accès direct. Quant à la "voix de la raison", elle laissait entendre qu'il n'y avait vraiment aucune raison de chercher ici midi à quatorze heures. Après tout, les rêves, c'était bien dans ma psyché que ça se passait, non ? Et d'ailleurs, c'était bien connu que l'Inconscient, il se posait un peu là comme créativité, fallait pas croire que c'était qu'un vulgaire dépotoir voire une poubelle, comme Freud semblait le croire...

Je devais bien avoir entendu parler un peu de C.G. Jung, à ce sujet ; que c'était désormais chose classée, qu'il y avait que ce fameux Inconscient. Et voilà même que je tombe, par le plus grand des hasards c'est le cas de le dire, sur l'Autobiographie de ce même Jung (**). Pour être intéressant, c'était intéressant, et Dieu sait s'il en était question d'Inconscient, et tout entouré de

(*) Avec le terme "hypothétique", je n'entends pas mettre en doute l'existence dudit "Inconscient profond", mais souligner seulement qu'il semble presque impossible de se faire une idée autre que "hypothétique" sur sa nature et sa conformation. Une première et peut-être principale difficulté, sur laquelle il me faudra revenir, c'est d'arriver à "faire la part" entre ce qui, dans l'activité des couches profondes, provient de Dieu, et ce qui provient de la psyché. Peut-être fait-il partie des desseins de Dieu que l'esprit humain doive rester dans une ignorance quasi totale à ce sujet. Comparer avec les réflexions dans la note de bas de page (*) , p. 16 à la section "Acte de connaissance et acte de foi" (n° 7).

(**) Il est question de ce "plus grand des hasards", et des toutes premières impressions de lecture, dans ReS III, au début de la note "Le Frère ennemi - ou la passation (2)" (note 156).

vibrations "numineuses" - c'est là, en grec ou en latin, le terme séant (*) qui remplace désormais des expressions désuètes et d'une naïveté charmante comme "sacré", "religieux" ou "divin". Cet Inconscient-là, ai-je compris alors, il avait maintenant remplacé le bon Dieu des bons vieux jours. C'est vrai que de nos jours et entre distingués savants et humanistes, ce pauvre bon Dieu n'est tout simplement plus sortable. Même pour un bon chrétien et quand on est quel- qu'un, ça fait vraiment plus sérieux d'en parler (ou alors en grec ou en latin, ou mieux encore en sanscrit, chinois ou japonais...). Tandis que l'Inconscient, Freud l'avait bien prouvé (mais moins on parlait de celui-là mieux ça valait...), c'était on ne peut plus s c i e n t i f i q u e, à la bonne heure ! Personne ne pouvait prétendre le contraire, non !

Dieu sait que je "brûlais", à ce moment. Fallait vraiment que je me sois empêché dur, alors, pour ne pas faire un rapprochement, et trouver la réponse toute prête (et que peut-être j'avais "sue depuis toujours" ?), à la question informulée : qui est donc le Rêveur ? Je me doutais bien déjà que le Rêveur, il était présent et bien éveillé pas seulement aux moments où moi je dors et rêve !

Je me la serais posée alors, cette question, c'était pas possible que je tombe pas sur la réponse évidente, celle qui s'imposait ! Mais dans mon esprit (comme dans celui de beaucoup d'autres sûrement) ce genre de question même était q u e s t i o n i n t e r d i t e : désolé, pas la peine d'insister ! Passons aux choses sérieuses. L'Inconscient et tout ça...

22. Retrouvailles avec Dieu - ou le respect sans la crainte

(1 et 2 juin) En terminant hier, j'exagérais un peu, quand je prétendais que ça ferait des années que la réponse à la question "qui est le Rêveur ?" aurait dû être "évidente" pour moi. Ce qui est sûr, c'est que si je me l'étais vraiment posée et y avais réfléchi pendant une petite soirée, je n'aurais pu m'empêcher de tomber, sinon sur "la réponse qui s'imposait", du moins sur la nouvelle q u e s t i o n qui s'imposait : "Est-ce que ce ne serait pas le bon Dieu en personne ?". C'était vraiment là l'idée naturelle, vu le point où j'en étais

(*) On trouvera le mot "numinosum" (dont dérive "numineux") dans le copieux "Glossaire" à la fin de l'Autobiographie, rassemblant et expliquant les termes du vocabulaire jungien nécessaires à l'intelligence de ce livre.

alors dans mon expérience du rêve. Une idée hardie, oui, et tentante. Mais jusqu'au mois d'octobre dernier, je n'en savais pas assez encore pour pouvoir me faire une idée si cette "hypothèse" (nous y voilà !) était raisonnable ou non. Et c'est un mois plus tard, sous l'afflux de mes rêves et sans la chercher, que la réponse est venue sans même que j'aie eu à me poser la question.

A ce moment, la chose ne me paraissait apparemment pas suffisamment de conséquence, pour m'y arrêter et examiner d'un peu plus près l'intime conviction soudain apparue. Il faut dire que j'étais suffisamment maintenu en haleine par l'écoute, au fil des jours, de ce que me disait le Rêveur. Je me contentais de dégager le message principal de chaque rêve (si tant est que j'y arrivais), sans même avoir le temps de m'arrêter aux associations qui me paraissaient marginales (voire "métaphysiques" !). Mais dès les derniers jours de décembre, l'action de Dieu en moi, par la voie du rêve, était devenue si éclatante, que sans avoir eu à examiner ma conviction toute fraîche encore, celle-ci était devenue une certitude, ou, pour mieux dire, une c o n n a i s s a n c e. Une connaissance toute aussi irrécusable que celle qui m'était venue dix ans plus tôt, par la voie du rêve aussi, en ce jour qui m'est apparu par la suite comme celui des "retrouvailles avec mon âme". Cette fois, c'étaient les "retrouvailles avec Dieu". Ou pour mieux dire, peut-être, la r e n c o n t r e a v e c D i e u, reconnu cette fois pour Celui qu'Il est. C'est la première telle rencontre dans ma présente existence terrestre, et (comme j'ai crû comprendre par un des mes rêves, de début février), la première aussi dans la longue suite de mes naissances passées (*)...

Mais j'anticipe. Avant cette rencontre encore toute fraîche, il faut bien dire que "Dieu" était pour moi quelque chose d'assez lointain, à dire le moins. C'était vraiment rare que je pense à lui, et avant les premières retrouvailles, il va y avoir onze ans (j'approchais alors de mes cinquante ans), ça ne m'arrivait pratiquement jamais. Je n'avais pas l'impression que j'aie jamais eu affaire à Lui personnellement, ou qu'Il s'intéresse à ma modeste personne, ni même à

(*) Si donc j'ai parlé d'abord de " r e t r o u v a i l l e s " avec Dieu, c'était en pensant à une intimité passée avec Dieu qui ne se situe pas dans mon présent voyage terrestre, ni dans aucun des précédents, mais dans les limbes de l'éternité, hors de toute connaissance humaine, quand l'âme, encore incréée ou à peine créée, était encore intimement unie à Dieu. Je n'ai pas eu de révélation au sujet de l'état originel de l'âme avant ses périples terrestres. Mais j'ai la conviction que le récit biblique du jardin d'Eden, et les mythes similaires qui réfèrent à un "état originel" paradisiaque, sont les reflets d'un archétype universel, ancré dans la psyché de tous les hommes. Cet archétype serait le "souvenir" de l'état originel de l'âme, avant qu'elle ne s'arrache ou ne soit arrachée à cette intimité avec Dieu, pour être lancée dans la longue et douloureuse aventure de la connaissance, dont le terme serait le retour à Dieu.

celle de quiconque d'autre. Bien sûr, je savais qu'il y avait des gens qui étaient censés avoir communiqué avec Dieu de façons et d'autres. J'avais entendu parler des prophètes d'Israël, qui allaient hardiment dire leurs quatre vérités aux puissants de la terre, au nom de l'Eternel. Ça au moins, ça avait de la gueule ! Mais je n'étais pas trop sûr dans quelle mesure on pouvait y ajouter foi, à tout ça, même si, souvent, la bonne foi des témoins était visiblement hors de cause. Je n'avais jamais fait l'effort de me faire une idée à ce sujet, d'en avoir le coeur net. A vrai dire, je n'avais pas l'impression que ça me concernait vraiment.

Il me faudra revenir de façon circonstanciée sur l'histoire de ma relation à Dieu, et de l'idée que je me faisais de Lui. Je sens bien que le sens même de ce que j'ai à dire sur Lui, et le crédit qu'on peut attacher à mon témoignage, sont inséparables de tout un contexte, dont cette "histoire" est peut-être le principal ingrédient. Sans compter que le sens même de cette affirmation que je suis en train de commenter longuement et que je voudrais éclairer : "D i e u e s t l e R ê v e u r" - que ce sens dépend avant tout, bien sûr, du sens qu'on donne, ou que tu donnes, à "Dieu". Mais déjà il faudrait que j'essaie de communiquer, du mieux que je peux, quel sens il a à présent pour moi, le porteur du message ! Et ce sens ne peut être séparé de mon histoire spirituelle, et en tout premier lieu, de l'histoire de ma relation à Dieu.

Pour le moment, je voudrais seulement souligner que, pour ce qui est de ma relation au Rêveur, et jusque vers le mois de novembre l'an dernier encore, celle-ci était bien loin de se placer dans des tonalités qu'on songerait communément à appeler "religieuses". L'idée ne me serait du moins jamais venue de l'appeler ainsi, pas plus après ma première "rencontre" avec le Rêveur "en chair et en os" (dont j'ai parlé hier) qu'avant.

C'est vrai que j'avais en lui une confiance absolue, une foi totale, qu'il aurait été impensable que je porte à une personne, pas plus à ma propre personne qu'à quiconque. C'était la foi que le petit enfant a en l'amour et en la force et les capacités de son père (du moins quand tout "se passe bien" pour lui, chose qui arrive parfois...). Le père est à la fois très proche, et très fort, très puissant. Cette force du père n'a rien d'inquiétant, de menaçant - c'est presque comme si c'était aussi ta propre force ; une force bienfaisante, bénéfique, étrangère à toute violence, dont tu es le tacite héritier, que tu sens déjà pulser en toi obscurément, mais à ta propre mesure de petit bonhomme. C'était bien là, pour l'essentiel, ma relation à mon père, dans les premières

cinq années de ma vie (*). Il n'y avait en elle aucune crainte. A aucun moment dans ma vie je n'ai craint mon père.

Et telle aussi était ma relation au Rêveur. Avec cette différence que je savais que mon père était faillible, même si je le sentais puissant et riche en connaissance certaine. Mais je n'avais jamais surpris le Rêveur en défaut. Il m'arrivait bien de ne pas être d'accord avec Lui, mais je crois que je savais bien, en mon for intérieur, qu'Il avait raison. En même temp un instinct me disait qu'il n'était pas question que je Lui "donne raison" passivement, et que ce n'était nullement dans cette intention-là qu'Il me parlait par les rêves, mais bien pour que je me donner le mal de m'y confronter. Et ça ne ratait jamais - quand je grattais un peu plus en dessous de la surface, je découvrais (avec le plaisir de celui qui voit s'ouvrir à lui une compréhension nouvelle) que c'est bien Lui qui avait vu juste. Par cette pénétration, d'une sûreté infaillible, le Rêveur était bien différent de moi, et aussi (de cela je n'avais pas le moindre doute) de toute autre personne au monde, depuis qu'il y a des hommes sur terre.

Et en même temps, je me sentais pourtant tout proche. Il pouvait être mon père, comme il pouvait être mon grand frère, ou une grande soeur espiègle. Son autorité, souvent malicieuse, n'était jamais une contrainte, mais toujours don pur, sans nulle obligation pour moi d'acceptation, ni de reconnaissance. C'est bien à cause de tout cela que la fameuse "voix de la raison" pouvait insinuer qu'au fond, le Rêveur, c'était qu'une partie de moi, la partie "méconnue" pour ainsi dire. (Ça équivalait donc à dire qu'au fond, j'étais un "infaillible" méconnu - il n'avait plus manqué que ça !) Quand je m'exprime sur Son compte dans les notes de méditation, après "la Rencontre" (celle dont j'ai parlé hier), l'idée ne me serait pas venue de mettre des majuscules à "il" et "lui". Même quand j'ai su finalement q u i Il était, il a fallu du temps avant que je songe à les mettre, les majuscules, et j'ai même été un peu indécis quelque temps. Je me sentais encore tellement "à tu et toi" avec Lui ! Ce qui est sûr, c'est que je n'ai jamais eu la moindre crainte ni du Rêveur, ni de Dieu, et ça m'étonnerait que j'en aie jamais. (Sans prétendre pourtant prédire l'avenir...) Je n'ai pas vu Sa colère et j'ignore s'il m'est arrivé ou s'il m'arrivera de la susciter. Je sais bien que Sa puissance est infinie, et qu'Il arrive qu'Il châtie les corps ou les anéantisse. Mais la pensée de Sa colère n'a rien pour m'effrayer. Car je sais aussi que Sa colère n'efface pas Son amour, et qu'Il veille, comme sur une chose très précieuse, sur cela en chacun de nous qui doit rester intact... ¹⁰).

(*) Je parle de façon un peu plus circonstanciée de ces premières cinq années, dans ReS III, "L'innocence" (note n° 107).

Pour ce qui est des majuscules, j'ai fini par m'astreindre et par m'habituer à les mettre, même dans mes notes personnelles. Je me suis dit que vis-à-vis de Dieu et même en les moments où on Le sent tout proche, il ne peut y avoir excès de respect, et que (sauf pour le petit enfant) des airs de "familiarité" ne sont pas de mise. Et plus encore dans les textes destinés à publication. Car le respect pour Dieu, tout comme le respect pour l'homme, fait à Son image, et pour son âme, s'est érodé de façon effrayante. Même les "croyants" de nos jours n'osent plus trop Le prendre au sérieux, dirait-on, et semblent constamment plaider l'indulgence des gens "éclairés", au nom de l'humanisme, de s'obstiner encore dans un aussi flagrant anachronisme (*).

23. Il n'y a qu' u n Rêveur - ou l'"Autre moi-même"

(9 et 10 juin) Il est temps que je revienne enfin au fil de la réflexion, ou plutôt, au récit d'une découverte, interrompu (depuis une semaine aujourd'hui) par des digressions imprévues (**). Et même les deux sections précédentes, elles aussi, m'apparaissent quasiment comme des digressions dans un certain propos, annoncé (il y a onze jours) dans la section "Frères dans la faim". Je m'y apprêtais à expliquer le sens de la "pensée maîtresse" : " D i e u e s t l e R ê v e u r ", pour un lecteur qui n'aurait aucune expérience vivante de Dieu, celui pour qui, peut-être, "Dieu" ne serait qu'un mot, vide de sens, voire, une "superstition" d'un âge "pré-logique" désormais bien dépassé (grâce à Dieu !) par le triomphal essor de la pensée rationnelle et de la Science. J'ai des amis de vieille date qui se bouchent les oreilles d'un air contristé quand ils entendent prononcer des mots tels que "Dieu", "âme", ou ne serait-ce que "esprit".

(*) J'ai observé une telle ambiguïté par rapport à leur foi, comme si eux-mêmes ne pouvaient se résoudre à la prendre vraiment au sérieux et qu'ils soient au fond honteux de s'y obstiner encore, surtout parmi les "croyants" instruits. Elle n'est nullement particulière aux chrétiens, mais semble bien s'étendre à toutes les confessions religieuses sans exception. A part des cas isolés, il ne doit guère y avoir que les gens des couches les plus pauvres dans la population des pays sous-développés non socialistes, qui ne soient touchés par cette sorte de désacralisation généralisée des consciences. Comme on n'arrête pas le progrès, celui-ci ne tardera pas à mettre bon ordre à ces regrettables survivances de l'obscurantisme de l'âge pré-logique...

(**) Ces "digressions" ont consisté dans les deux notes "La petite famille et l'Hôte" et "De la trique céleste et du faux respect" (n°s 1, 10).

Je ne sais s'ils liront mon témoignage. Mais c'est pour eux aussi que j'écris, avec l'espoir, qui sait ? qu'il secouera peut-être une vision des choses trop bien (et trop longtemps) assise...

Aussi je me disposais à reformuler l'idée maîtresse, de façon qu'elle ait au moins un sens intelligible, non pour certains seulement, mais pour tous. Il s'agissait donc, en somme, d' "éliminer Dieu de ma proposition". C'était le 30 mai. Mais dès ce jour-là et jusqu'à aujourd'hui encore, comme malgré moi, tiré en avant par les associations se suivant au fil des heures et des jours, je n'ai fait pratiquement que parler de Celui-là même qu'il s'agissait d'éliminer ! C'est de l'obsession, dira-t-on, et avec raison sûrement. Dans le passé j'étais "obsédé" de maths, et tout le monde me tapotait l'épaule gentiment en me disant que c'était très bien. Quand ensuite, ça a été la méditation, ça jetait une gêne - à quoi ça ressemblait, on vous le demande un peu ?! Maintenant que c'est Dieu, c'est bien pire - un mathématicien qui se met à avoir des révélations ! Fou à lier, oui...

En commençant à écrire ce livre, je ne me figurais pas à quel point Dieu y serait partout, dans les lignes et entre les lignes. Je voulais être diplomate, le cacher dans mes manches (plus amples qu'on ne soupçonnerait...), pour le sortir vers le milieu du livre d'un air innocent, au moment où on s'y serait attendu le moins, comme une "conclusion" imprévue à la fin d'une longue démonstration. Mais il n'y a rien eu à faire. Ce Grand Invisible, une fois qu'il s'est fait connaître, ne se laisse pas cacher comme ça ! Et (j'aurais dû m'en douter) Il se rit des démonstrations.

Têtu à ma façon, je vais quand même essayer de revenir à mon "élimination", et voir ce que ça donne. Mais par le biais "subjectif", encore, en partant de mon propre vécu, dans ma relation au "Rêveur".

Comme je l'ai dit et redit, je me rendais bien compte, dès le début, que le Rêveur - Celui qui se manifestait à moi par les rêves - était infiniment plus fort que moi. Décidément, c'était "un Autre" que moi, même si je me sentais proche parent de Lui. Tout ce que je savais, Il le savait, tout ce que je percevais, Il le percevait - mais avec une profondeur, une acuité, une vivacité, une liberté qui me faisaient défaut (comme ils font défaut aussi à tous ceux à qui j'aie jamais eu affaire...). Par ailleurs, quand Il me parlait par le rêve, c'était toujours (j'avais fini par m'en rendre compte) de m o i qu'Il parlait, ou de choses toutes proches de moi (*). Et dans beaucoup des matériaux qu'Il

(*) La première et seule exception à cette règle, parmi mes rêves, est constituée par la cascade des "rêves métaphysiques", lesquels me sont venus entre les mois

de janvier et de mars cette année. Quoique ma personne est impliquée dans tous ces rêves, leur message dépasse visiblement ma personne de très loin, et concerne avant tout les relations entre Dieu et l'homme.

utilisait pour "monter" Ses rêves, je reconnaissais des impressions qui m'avaient frappé ou frôlé dans les jours précédents, ou, parfois aussi, des souvenirs de jours très lointains sombrés dans l'oubli, et que le Maître des Songes faisait remonter des brumes.

De tout ceci se dégagait l'impression que le Rêveur était, d'une certaine façon, " l i é " à m a p e r s o n n e . C'était un peu comme s'il y avait en moi une sorte d' "autre moi-même", qui aurait à Sa disposition tous mes sens et toutes mes facultés de perception et de compréhension, mais qui les utiliserait avec une liberté et une efficacité totales, alors que je ne vivais (je m'en rendais compte depuis longtemps) que sur une infime portion de mes moyens. C'était donc comme un "moi-même" qui aurait été débarrassé des conditionnements et de l'inertie faisant écran entre les choses et moi , un Quelqu'un, en somme, qui percevrait par mes sens, sensoriels et extrasensoriels, avec la fraîcheur de perception que j'avais à ma naissance, et qui les intégrerait dans une compréhension, dans une vision, avec la pénétration et la maturité d'un Etre qui aurait assimilé l'expérience de millions d'années.

Comme j'ai également dit, je n'avais jamais consacré à la nature du Rêveur une réflexion délibérée. Mais mes pensées ont dû ici et là, en vagabondant, frôler la question sans s'y arrêter. J'avais bien l'idée que le Rêveur dans une autre personne que moi aurait une a u t r e vision de la réalité que Celui que je connaissais, lequel (ainsi je le présumais tacitement) en avait l'expérience par mes sens à moi. Je sentais bien, pourtant, que ces visions (sans doute différentes) ne pouvaient que se compléter mutuellement, et jamais se contredire. Car l'une et l'autre étaient v r a i e s , au sens le plus fort qu'on puisse concevoir. Et je sentais bien, aussi, que le regard du Rêveur était " o b j e c t i f " , même s'il avait l'air de regarder avec m e s yeux. Jamais je ne l'avais vu "prendre partie", ni pour ni contre moi, ou pour ou contre quiconque. Il se bornait à montrer les choses et les êtres tels qu'ils sont, et toujours par quelque aspect caché qui m'avait échappé. Cette "objectivité" n'était qu'un aspect de sa totale liberté, par rapport à ma personne et à celle de quiconque.

Mon impression, donc, c'était que la vision du Rêveur en moi, et celle du Rêveur en une autre personne, étaient des visions également "vraies", également "objectives", d'une même réalité absolue, mais vue sous des angles différents.

Rien, dans mon expérience de mes rêves avant l'automne dernier, ne m'aurait permis de supposer que le Rêveur en moi en savait et en voyait plus que ce qu'Il pouvait voir par cet angle particulier lié à ma personne, qu'Il connaisse cette "réalité absolue" toute entière, par tous les angles à la fois ; en d'autres termes, qu'Il n'était d'aucune façon "lié" à ma personne, comme j'en avais eu l'impression du fait qu'Il ne me parlait que de ce qui me concernait directement.

Et voici maintenant le fait nouveau vraiment extraordinaire, l' "incroyable bonne Nouvelle", dont j'ai acquis connaissance sans trace du moindre doute : le Rêveur en moi est le même que le Rêveur en toi, ou que le Rêveur en toute autre personne qui ait jamais vécu.

24. Le Créateur - ou la Toile et la pâte.

Avant de faire une appréciation critique du bien-fondé de cette affirmation péremptoire (où il n'est plus question de "Dieu"), je voudrais d'abord l'examiner de plus près, en faire le tour tant soit peu, et commenter sur sa portée.

En premier lieu : le Rêveur en moi (ou en toi, c'est pareil) sait tout ce qu'une personne ait jamais su - et Il le sait, de plus, d'une façon dépouillée des innombrables erreurs dues aux limitations de l'esprit humain, si lourd et si craintif devant la connaissance. On pourrait donc Le voir, à ce titre, comme une sorte de Mémoire géante, ayant à sa disposition instantanée et simultanée toutes les perceptions, pensées, sentiments, émotions et toutes les expériences de toutes sortes que les hommes aient vécu jamais, depuis qu'il y a des hommes sur terre. Etant bien entenu, cependant, que ce n'est pas là le savoir inerte de quelque gigantesque ordinateur, mais une connaissance vivante, un Regard qui saisit, dans les traits essentiels comme dans les plus fines nuances, les relations complexes, infiniment variées qui relient, en un même Tout harmonieux, ces innombrables éléments épars que je viens d'évoquer. C'est là Sa connaissance, qu'Il met en quelque sorte "à ma disposition", par le langage du rêve ; non pas, il est vrai, selon ma demande et mes désirs, mais selon Sa Sagesse. Et nul doute qu'Il sait infiniment mieux

que moi, l'ignare, ce qu'il convient qu'Il me dise pour mon bénéfice en chaque moment.

Dans le peu déjà que je viens de dire, il y a, il me semble, de quoi frapper l'esprit de quiconque ne serait totalement dépourvu de curiosité philosophique au sujet de lui-même et du monde. Et pourtant, ce "peu" est encore loin en deça de la réalité. Qu'on se rappelle tout d'abord que l'action du Rêveur en nous, et l'aide qu'Il nous accorde, ne se limitent nullement aux messages (si rarement écoutés) qu'Il nous envoie dans le sommeil par la voie du rêve. C'est Lui-aussi, cette v o i x i n t é r i e u r e qui dans nos veilles (quand nous voulons bien faire silence) nous souffle où est le v r a i, l'essentiel, le nerf caché et le coeur palpitant de la chair des choses, parmi la masse amorphe du donné et du possible - où s'ouvre dans la pénombre l'obscur giron que l'esprit doit féconder... - c'est Lui, la voix de la " d é r a i s o n ", alors que nous nous raccrochons si fort à ce qui est "raisonnable", "sérieux", "bien connu", "fiable". C'est Lui, le Créateur qui est en chacun de nous et qui nous encourage à être créateurs comme Lui - et c'est Lui que constamment nous récusons, tout comme nous récusons le message de nos rêves.

Mais ce n'est pas tout. Ce Rêveur-Veilleur universel, commun à tous les hommes, a une science qui excède infiniment non seulement celle de chacun de nous en particulier, mais tout autant celle de tous les hommes mis ensemble, de tous ceux qui ont jamais vécu sur terre comme aussi de ceux qui y vivront jamais (*). Tout ce qu'un être vivant, qu'il soit homme, bête ou plante, a jamais

(*) Ce que je dis sur "les hommes qui vivront jamais" est sûrement vrai, en ce qui concerne leur "science" au sujet des lois qui gouvernent l'Univers et de sa nature même, mais non pas, bien sûr, la connaissance qu'a un homme de son propre vécu momentané, et de sa propre vie écoulée. Ce sont là, en effet, des choses soumises à son libre arbitre, et dépendant également, dans une large mesure, de l'exercice du libre arbitre d'un grand nombre d'autres personnes, sans compter même l'intervention de Dieu Lui-même, qui en chaque instant résultent de "libres choix". Ce sont donc là des choses que Dieu ne peut et ne veut connaître d'avance, si ce n'est tout au plus dans certaines grandes lignes.

Pour donner juste un exemple : quand je m'assieds devant ma machine à écrire, m'appêtant à écrire une nouvelle section du présent livre, Dieu Lui-même ne saurait dire avec exactitude quel texte va sortir de là. Dans la mesure où Il y participe par l'inspiration, Il connaît dans les grandes lignes de quoi il sera question (chose que moi-même serais bien incapable de prédire !). Mais dans la mesure où je ne suis simple scribe de Dieu, mais participe également à l'écriture du texte (pour le meilleur, et surtout pour le pire...), les prévisions de Dieu ont une bonne chance d'être incomplètes, voire même, d'être totalement bousculées par des initiatives intempestives du rédacteur, voire même, de Dieu Lui-même.

En fait, je crois pouvoir dire que l'homme n'est à aucun moment "simple scribe

de Dieu", même s'il le souhaiterait. Il n'est jamais simple instrument, mais toujours p a r t e n a i r e, et parfois "collaborateur" de Dieu. Je crois que le respect de Dieu pour l'homme, et pour le libre arbitre en l'homme, est tel, qu'Il ne se résoud en aucun cas et à aucun moment que celui qui le sert, sciemment ou non, le serve en esclave de Ses seules Volontés.

"sû", perçu, éprouvé - Il l'a su, perçu, éprouvé avec lui, et Il le sait en ce moment même et en toute éternité. Nos sens, et ceux de la moindre fourmi affairée, du moindre brin d'herbe qui oscille dans le vent ou de l'infime bactérie vaquant à ses besognes - ce sont là comme autant d'innombrables et délicates a n t e n n e s d'une même I n t e l l i g e n c e infinie, prenant connaissance intimement, au fil des instants, dans ses gros plans comme dans ses plus imperceptibles détails, de tout ce qui est et de tout ce qui se passe sur terre - les qualités et textures et mouvements de tous les sols et sous-sols, de toutes les eaux qui courent ou qui posent, et des airs et des vents et des tissus vivants des plantes et des bêtes et des hommes, et les courants d'énergie qui irriguent et dynamisent toute chose - et les forces maîtresses comme les moindres mouvements qui mènent implacablement ou qui font frissonner dans la brise l'âme humaine, celle du moindre comme celle du premier d'entre nous. C'est c e t t e I n t e l l i g e n c e - l à, la m ê m e, qui vit et qui veille en toi, et en moi, et en chacun.

Et cette S c i e n c e infinie, cette intime connaissance de toutes choses ne se limite pas à la surface et aux profondeurs de la terre et des airs et des eaux, à ce que la légion des créatures ayant souffle de vie y peuvent percevoir et explorer et connaître. Mais jusques aux plus lointains soleils et à leurs planètes et leurs orbites, et toute nébuleuse qui spirale comme tout atome qui danse et qui vibre à l'unisson de l'Univers dans les espaces cosmiques à jamais insondés... ce sont là S e s yeux et S e s doigts qui sondent et scrutent et explorent le Monde, dans son présent et dans son incessant devenir, de part en part en étendue et en durée, dans son hauteur et dans sa profondeur, dans ses formes changeantes et dans son impérissable substance, dans son O r d r e immuable et dans le S o u f f l e qui le traverse et l'anime.

Et ce n'est pas tout encore ! Cette Intelligence infinie qui nous parle dans nos rêves et dans nos veilles, et qui en chaque instant et de toute éternité explore et fouille et connaît le Monde des choses créées, non seulement Elle c o n n a î t, mais Elle c r é e. En prenant connaissance, Elle exprime, et en exprimant, Elle transforme. Ce S o u f f l e créateur qui traverse toute chose, et que parfois peut-être tu as perçu en rêve, ou en certains moments

bénis d'abandon et de silence, c'est S o n souffle. Et à vrai dire, le Monde e s t ce Souffle, ou plutôt : il est S a p e n s é e qui l'ordonne, et S o n s o u f f l e qui l'anime. Et la substance qui pulse à travers lui et qui façonne et structure devant elle l'espace et le temps, est Sa pensée et Son souffle faits matière et énergie , et les créatures douées d'âme qui l'habitent sont Sa pensée et Son souffle "faits chair" - et lancées dans l'Univers, chacune dans sa propre et unique aventure...

Et me voilà revenu au point de départ ! Ce Rêveur si familier, qui nous parle dans nos rêves et que nous écoutons d'une oreille si distraite, Il est l e C r é a t e u r du Monde où nous vivons - ce monde dont chacun de nous, et toute notre espèce réunie, ne perçoit et ne connaît qu'une infime portion. Et ce Monde lui-même est en perpétuelle Création, il est la Pensée et le Souffle vivante de D i e u , le Créateur.

La Pensée créatrice de Dieu Se concerte et agit, et bourgeoonne et ramifie et croît et se déploie en chaque lieu et en chaque instant, de toute éternité. C'est le V e r b e originel, le langage de Dieu, dont chaque mot est A c t e et création, dans le Monde visible et dans l'invisible. Quant aux sept jours de la Création, nul doute que ce sont là les "jours" (*) où Il dégagèa du néant les lois éternelles (spirituelles, physiques, biologiques) qui régissent le Cosmos et l'Univers - tel un Maître-Peintre qui prépare avec soin sa toile et son cadre, pour un tableau qu'il s'apprête à broser (**). Quand le Maître prend la palette et le pinceau, sûrement il y a en Lui une intention, une vision, un dessein, qui disent à l'avance les grandes lignes de la composition qui déjà se trame. Mais ce que sera l'Oeuvre, Lui-même ne le sait, et Se garde bien de le fixer à l'avance. Car l'Oeuvre est d'art, et non de copie (fut-ce copie de Ses

(*) Il faut compter que chacun de ces "jours" est de l'ordre de grandeur du milliard d'années.

(**) Je soupçonne cependant que cette toile et ce cadre-là ont été préparés par le Maître-Peintre en même temps qu'Il esquissait déjà à larges traits toute une partie maîtresse du tableau. C'est-à-dire, que Dieu a dégagé et instauré les principales lois physiques et biologiques (sinon les lois spirituelles) au fur et à mesure des besoins, en conformité avec Ses desseins (de nature spirituelle), concernant notamment l'évolution de la vie sur la terre et l'éclosion et l'évolution de l'espèce humaine. Ainsi, il se pourrait que la "mise au point" des lois physiques chimiques les plus délicates, et celles notamment qui régissent les propriétés de l'eau, du feu, ou des macromolécules de la matière organique, n'ait été accomplie qu'au cours des quelques milliards d'années qui marquent les débuts de l'apparition de la vie sur la terre et du développement des organismes pluricellulaires. On pourra comparer ces suggestions avec la réflexion dans les deux premières sections de Récoltes et Semaines, "L'enfant et le bon Dieu" et "Erreur et découverte" (ReS I, sections 1,2).

propres décrets...). Ce qu'Elle est, Il l'apprend à mesure que le travail se poursuit, chaque touche du pinceau sur la toile appelant la touche suivante, au service d'un même dessein, et suivant le libre Vouloir et l'Inspiration du Maître...

En cet instant même où tu liras ces lignes, le Maître est au travail. Son pinceau invisible est partout à la fois, portant lestement touche après touche sur ce Tableau infini en gésine, qu'Il est le seul à voir dans toutes ses parties, et dans sa totalité, dans ses tonalités et dans sa structure. Et toi et nous tous, les vivants, sommes la pâte vivante sur la palette du Peintre. Si nos âmes elles-mêmes furent créées, et quand et comment elles sont apparues dans le Tableau, je ne sais. Ce que je sais par contre, c'est que nous ne sommes pas simple substance, souple et docile sous le pinceau qui nous pétrit, nous forme et nous insère au gré de l'Oeil et de la Main du Maître. Certes, que nous le sachions ou le voulions ou non, nous sommes instruments, bien souvent réticents, dans une Main qui a sur nous tout pouvoir. Mais, selon Sa volonté aimante, nous sommes des instruments vivants, pourvus du libre choix, selon notre gré à nous, de nous accorder aux intentions du Maître, ou d'y résister. La Toile est assez vaste pour tout embrasser ! Et l'ignorance obstinée de la pâte et sa longue résistance au pinceau ne sont pas les traits les moins marquants de l'Oeuvre à laquelle elle collabore, alors même qu'elle y voudrait résister.

Ainsi, par le lourd privilège du libre choix, nous sommes non des instruments inertes dans une Main qui crée, mais les irremplaçables partenaires dans une Oeuvre dont les desseins et la vision nous échappent, et à laquelle pourtant, en chaque instant de notre vie et quoique nous fassions, nous participons.

Nous sommes chacun et tous les partenaires élus d'une Oeuvre qui nous dépasse, les voix concertantes enlacées dans une Symphonie qui englobe et résout toutes les dissonances. Tel est le sens de notre vie, qui si souvent paraît dénuée de sens, telle est notre noblesse, que n'effacent aucune déchéance ni aucune ignominie.

Le prix de la résistance au sens de la vie, au "Tao", le prix de la déchéance, de l'ignominie, de la peur de la vie, de l'ignorance - c'est la souffrance. Travailleuse infatigable, c'est elle qui patiemment, obstinément, nous restitue malgré nous cette noblesse que constamment nous récusons.

C'est dans la mesure où ces choses sont entrevues ou senties, que nous cessons aussi d'user nos forces à "dissoner". Et nous qui fûmes tous des partenaires malgré nous dans les desseins de Dieu, nous sommes tous, et de tous temps, appelés à la grâce d'en être les serveurs.

25. Dieu ne se définit ni ne se prouve - ou l'aveugle et le bâton

(11 et 12 juin) J'étais parti avant-hier sur la louable intention d'"éliminer de ma proposition" un certain "terme" (hum...) particulièrement mal vu de nos jours. Ça a été simplement reculer pour mieux sauter : je me suis vu entraîné, par une faconde soudaine, à dire du Non-nommé bien plus que la laconique affirmation que je prétendais commenter : "Il n'y a qu'un seul Rêveur" - et bien plus même que ledit Rêveur n'a jamais voulu m'en dire Lui-même à Son propre sujet. Sur ma lancée imprévue, j'ai mis dans mon "paquet" finalement, sinon tout ce que je sais (ou crois savoir) au sujet du Rêveur, alias le bon Dieu (car là, j'en aurais pour des volumes), mais du moins ce qui m'en a paru, sous l'inspiration du moment, l' e s s e n t i e l pour Le situer. Et tout particulièrement, le situer à l'intention du lecteur à qui le mot "Dieu" ne suggérerait rien d'autre que bondieuseries, obscurantisme, et défense de "toucher au zizi".

En plaquant mes accords à pleines mains, je n'ai pas crû (à Dieu ne plaise !) poser une "définition" de plus de Dieu. Rien de ce qui appartient au monde spirituel ne peut être "défini", mais tout au plus é v o q u é , par le langage des mots ou par tout autre, de façon plus ou moins grossière ou fine, plus ou moins superficielle ou fouillée. Et Dieu contient et englobe le monde des choses spirituelles, Il en est et la Source et l'Ame. Tout essai pour dire q u i Il est, que ce soit par l'écriture, ou par la voix qui parle ou qui chante, ou le langage des rythmes et de la mélodie ou celui du corps qui trépigne et qui danse, ou par les chapelles, les temples, les cloîtres, les cathédrales qui chantent par la voix séculaires de la pierre taillée, ou par l'humble mesure de l'ermite, par le pinceau le crayon le fusain le burin, ou par le ciseau et la gouge qui cisèlent et creusent et façonnent le bois ou le jade ou la pierre... - tout cela est témoignage seulement, et n'est qu'un balbutiement. Il nous apprend, au mieux, comment Dieu, et l'expérience et l'idée de Dieu, se reflètent dans l'âme de celui qui s'exprime - tel un éclat de verre qui reflète le Ciel, avec toutes les déformations dues à la grossièreté du miroir et à sa petitesse. Mettrions-nous ensemble tous les innombrables témoignages au long des siècles et des millénaires, de tous ceux qui se sont sentis portés à Le dire, chacun à sa façon, cela ne ferait encore qu'effleurer à peine la surface de l'Inconnu, de l'Inépuisable - telles des écuelles qui plongent et puisent dans une Mer sans fond et sans rivages. Nous pouvons Le dire, au mieux, comme la pâte sous le pinceau du Peintre "dit" la Main qui la travaille, et l'Esprit qui anime la Main.

Et pas plus qu'on ne peut "définir" aucune des notions qui expriment des réalités spirituelles, il ne peut être question de "prouver" quoi que ce soit les concernant. Sur ce plan-là, la vérité n'est pas une chose qui se prouve, mais qui se voit ¹³ (13). Elle est objet d'une connaissance qui ne peut être acquise par le raisonnement, à partir de son expérience et d'autres vérités déjà connues (*). Je n'entends pas dire par là que la saine raison, et même le raisonnement, soient inutiles pour la progression dans la connaissance des choses de la psyché et de l'âme, bien au contraire. Maniés avec doigté et avec rigueur à la fois, ils constituent un garde-fou précieux pour éviter de nous fourvoyer yeux fermés, et permettent souvent de dépister des erreurs insidieuses et tenaces. Mais s'ils nous aident à reconnaître l'erreur, tel le bâton de l'aveugle qui repère les obstacles sur sa route, ils sont impuissants à voir la vérité, et tout autant à la reconnaître ou l'établir. Ils peuvent être utiles également pour nous faire entrevoir, par voie "logique", des choses qu'elles nous présenteront comme plausibles, ou tout au moins comme possibles et dignes d'être examinées de plus près. Nous n'en aurions aucun besoin, pas plus que du bâton d'aveugle, si notre oeil spirituel était pleinement éveillé et ouvert. Dieu, j'en suis persuadé (et même quand Il "fait des maths"), ne raisonne jamais mais toujours voit (y compris les relations que nous appelons des "raisons", et que nous enchaînons en des "raisonnements"). De toutes façons, tout raisonnement qui prétendrait établir une vérité ou un fait, concernant la psyché ou l'âme ou Dieu, est toujours spécieux. Chaque fois, dans la méditation, où je suis tombé dans ce piège si commun de "démontrer", et d'ajouter foi à une "conclusion" sur la fois d'une "démonstration" (fût-elle camouflée...), un malaise m'avertissait que je faisais fausse route, que j'étais en train de perdre contact avec la réalité des choses elles-mêmes, pour faire joujou avec les concepts censés les exprimer.

S'il en est déjà ainsi pour tout ce qui concerne la psyché, c'est plus flagrant encore quand il s'agit de Dieu. Ainsi, les soi-disantes "preuves" de

(*) Tous les mystiques (et plus encore dans les traditions orientales que dans la tradition chrétienne enracinée dans "la foi") insistent sur l'importance de l'expérience, comme seule source d'une authentique connaissance spirituelle. Mais il est bien entendu que l'expérience (et dut-on vivre cent mille ans) ne porte fruit que si elle est assumée. Ce n'est qu'une fois assumée que l'expérience cesse d'être répétitive et se renouvelle, pour passer à un niveau d'expérience supérieur, qu'il s'agit d'"assimiler", d'assumer à son tour, quitte à ce qu'elle aussi se fasse répétitive, pour nous faire apprendre malgré nous la leçon que nous avons à apprendre à ce niveau-là de notre développement spirituel, avant de passer au suivant.

l'existence de Dieu, dont nous ont gratifié plus d'une plume illustre, n'en sont pas moins des enfantillages (pour ne pas dire, des fumisteries), qui ont dû faire bien rire Celui dont on prenait si grand soin de prouver l'existence (*). Que le lecteur ne s'attende donc pas à trouver dans ce livre une "démonstration" convaincante de l'égalité

Dieu = Rêveur ,

ni même, plus modestement, de

Rêveur en Pierre = Rêveur en Paul .

Prétendre "prouver" une telle chose, serait tromper le monde (qui ne demande que ça...) tout en se trompant soi-même. Inutile que je vienne grossir les rangs déjà assez serrés de ceux qui aiment se livrer à de tels tours de passe-passe.

26. La nouvelle table de multiplication

Mon propos n'est pas de prouver, mais d'éclairer, de témoigner, et d'annoncer.

Mon premier propos est de brosser à grands traits la vision qui s'est dégagée en moi au sujet du rêve en général, comme j'ai déjà commencé à le faire. Je n'ai pu et ne pourrai m'empêcher de parler et de reparler de Dieu - pas plus que je ne pourrais me faire l'écho d'un dialogue dans lequel j'ai été et suis impliqué, tout en faisant silence sur l'Interlocuteur. Par Son action en moi tout au long de l'année écoulée, Il est devenu à présent le Centre omniprésent de cette vision, comme Il est aussi le Centre de ma vie, et de ma vision du monde. Mon expérience du rêve, en se révélant expérience de Dieu, a été finalement le creuset dont ma personne même, et ma vision des choses en même temps, est sortie renouvelée.

Ceci m'amène à mon deuxième propos, le "témoignage" : essayer d'esquisser au moins dans les grandes lignes, et de "faire passer" tant soit peu, ce qu'ont été

(*) Sûrement, Il n'aura pas manqué, chez certains d'entre eux au moins, de faire entendre ce rire dans leurs rêves, pour accompagner leurs valeureux efforts de logique métaphysique. Mais ils n'ont pas dû s'en rendre compte, et sont restés gravés comme il convenait pour une aussi grave question...

mon expérience du rêve, et mon expérience de Dieu. Le seul et unique fondement de la vision que je décris dans ce livre est cette expérience. Et ce fondement-là en moi, qui m'est venu sur le tard, est sûr et inébranlable. C'est dans la mesure où j'arriverai à te faire passer quelques effluves de cette expérience vivante, de ces eaux souterraines et de ce feu qui fuse, que la vision elle-même deviendra vie pour toi aussi, et prendra chair et poids. C'est alors seulement qu'elle aura une chance de stimuler en toi, avec l'assistance de l'Hôte invisible et bienveillant, un travail de renouvellement intérieur comme celui qu'Il a suscité et épaulé en moi.

J'en viens à mon troisième propos, qui m'apparaît comme faisant le pont entre l'exposé d'une vision, et le récit d'une expérience. Il s'agit du compte-rendu d'un certain nombre de mes rêves, et du travail qui m'a conduit à une compréhension, plus ou moins exhaustive d'un cas à l'autre, de leur message. Ils serviront tout d'abord d'illustrations concrètes pour les principaux faits de nature générale que j'expose dans ce livre, au sujet du rêve. Mais au delà de ce rôle d'illustration, certains de ces rêves, qui me sont venus au cours des mois de janvier, février, mars de cette année, sont d'une portée qui dépasse non seulement ma personne, mais aussi l'intérêt qu'on peut accorder aux rêves en général. Dans un sens plus fort encore que tous les autres rêves, me révélant à moi-même, ils ont pour moi qualité de r é v é l a t i o n . Et il est clair pour moi, et certains de ces rêves le confirment expressément, que ces révélations m'ont été faites par Dieu non seulement pour mon propre bénéfice, mais pour être annoncées à t o u s - à tous ceux, du moins, qui se soucieront d'en prendre connaissance.

Parmi ces rêves-là, ayant qualité de révélation de Dieu aux hommes, un rôle à part revient à ceux que j'appelle " r ê v e s p r o p h é t i q u e s ". Ils annoncent la fin brutale et soudaine d'une ère à son déclin et d'une culture en pleine décomposition, et l'avènement d'une ère nouvelle. Moi-même serai témoin et coacteur de ces événements. Cela laisse présager qu'ils auront lieu pas plus tard que dans les dix ou vingt années qui viennent.

Ce n'est pas ici le lieu de commenter sur le sens et sur la portée de ces rêves prophétiques, et de les situer, ainsi que les événements qu'ils annoncent, dans l'histoire de notre espèce et dans l'optique des desseins de Dieu nous concernant. Plutôt, je voudrais situer ici le présent livre par rapport aux rêves prophétiques. La vision que j'y exposé, et ma compréhension embryonnaire du rêve et de la nature du rêve, sont, elles aussi, fondées sur des "révélations" qui me sont venues par des rêves, et sur l' "interprétation" de ces rêves qui s'est

imposée à moi sans possibilité de doute. Une telle assurance (ou une telle foi) est, certes, chose toute subjective, et elle peut être d'or comme elle peut être de fer blanc. Et par ailleurs, par son objet et par sa nature même, la validité d'une telle vision n'est pas susceptible de vérification "expérimentale" au sens courant du terme. Qu'on songe que la validité d'une interprétation même du plus anodin des rêves "à tout venant" ne peut être établi par cette voie (*) - elle échappe entièrement à toute velléité de "preuve". La qualité de vérité de la vision ne peut être vue et éprouvée que par celui qui se serait suffisamment avancé dans une authentique expérience personnelle de ses propres rêves et dans une compréhension de leur sens, pour pouvoir s'en convaincre "sur pièces" et par lui-même. Y en a-t-il un seul à part moi, je l'ignore.

Je ne vois guère qu'une seule "raison objective", qui serait de nature à faire accorder crédit à cette vision à d'autres qu'à de tels hypothétiques "initiés". Et cette raison, d'une force brutale et péremptoire, apparaîtra de mon vivant encore, par l'accomplissement des prophéties. C'est cette "sanction par l'histoire" qui donnera un fondement "objectif" crédible à des impondérables aussi peu convaincants que la "connaissance" que je prétends avoir, et mon intime conviction et assurance sur ceci et sur cela concernant (disons) les rêves en général, ou certains rêves (soi-disant "prophétiques") en particulier (¹⁴).

En somme, sur mes vieux jours et à ma propre surprise, me voici, sur l'initiative de Dieu, promu messager et même "prophète". Sans que j'y sois vraiment pour rien, Il m'a envoyé tels et tels rêves, et Il m'a soufflé tout bas quel était leur message, qui à tout autre que moi, peut-être, paraîtra interprétation fantaisiste, voire délirante. Et l'idée ne me serait pas venue de récuser la tâche dont me voici chargé : celle d'annoncer. Du même coup et sans hésiter, j'accepte aussi la conséquence : on prend un prophète au sérieux, non sur sa bonne mine, mais quand ses prophéties s'accomplissent. Et ceci d'autant plus, qu'elles sont de conséquence.

Ce sont ces rêves prophétiques, et eux seulement, qui me donnent une complète assurance au sujet de la survie à brève échéance de notre espèce (qui l'an dernier encore me paraissait plus que douteuse), et au sujet de l'avenir

(*) Comparer avec les réflexions dans la section "Acte de connaissance et acte de foi" (n°13), et dans la note d'aujourd'hui "Vérité et connaissance" (n°13).

qui nous attend. Non seulement il y aura encore une humanité d'ici quelques décennies (*), mais je sais aussi qu'elle ne sera pas morte spirituellement comme elle l'est à présent. Et c'est dans une ambiance de vie, non dans des relents de décomposition et de mort, qu'un message comme celui que je porte sur le rêve et sur le Maître du rêve, pourra être *a c c u e i l l i* au plein sens du terme : non comme un "happening", comme du bruit qui se rajoute au bruit, mais comme une semence faite pour germer et pour lever. Pendant quelques années encore, ce que j'annonce sera sans doute une voix qui crie dans le désert - dans un désert de bruit. Ce n'est pas moi qui ai pouvoir de commander au bruit de faire silence, ni de faire s'ouvrir les oreilles sourdes. Mais viendra le choc de la Tempête, et les oreilles de ceux qui vivront entendront, et les yeux verront. Et ce qui était déraison, folie et délire pour les pères, sera accepté par les enfants et les petits-enfants comme chose allant de soi.

Ce sera, en somme, une nouvelle "table de multiplication" (**), gracieusement fournie par le bon Dieu par mes bons offices. Elle complètera l'ancienne de triste mémoire - que personne non plus, après Adam et Eve et au cours des générations d'écoliers accablés, n'aura jamais pris la peine de vérifier...

(*) J'ai de bonnes raisons de croire qu'on sera beaucoup moins nombreux que maintenant. Il y aura sûrement des coupes sombres, au "Jour de la désolation"...

(**) Cette comparaison avec la table de multiplication m'est inspirée, entre autres, par un de mes rêves du mois d'octobre dernier. Dans d'autres rêves, le travail mathématique sert de parabole cocasse pour la recherche (au niveau de la connaissance spirituelle) dans laquelle je suis engagé à présent, et qui, par ses dimensions, son esprit "fondements", et son caractère visionnaire, s'apparente à mon travail mathématique de naguère. Dans le langage du Rêveur, l'oeuvre nouvelle dans laquelle je suis engagé à présent, est vue (non sans humour !) comme la "nouvelle Mathématique".

III LE VOYAGE A MEMPHIS (1) : L'ERRANCE

27. Mes parents - ou le sens de l'épreuve

(13 et 14 juin) J'avais annoncé (*) que j'esquisserais un historique de ma relation à Dieu, et il est temps que je tienne parole.

J'ai vécu les cinq premières années de ma vie auprès de mes parents et en compagnie de ma soeur, à Berlin (**). Mes parents étaient athées. Pour eux les religions étaient des survivances archaïques, et les Eglises et autres institutions religieuses des instruments d'exploitation et de domination des hommes. Religions et Eglises étaient destinées à être balayées sans retour par

(*) Dans la section "Retrouvailles avec Dieu - ou le respect sans la crainte", où je m'explique aussi sur le besoin de faire un tel historique de ma relation à Dieu.

(**) (29 juin) Je parle de ces premières années d'enfance dans Récoltes et Semailles, dans la note "L'innocence" (ReS III, note n° 107). Au début de la note "Le Superpère" (n° 108) qui suit celle-ci, je dis quelques mots sur l'épisode crucial de la destruction de la famille, qui eût lieu entre juin et décembre 1933, alors que j'étais dans ma sixième année.

Il y a eu dans les premiers mois de ma vie un épisode que je n'ai pas évoqué dans Récoltes et Semailles, et dont j'ai eu tendance jusqu'à il y a peu à sous-estimer l'importance. J'ai alors refusé de m'alimenter et ai été à deux doigts de mourir. J'ai pu faire la reconstitution des événements en 1980 par recoupements à partir de tout ce qui est venu à ma connaissance sur les circonstances qui ont entouré la conception, la grossesse et ma naissance, ainsi que les premiers mois de ma vie : souvenirs de ce que ma mère m'en a dit, notes autobiographiques de ma mère, lettres, et plus récemment rêves... Il m'est apparu que ma mère m'a porté à terme en dépit d'un refus viscéral contre sa maternité, pour éprouver son pouvoir sur mon père (qui ne voulait pas d'enfants) et comme façon supplémentaire (s'il en avait été encore besoin) de le lier. A ma naissance, j'ai trouvé une ambiance de violence telle que la volonté de vivre m'a abandonné, et que j'ai décidé de retourner d'où j'étais venu. J'ai eu la chance, dans l'hospital d'enfants où j'ai été mis in extrémis, de trouver des infirmières affectueuses, ce qui m'a redonné goût à la vie.

Cet incident a dû provoquer quelque sursaut inconscient chez ma mère. Il semblerait qu'il y ait eu une sorte de miracle qui reste pour moi mystérieux, car dans les cinq années qui ont suivi et par tout ce qui m'en est connu, sa relation à moi a été une relation d'acceptation aimante. (Je m'exprime à ce sujet dans la note déjà citée.) Par contre, au niveau conscient elle n'a jamais eu le moindre soupçon de ce qui s'était passé. Parlant de cet épisode, elle était sûre tout fière d'avoir su imposer de haute main et toutes bannières maternelles déployées, mon admission dans l'hospital modèle flambant neuf, à l'autre bout de Berlin, le dernier cri de l'hygiène, la diététique et tout ça. L'idée que ce n'est pas ce genre de choses qui avait fait défaut ne lui est jamais venue, du moins pas de son vivant. J'ai fait un rêve en février dernier qui m'a appris l'importance exceptionnelle de cet épisode dans le karma de ma mère, au même titre que de celui de 1933.

la Révolution mondiale (*), qui mettrait fin aux inégalités sociales et à toutes les formes de cruauté et d'injustice, et assurerait un libre épanouissement de tous les hommes. Cependant, comme mes parents étaient tous deux issus de familles croyantes, cela leur donnait une certaine tolérance vis-à-vis des croyances et pratiques religieuses chez autrui, ou vis-à-vis des personnes de religion. C'étaient pour eux des personnes comme les autres, mais qui se trouvaient avoir ce travers-là, un peu anachronique il fallait bien dire, comme d'autres avaient aussi les leurs.

Mon père était issu d'une famille juive pieuse, dans une petite ville juive d'Ukraine, Novozybkov. Il avait même un grand-père rabbin. La religion ne devait pourtant pas avoir beaucoup prise sur lui, même dans son enfance. Très tôt déjà il se sentait solidaire des paysans et petites gens, plus que de sa famille, de classe moyenne (**). A l'âge de quatorze ans, il prend le large pour rejoindre un des groupes anarchistes qui sillonnaient le pays, en prêchant la révolution, le partage des terres et des biens et la liberté des hommes - de quoi faire battre un coeur généreux et hardi ! C'était en Russie tsariste, en 1904. Et jusqu'à la fin de sa vie encore et envers et contre tout, il s'est vu comme "Sascha Piotr" (c'était là son nom dans le "mouvement"), anarchiste et révolutionnaire, dont la mission était de préparer la Révolution mondiale pour l'émancipation de tous les peuples.

(*) (14 juin) Visiblement, chez mon père, la foi en la "Révolution mondiale", dont il se sentait un apôtre désigné, tenait lieu de foi en Dieu. Dans l'alinéa suivant du texte principal, je dis quelques mots sur l'éclosion de cette foi, dans un milieu clos où rien, en apparence, ne pouvait l'y prédisposer. Je ne doute d'ailleurs aucunement que cette vocation mystérieuse et irrésistible, qui s'empare de lui comme enfant déjà, et qui pendant deux décennies agit comme un souffle puissant qui anime sa vie, était une vocation au plein sens du terme, c'est à dire, une manifestation des desseins de Dieu à son sujet. Et la pensée me vient que peut-être il était dans ces desseins qu'il soit porteur d'un message infiniment plus vaste encore qu'il ne l'avait jamais rêvé, qui serait le prolongement et l'épanouissement de ce "chant de liberté" qu'il portait en lui, et qu'il ne réalisa jamais ; et que moi, ce fils dont il accepta la venue avec tant de réticence, à un moment pourtant où déjà (et depuis des années) sa vocation s'en allait au va-l'eau, étais destiné dès lors à mûrir en moi et à annoncer le message auquel lui-même s'était refusé...

(**) Je suis redevable à mon père de s'être efforcé de susciter en moi cette même solidarité avec les plus déshérités, qui avait été si forte en lui et resta vivante pendant toute sa vie. Dans sa relation, à autrui et surtout aux gens d'humble condition, jamais je n'ai senti la moindre nuance d'arrogance ou de condescendance (chose qui n'était pas rare chez ma mère, par contre). Cet excellent exemple n'a pas été sans porter quelque fruit, malheureusement pas à la hauteur de l'exemple, je dois le reconnaître. Mais dans plusieurs rêves que j'ai eus depuis le mois d'octobre dernier, Dieu m'a fait comprendre de façon bien inattendue que mes "proches", selon lui, ne sont ni les membres de ma famille, ni les gens

d'instruction voire de vaste culture (parmi lesquels j'aurais tendance à chercher des interlocuteurs), mais bien les pauvres parmi les pauvres, représentés surtout (dans la France où je vis) par les travailleurs nord-africains.

Pendant deux ans, il partage la vie mouvementée du groupe qu'il avait rejoint, puis, cernés par les forces de l'ordre et après un combat acharné, il est fait prisonnier avec tous ses camarades. Tous sont condamnés à mort, et tous sauf lui sont exécutés. Pendant trois semaines, il attend jour après jour qu'on l'emmène au peloton. Il est finalement gracié à cause de son jeune âge, et sa peine commuée en celle de prison à perpétuité. Il reste en prison pendant onze ans, de l'âge de seize à l'âge de vingt-sept ans, avec des épisodes mouvementés d'évasions, révoltes, grèves de la faim... Il est libéré par la révolution en 1917, puis participe très activement à la révolution, en Ukraine surtout où il combat, à la tête d'un groupe autonome de combattants anarchistes bien armés, en contact avec Makhno, le chef de l'armée ukrainienne de paysans. Condamné à mort par les bolshéviki, et après leur main-mise sur le pays, il quitte le pays clandestinement en 1921, pour atterrir d'abord à Paris (tout comme Makhno). Au cours des quatre années écoulées d'activité militante et combattante intense, il a d'ailleurs une vie amoureuse assez tumultueuse, dont est issu un enfant, mon demi-frère Dodek (*).

Dans l'émigration, d'abord à Paris, puis à Berlin, puis à nouveau en France, il gagne sa vie tant bien que mal comme photographe ambulante, qui lui assure son indépendance matérielle. En 1924, à l'occasion d'un voyage à Berlin, il y fait la connaissance de celle qui devait devenir ma mère. Coup de foudre de part et d'autre - ils restèrent indissolublement attachés l'un à l'autre, pour le meilleur et surtout pour le pire, vivant en union libre jusqu'à la mort de mon père en 1942 (en déportation à Auschwitz). Je suis le seul enfant issu de cette union (en 1928). Ma soeur, de quatre ans mon aînée, était issue d'un précédent mariage de ma mère, qui déjà se dissolvait lors de la rencontre fatidique.

(*) Le contact avec mon demi-frère (né en 1917 ou 1918) a été perdu dès avant la guerre mondiale, et je ne l'ai jamais vu, ni ai été en correspondance avec lui. J'ai lu ses lettres (en russe) et celles de sa mère, Rachil Shapiro, que j'ai retrouvées dans les papiers de mon père. Ils étaient victimes de lourdes discriminations et menaient une vie très précaire. Il y a quelques années, j'ai fait des recherches pendant un an ou deux pour retrouver sa trace, mais sans succès. S'il est en vie et si ce livre tombe entre ses mains ou celles de quelqu'un qui le connaît, peut-être le contact finira-t-il par se faire, avant que nous ne quittions ce monde-ci...

Ma mère est née en 1900 à Hambourg, d'une famille protestante assez aisée, qui avait connu un déclin social inexorable tout au cours de son enfance et de son adolescence. Comme mon père, elle avait une personnalité exceptionnellement forte. Elle commence à se dégager de l'autorité morale de ses parents à partir de l'âge de quatorze ans. A dix-sept ans, elle passe par une crise religieuse, et se dégage de la foi naïve et sans problèmes de son enfance, qui ne lui donnait aucune réponse aux questions que lui posait sa propre vie et le spectacle du monde. Elle m'en a parlé comme d'un arrachement douloureux, et (j'en suis persuadé tout comme elle) nécessaire.

Aussi bien ma mère que mon père avaient des dons littéraires remarquables. Chez mon père, il y avait même là une vocation impérieuse, qu'il sentait inséparable de sa vocation révolutionnaire. D'après les quelques fragments qu'il a laissés, je n'ai pas de doute qu'il avait l'étoffe du grand écrivain. Et pendant de longues années après la fin abrupte d'une immense épopée, il portait en lui l'oeuvre à accomplir - une fresque riche de foi et d'espoir et de peine, et de rire et de larmes et de sang versé, drue et vaste comme sa propre vie indomptée et vive comme un chant de liberté... Il lui appartenait de faire s'incarner cette oeuvre, qui se faisait dense et lourde et qui poussait et exigeait de naître. Elle serait sa voix, son message, ce qu'il avait à dire aux hommes, ce que nul autre ne savait et ne saurait dire...

S'il avait été fidèle à lui-même, cet enfant-là qui voulait naître ne l'aurait pas sollicité en vain, alors qu'il s'éparpillait aux quatre vents. Il le savait bien au fond, et que s'il laissait sa vie et sa force se faire grignoter par les petites choses de la vie d'émigrant, c'est qu'il était de connivence. Et ma mère aussi avait des dons bénis, qui la prédestinaient à de grandes choses. Mais ils ont choisi de se neutraliser mutuellement dans un affrontement passionné sans fin, l'un et l'autre vendant son droit d'aînesse pour les satisfactions d'une vie conjugale pavoisant "au grand amour" aux dimensions surhumaines, et dont l'un ni l'autre, jusqu'à leur mort, n'auront garde de mettre à jour la nature et les vrais ressorts.

Après l'avènement d'Hilter en 1933, mes parents émigrent en France, terre d'asile et de liberté (pendant quelques années encore...), en laissant ma soeur d'un côté (à Berlin), moi de l'autre (à Blankenese, près de Hambourg), et sans plus trop se préoccuper de leur encombrante progéniture jusqu'en 1939. Je les rejoins à Paris en mai 1939 (la situation pour moi en Allemagne nazie devenant de plus en plus périlleuse), quelques mois avant que n'éclate la guerre mondiale. Il était temps! Nous sommes internés en tant qu'étrangers "indésirables", mon

père dès l'hiver 1939, ma mère avec moi aux débuts 1940. Je reste deux ans au camp de concentration (*), puis suis accueilli en 1942 par une maison d'enfants du "Secours Suisse" au Chambon-sur-Lignon, en pays cévenol protestant (où se cachent beaucoup de juifs, guettés comme nous par la déportation). La même année, mon père est déporté du camp du Vernet, pour une destination inconnue. C'est des années plus tard que ma mère et moi aurons notification officielle de sa mort à Auschwitz. Ma mère reste au camp jusqu'en janvier 1944. Elle mourra en décembre 1957, des suites d'une tuberculose pulmonaire contractée au camp.

Dans les années 36, 37, alors que j'étais encore en Allemagne, la révolution espagnole allume de grands espoirs dans les coeurs des militants anarchistes. Mes parents y participent et s'y engagent entièrement - la grande heure pour l'humanité avait enfin sonné ! Ils ne quittent le pays, pour revenir en France, que quand il devient irrécusable que la partie est, cette fois encore, irrémédiablement perdue. Cette expérience de leur âge mûr, et l'inexorable échec sur lequel elle débouche, portent un coup mortel à la foi révolutionnaire en l'un et en l'autre. Mon père ne trouva jamais le courage de vraiment se confronter au sens de cette expérience, et de faire le constat d'échec de toute une vision du monde, à un moment où le "grand amour", lui aussi, allait se dégingluer avec des grincements de dents. Jusqu'à la fin de sa vie, il continuera à professer encore des lèvres une foi en la révolution libératrice, laquelle était bien morte. A dire vrai, sa foi en lui-même était morte en lui des années auparavant. C'est dans elle seulement qu'il pouvait puiser le courage de constater et d'assumer humblement la mort de la foi en une chose extérieure à lui. Et pour retrouver la foi en lui-même qu'il avait perdue, il aurait fallu qu'il trouve le courage d'assumer son propre manque de liberté, ses propres faiblesses d'homme et ses propres trahisons, au lieu de chercher en les autres la faute pour une révolution perdue, et de se leurrer à croire qu'à la prochaine fois "on" fera mieux et ce sera "la vraie".

(*) La plus grande partie du temps où j'ai été interné avec ma mère, c'était au camp de Rieucros, à quelques kilomètres de Mende - un petit camp (environ 300 internées) réservé aux femmes, dont quelques-unes avaient des enfants. Je n'ai passé que quelques mois au camp de Brens, près de Gaillac, où le camp de Rieucros avait été transféré, et où ma mère resta encore deux années. Ce séjour dans les camps fut pour moi une rude école, mais je n'ai jamais regretté d'y avoir passé. Ce que j'y ai appris, je n'aurais pu l'apprendre par les livres. Jamais d'ailleurs la pensée ne m'a quitté que de tels temps reviendront encore, et que j'aurai peut-être à repasser par de telles épreuves, mais probablement en pire.

La foi de ma mère en elle-même était restée indemne à travers les expériences amères de l'exil et les vicissitudes de la vie du couple (*). C'est pour cela, peut-être, qu'elle a trouvé en elle-même la simplicité pour admettre, ne serait-ce d'abord qu'en son for intérieur et de façon encore confuse, que les généreux idéaux révolutionnaires qu'elle avait arborés pendant tout son âge adulte, clochaient de quelque façon mystérieuse et essentielle. Mais il lui a fallu, après l'épreuve de la longue vie commune avec mon père, quatre autres années encore d'une épreuve toute différente, ses années de captivité au camp, pour avoir tout loisir (des loisirs forcés !) pour y voir plus clair.

Quand enfin elle a vu, elle a su que le sens de son séjour au camp était désormais accompli. Elle était sûre que sa captivité touchait à sa fin. Et en effet, alors que son "cas" semblait sans espoir et qu'une déportation semblait même imminente, elle s'est vue mise en liberté peu de temps après.

(*) Entre 1933 et 1939, travaillant en France comme gouvernante et comme bonne à tout faire, souvent à la limite de ses forces, ma mère en a vu de toutes les couleurs ! Pour ce qui est des "vicissitudes de la vie de couple", après les affrontements incessants tantôt durs, tantôt insidieux et larvés, des neufs premières années, c'est (en 1933) la destruction de la famille par l'abandon des enfants - voulue par elle et imposée, sous l'étendard de la grande passion qui sanctifie tout, à un père subjugué qui finit par dire amen à tout. A la fin de cette année, alors que ma mère s'apprête à rejoindre mon père, qui se consume depuis six mois à l'attendre à Paris, elle apparaît comme la Triomphatrice radieuse, venant régner en maître sur le mâle pâmé - sur le héros d'antan, déchu, choyé, méprisé ... Cette Apothéose démentielle dans la vie de ma mère, qui a profondément marquée ma vie, celle de ma soeur comme aussi celle de ma mère elle-même et celle de mon père, marque sûrement le point le plus bas qu'ils aient touché spirituellement l'un et l'autre, au cours de leur dernière existence terrestre.

J'ai découvert ce qui s'est passé il y a huit ans seulement, en 1979, plus de vingt ans après la mort de ma mère et près de quarante après celle de mon père. Ça a été au cours d'un travail serré sur les lettres et autres documents qu'ils avaient laissés, lequel s'est poursuivi sur huit ou neuf mois d'affilée. Ni l'un ni l'autre ne se sont souciés, du moins pas au cours de leur vie terrestre, de prendre connaissance de leurs propres actes et de ce qui s'était passé en eux. Mais j'ai su par mes rêves de l'an dernier que c'est chose faite à présent. Je présume qu'ils sont prêts, à présent, à se réincarner (si ce n'est déjà chose faite), pour repasser par une nouvelle existence terrestre.

28. Splendeur de Dieu - ou le pain et la parure

Me voici à nouveau tout près du "fil" que j'avais un peu perdu de vue, en parlant de mes parents : la relation à Dieu. Mais je reprends à nouveau par ordre chronologique.

Au cours de ces derniers mois, d'une telle densité par l'action de Dieu en moi, j'ai repensé parfois à un événement dans la vie de mon père qui a eu lieu longtemps avant ma naissance, et auquel j'avais rarement eu l'occasion de penser. Il ne m'en a jamais parlé d'ailleurs, ni à âme qui vive sauf à ma mère, dans les semaines de passion tumultueuse qui ont suivi leur rencontre en 1924. C'est elle qui m'en a parlé, des années après sa mort. Il s'agit d'une expérience qu'il a eue en prison, dans sa huitième année de captivité (donc vers l'année 1914). C'était au terme d'un an de réclusion solitaire, que lui avait valu une tentative d'évasion au cours d'un transfert d'une prison à l'autre. Ça a été sûrement l'année la plus dure de sa vie, et qui aurait détruit ou brisé ou éteint plus d'un : solitude totale, sans rien pour lire ni écrire ni s'occuper, dans une cellule isolée au milieu d'un étage désert, coupé même des bruits des vivants, sauf l'immuable et obsédant scénario quotidien : trois fois par jour la brève apparition du gardien apportant la pitance, et le soir une apparition-éclair du directeur, venant en personne inspecter la "tête dure" de la prison. Chaque jour s'étirait comme un purgatoire sans fin. Il y en avait 365 à passer, avant qu'il serait à nouveau rattaché au monde des vivants, avec des livres, un crayon... Il les a comptés, ces jours-là, ces éternités qu'il avait à franchir ! Mais au bout du 365 ième (c'est à peine qu'il pouvait saisir que c'était bel et bien la fin de son calvaire sans fin...), et pendant les trois jours suivants encore, rien. Au bout du troisième, à sa demande "L'année est passée maintenant - quand aurai-je des livres ?", un laconique "Attends !" du directeur. Trois jours après encore, pareil. On jouait avec lui, qui était livré à merci, mais la révolte couvait, ulcérée, dans l'homme poussé à bout. Le lendemain, à peine prononcé la même réponse impassible "Attends !", le lourd crachoir en cuivre à bords tranchants faillit fracasser le crâne de l'imprudent tourmenteur - se jetant de côté juste à temps, il en sentit le souffle aux tempes, avant que le projectile s'écrase sur le mur opposé du corridor, et qu'il rejette précipitamment derrière lui la lourde porte bardée...

C'est miracle pour moi que mon père ne fut pas pendu sur le champ. Peut-être un scrupule de conscience du directeur, qui "craignait Dieu" et qui sentait

confusément, par la mort même qui l'avait frôlé de si près, qu'il avait été trop loin ? Toujours est-il que le jeune révolté est battu comme plâtre (c'était la moindre des choses !), puis jeté dans les fers dans un cachot puant, dans l'obscurité totale, pour une durée indéterminée. Un jour sur trois, on ouvre les volets, et le jour relaye la nuit moite. Pourtant, la révolte n'est pas brisée : grève de la faim totale, sans manger ni boire - malgré le jeune corps qui obstinément veut vivre ; l'âme ulcérée, rongée par l'impossible révolte et l'humiliation de l'impuissance, et les chairs gonflées débordant en bourrelets vitreux autour des anneaux de fer au poignets et aux chevilles. C'étaient les jours où il a touché au fin-fonds de la misère humaine consciente d'elle-même - celle du corps et celle de l'âme.

C'est au terme du sixième jour de cachot, jour à "volets ouverts", qu'eût lieu la chose inouïe - qui fut le secret le plus précieux et le mieux gardé de sa vie, dans les dix années qui ont suivi. C'était une vague soudaine de lumière d'une intensité indicible, en deux mouvements successifs, qui emplit sa cellule et le pénètre et l'emplit, comme une eau profonde qui apaise et efface toute douleur, et comme un feu ardent qui brûle d'amour - un amour sans bornes pour tous les vivants, toute distinction d' "ami" et d' "ennemi" balayée, effacée...

Je ne me rappelle pas que ma mère ait eu un nom tout prêt pour nommer cette expérience d'un autre, qu'elle me rapportait (*). Je l'appellerais maintenant une "illumination", état exceptionnel et éphémère proche de ce que rapportent les témoignages de certains textes sacrés et de nombre de mystiques. Mais cette expérience se place ici en dehors de tout contexte qu'on appelle communément "religieux". Cela faisait plus de dix ans sûrement que mon père s'était détaché de l'emprise d'une religion, pour ne jamais y revenir.

Il est sûr pour moi, même sans avoir de précision à ce sujet, que cet événement a dû profondément transformer sa perception des choses et toute son attitude intérieure, dans les jours et les semaines au moins qui ont suivi - des jours de très dures épreuves sûrement. Mais j'ai de bonnes raisons de croire

(*) Ma mère ne m'en a pas parlé de façon aussi détaillée que je le rapporte ici, et même si elle l'avait fait, je ne m'en serais pas rappelé de façon aussi précise. Mais je dispose d'un récit manuscrit d'une dizaine de pages de tout cet épisode, que je viens de relire. Il avait été écrit en 1927, en commun par mon père (qui n'avait pas une maîtrise parfaite de l'allemand, comme il l'avait du russe) et ma mère.

Voir aussi à ce sujet la note "La signature de Dieu", n° 15.

que ni alors, ni plus tard, il n'a fait de tentative pour situer ce qui lui était advenu, dans sa vision du monde et de lui-même. Ça n'a pas été pour lui l'amorce d'un travail intérieur en profondeur et de longue haleine, qui aurait fait fructifier et se multiplier l'extraordinaire don qui lui avait été fait et confié. Il a dû lui réserver une case bien séparée, comme un joyau qu'on serre dans un écrin fermé, en se gardant de le mettre en contact avec le reste de sa vie. Pourtant, je n'ai aucun doute que cette grâce inouïe, qui avait en un instant changé l'excès d'une misère en indicible splendeur, était destinée non à être gardée ainsi sous clef, mais à irriguer et à féconder toute sa vie ultérieure. C'était une chance extraordinaire qui lui était offerte, et qu'il n'a pas saisie, un pain dont il n'a mangé qu'une fois à pleine bouche, et auquel il n'a plus touché.

Dix ans plus tard, à la façon dont il s'en est ouvert à ma mère, dans l'ivresse de ses premières amours avec une femme qui allait le lier pieds et poings, c'était bien comme un bijou insolite et très précieux dont il lui aurait donné la primeur ; et quand elle m'en a parlé, plus de vingt ans plus tard encore, j'ai su qu'elle avait apprécié bel et bien, et appréciait encore, cet hommage jeté alors à ses pieds, accueilli avec empressement et comme un éclatant témoignage d'une communion totale avec l'homme adoré, et d'une intimité qui n'a plus rien à céler. Et moi-même en l'entendant, jeune homme de dix-sept ou dix-huit ans, en ai pris connaissance avec un empressement ému tout semblable : j'ai vu, moi aussi, le b i j o u qui rehaussait encore pour moi l'éclat de ce père prestigieux et inégalable héros, en même temps que celui de ma mère qui, seule entre tous les mortels, avait été jugée digne d'y avoir part. Ainsi, le pain donné par Dieu comme inépuisable nourriture d'une âme (laquelle peut-être croîtrait et en nourrirait d'autres âmes encore...) a fini par devenir une parure de famille, venant rehausser la splendeur d'un mythe cher et alimenter une commune vanité (15).

29. Rudi et Rudi - ou les indistinguables

(15 juin) C'est avec quelque réticence que je me suis laissé entraîner à en dire sur mes parents bien plus que je n'avais prévu. Je me disais que je digressais, que je m'éloignais de mon propos - il n'y a rien eu à faire ! Peut-être après tout en suis-je plus proche, du dit "propos", qu'il n'y paraissait

à cette réticence en moi. Sans compter que mon enracinement dans mes parents a été d'une force telle qu'il ne serait sans doute guère raisonnable de prétendre faire un historique, même des plus sommaires, de mon itinéraire spirituel, sans les y inclure tant soit peu.

Le premier vestige concret de ma relation à Dieu dont j'aie connaissance remonte à l'âge de trois ans environ. C'est une sorte de bande dessinée de mon crû, gribouillée sur les marges d'un livre d'enfants ("emprunté" à ma soeur, je suppose pour les besoins de la cause). J'y mets en scène quelque déconfiture du bon Dieu, dans des démêlés avec mon père où celui-ci visiblement joue le beau rôle et l'emporte haut-la-main. On m'avait pourtant assuré que le bon Dieu n'existait que dans l'imagination de certaines gens, et que c'était un peu sot d'y croire. Mais sans doute, dans ces gribouillis des plus dynamiques, mon père prouve-t-il d'une façon sans réplique au bon Dieu en personne cette inexistence flagrante, en lui renversant une casserole d'eau sur la tête, voire pire encore. Je ne pense pas que le bon Dieu m'ait tenu rigueur (pas plus qu'à mes parents, que je n'avais pas consultés...) de ces juvéniles amorces d'une réflexion métaphysique qui se cherchait encore.

En janvier 1934, vers la fin de ma sixième année, je suis largué brutalement de mon milieu familial, athée, anarchiste, et marginal à souhaits, dans la famille très comme il faut d'un ancien pasteur, à l'autre bout de l'Allemagne. J'y resterai plus de cinq ans, avec trois ou quatre fois dans l'année une lettre hâtive et empruntée de ma mère... Dans ma nouvelle maison, il y a bien des effluves religieuses, que je perçois d'un peu loin - ici et là une visite dans quelque couvent, où il y a des religieuses de la famille, voire même un service religieux ou deux auxquels j'assiste un peu éberlué, et attendant que ça se termine. Mais l'atmosphère dans la maison n'est pas très religieuse, à dire le moins. Toujours est-il que le couple qui m'avait accueilli et pris en affection a la sagesse (ou est-ce surtout manque de disponibilité ?) de ne pas trop me lessiver avec des histoires de bon Dieu. Dès ce moment-là, d'ailleurs, j'ai ample occasion de me rendre compte de première main que la "religion", chez les gens, a tendance à se réduire à une certaine étiquette sociale affichée avec plus ou moins d'insistance, et étayée par une observance plus ou moins assidue d'un cérémonial qui ne m'attirait pas particulièrement, et que personne, heureusement, ne songe à vouloir m'imposer (¹⁶).

La transplantation d'un milieu familial dans un autre, et surtout les six mois, tout saturés d'angoisse contenue, qui l'ont précédée, avaient été une très rude épreuve. C'est l'époque où la peur a fait son apparition dans ma vie, mais

une peur enfermée dès le départ derrière une chape de plomb étanche maintenue une vie durant, comme un secret redoutable et honteux. Ça a été le secret le mieux gardé de ma vie, y compris vis-à-vis de moi-même. (Je n'en fais la découverte qu'à partir de mars 1980, à l'âge de 52 ans, dans la foulée de mon travail sur la vie de mes parents.) Ça a été ma très grande chance de trouver alors dans le nouveau milieu familial, et dans son entourage, des personnes de coeur qui m'ont donné affection et amour. Alors que bien rarement par la suite je trouve l'occasion de me souvenir de l'un ou l'autre d'entre eux, ce n'est sûrement pas un hasard que dans la nuit même qui a précédé les "retrouvailles avec moi-même" en octobre 1976 (*), j'aie été conduit, pour la première fois de ma vie, à faire une rétrospective de ma vie et de mon enfance, et à m'évoquer alors l'amour que j'avais reçu par eux. La plupart de ces personnes (j'en vois sept, dont une seule est encore en vie) étaient croyantes, mais leur sollicitude aimante n'était assortie d'aucun effort de prosélytisme. Elle n'en a été que plus agissante.

Parmi ces personnes qui ont entouré des années difficiles, je mets à part l'une d'elles, Rudi Bendt, dont je voudrais parler. C'était un homme d'une grande simplicité, d'humble condition et de peu d'instruction, mais empli d'une sympathie spontanée et agissante, inconditionnelle et quasiment illimitée, pour tout ce qui a visage d'homme. L'amour rayonnait de lui aussi simplement, aussi naturellement qu'il respirait, comme une fleur exhale son parfum. Tous les gosses l'adoraient, et dans mon souvenir je le vois toujours avec deux ou trois autour de lui s'associant à ses multiples entreprises, voire même toute une ribambelle affairée. Les adultes, eux, touchés comme malgré eux par le charme spontané et sans prétention et par le rayonnement qui émanait de lui, arboraient à son égard une sympathie mi-attendrie, mi-condescendante, et acceptaient volontiers ses services et bons offices tout en prenant des airs de bienfaiteurs. Je suis sûr que Rudi, de ses yeux candides et clairs, voyait bien à travers ses airs-là et autres poses. Mais ça ne le dérangeait pas que les autres se fatiguent comme ça à prendre des poses et des airs de supériorité (y compris dans la famille qui m'avait accueillie (**)). Les gens étaient ce qu'ils étaient, et il

(*) Il a été question de ces "retrouvailles" dès le début de la première section de ce livre, "Premières retrouvailles - ou le rêve et la connaissance de soi". J'y parle aussi du rêve messager qui les avait suscitées, et sur lequel je reviens plusieurs fois au cours du Chapitre I.

(**) Même sa femme, Gertrud, affectait de le traiter un peu en "grand enfant", et de se plaindre de sa "faiblesse", qui faisait qu'il se laissait "exploiter" sans vergogne, et qu'elle était obligée parfois d'y mettre le holà. Elle fait

partie de ces personnes bonnes qui m'ont donné de l'affection, et à qui j'en garde une reconnaissance. Elle vit encore aujourd'hui, vieille dame alerte de plus de 90 ans, et nous restons en correspondance régulière. J'ai été la voir encore il y a deux ans, faisant en même temps mes adieux aux lieux qui représentent mon enfance et que je ne pense plus revoir...

les prenait tels, comme le soleil nous éclaire et nous chauffe tous, sans se préoccuper si nous le méritons. Sûrement, il ne s'est jamais posé la question comment il se faisait que l u i , il soit différent de tous les autres. Visiblement, il s'acceptait comme il acceptait les autres, sans se poser de questions (sans doute insolubles !). Sa vie consistait à d o n n e r - que ce soit des vêtements en tous genres qu'il était allé récupérer dans des caves et greniers et qu'il distribuait à droite et à gauche à qui pouvait en avoir besoin, ou des piles de chutes de papier (des vrais trésors pour les gosses !) de son petit atelier d'imprimeur (avant que les nazis ne l'obligent à fermer), un lot de bouteilles vides, des bocaux de conserves... - les choses les plus invraisemblables, qui toujours finissaient par trouver preneur, pour soulager quelque gêne ou quelque misère. Tout le monde voyait le bric à brac pittoresque qui passait par ses mains infatigables, qu'il allait chercher avec une petite carriole Dieu sait où, dès qu'il avait un moment de libre, et qu'il redistribuait à qui en voulait. Mais Dieu seul voyait ce qui accompagnait ce bric-à-brac, porté je crois par cette voix chantante et claire et par ce regard candide et grand ouvert - une chose silencieuse et invisible, beaucoup plus rare et plus précieuse que l'or.

Depuis qu'il m'arrive de méditer sur ma vie et sur moi-même (*), l'action dans ma vie de l'amour qu'il m'a donné dans mon enfance, sans même le savoir ni le vouloir sûrement - action souterraine, insaisissable, invisible à tous sauf à Dieu seul, commence seulement à me devenir apparente. Et quand je mesure mes actes et mes échecs (et même mes succès...) à l'aune de celui qu'il était, je sens ma petitesse - non par un louable effort de modestie, mais par l'évidence de la vérité.

Ce qui m'a d'abord et surtout frappé, en pensant à Rudi au cours des dix ou onze dernières années, c'est l' a b s e n c e d e t o u t e v a n i t é . Dans ma vie riche en rencontres, il est le seul qui m'ait donné ce sentiment

(*) La méditation est entrée dans ma vie quelques jours avant les "retrouvailles" évoquées plus haut (voir avant-dernière note de b. de p.), à un moment où Rudi était mort déjà depuis quelques années.

irrécusable et qui ne peut tromper, qu'il était par sa nature même étranger à la vanité - qu'il n'y avait en lui aucune prise pour elle. Et même parmi les gens que je connais tant soit peu par leurs oeuvres seulement ou par leur réputation, et mis à part seulement le Christ, Bouddha, Lao-Tseu, je n'en vois aucun qui m'ait fait cette même impression. Et sûrement il y a un lien étroit entre cette absence de vanité, et ce rayonnement. Ce sont là deux aspects, peut-être, l'un en négatif de l'autre, de la même réalité. Aujourd'hui je serais enclin à croire que le rayonnement n'est pas de l'homme, mais de Dieu en l'homme, de l'Hôte invisible. C'est un grand mystère que Dieu, le Tout-puissant, pour agir dans le monde des hommes, aime à agir à travers l'homme, et semble bien n'agir qu'à travers lui. Là où Il rayonne, Il agit, en des lieux très secrets auxquels son Oeil seul a accès. Et Il rayonne librement par un être, dans la mesure où celui-ci n'oppose nul écran à cette action de Dieu (*). Mais l'écran entre l'action de Dieu opérant en nous, et autrui, comme aussi l'écran entre Dieu et nous-mêmes, n'est autre que la vanité. Un homme m'apparaît "grand", spirituellement, dans la mesure où il est affranchi de la vanité, ce qui signifie justement (si je ne fais erreur) : dans la mesure où il est plus proche de Dieu en lui. Et c'est dans cette mesure aussi, je crois, que son action en autrui, et son action dans le monde, est bénéfique spirituellement, c'est-à-dire : cette action collabore directement, comme si elle émanait de Dieu Lui-même, aux desseins de Dieu sur chaque être en particulier, et sur l'humanité et sur l'Univers dans leur ensemble.

C'est une grande grâce que de rencontrer sur sa route un être dans lequel se trouve réalisé, humblement et dans sa perfection, l'accord complet et l'unité avec Dieu qui vit en lui. Et dans ma vie comblée de grâces, c'est une des plus grandes à mes yeux d'avoir connu familièrement, pendant des années cruciales de mon enfance, un tel être.

J'ai fait un rêve où il est question, comme en passant, de ces êtres-là, représentés dans ce rêve par un groupe d'enfants. Ce sont les " e n f a n t s d a n s l ' e s p r i t ". Ils habitent dans une maison dans le jardin de Dieu, attenante à une autre, que j'ai reconnue comme la demeure des "mystiques",

(*) Il est rare qu'on sente un tel rayonnement chez un adulte - le rayonnement spirituel, j'entends, et non celui du corps ou de l'intelligence, rares eux aussi mais à un degré incomparablement moindre. Par contre, je l'ai souvent senti très fortement chez des nouveaux-nés ou des tout petits enfants. Je crois qu'il est toujours présent à la naissance, et même perçu par l'entourage. Mais le plus souvent cette perception reste inconsciente, étouffée dès le départ par la carapace de bruit et de clichés qui isole l'adulte d'une perception des réalités délicates et les plus essentielles.

(1 août) Voir à ce sujet la réflexion d'aujourd'hui dans la note "L'enfant créateur (2) - ou le champ de force" (n° 45).

des amants de Dieu. J'avoue ne pas distinguer encore bien clairement le rôle dévolu aux uns et aux autres dans les desseins de Dieu. Ce qui est clair en tous cas, c'est que ce sont là Ses plus proches. Rudi, lui, d'après tout ce que je sais de lui directement ou par le témoignage d'autres (sa femme notamment) qui l'ont connu dès son jeune âge, n'avait vraiment rien du mystique. Je sais qu'il croyait fermement en Dieu, il a même passé dans sa jeunesse par une période de dévotion, sous l'influence de sa femme peut-être. Mais je ne me rappelle pas l'avoir jamais entendu parler de Dieu, et ignore s'il lui arrivait seulement de prier. A dire vrai, je crois qu'il n'en avait aucun besoin. Il n'y avait aucune distance entre lui et Dieu en lui, qui ait pu rendre nécessaire de Lui faire une sorte de petit discours (17).

Dans la scène finale d'un autre rêve, des plus substantiels lui aussi et haut en couleurs, il y avait deux messieurs d'un certain âge, assis dans des fauteuils d'osier l'un à côté de l'autre, faisant un amical brin de causerie - au plein centre d'un carrefour animé dans une ville. La chose la plus remarquable cependant, à vue de nez, c'est que ces deux hommes à l'aspect débonnaire avaient tout l'air d'être deux fois le même ! C'était d e u x f o i s R u d i . Bien entendu, dans le rêve ça semblait la chose la plus naturelle du monde, et j'allais me plaindre à Rudi et Rudi de certains déboires qui venaient de m'arriver (Moi qui toute ma vie avais été un antimilitariste farouche, voilà que sur mes vieux jours je m'étais laissé enrôler dans le service militaire ! Et Rudi, de plus, qui trouve ça tout naturel et qui me dit que j'ai bien fait...)

Dans le travail sur cette scène du rêve, après un moment de perplexité, j'ai su que l'un des deux était Rudi, et l'autre le bon Dieu (*). Mais je n'aurais pas su dire lequel était lequel (et ce n'était sûrement pas là sans intention du Rêveur !). I l s é t a i e n t i n d i s t i n g u a b l e s .

(*) L'apparition du bon Dieu dans ce rêve n'avait rien pour m'étonner. Dans ce même rêve, il intervient sous deux autres visages encore - celui du caporal chargé de m'instruire (et dont les procédés ne sont pas de mon goût...), et celui du ministre de la guerre (sic !), auquel je songe à me plaindre au sujet de l'attitude inqualifiable de son subordonné. Ce rêve est du mois de janvier dernier. De fin décembre jusque vers la fin mars, Dieu est apparu dans mes rêves pratiquement chaque nuit ne serait-ce qu'une fois ou deux, sous une multitude de visages différents.

30. La cascade des merveilles - ou Dieu par la saine raison

(17 et 18 juin) Jusque dans ma seizième année, et sans y avoir jamais réfléchi certes, j'avais au sujet de Dieu des idées assez tranchées. Dieu était pure invention de l'esprit humain, et la croyance en lui, contraire au bon sens le plus élémentaire - une survivance des temps anciens sûrement, où il servait à donner un semblant d'"explication" à des phénomènes qu'on ne comprenait pas autrement, mais tous parfaitement bien compris de nos jours. Sans compter son rôle de croquemitaine pour une morale conventionnelle qui me semblait bien étriquée, et destinée bien plutôt à perpétuer les inégalités et les injustices, qu'à les éliminer ou seulement les limiter. La tenacité avec laquelle des croyances aussi irrationnelles (selon moi) continuaient à s'accrocher à l'esprit de beaucoup de gens, y compris de certains qui n'avaient pas l'air plus stupides que vous ou moi, était certes étonnante. Mais j'en avais vu bien d'autres déjà, tout autour de moi, et surtout tout au cours des années de guerre (*). Je savais à quel point le bon sens, ou le plus élémentaire sens de solidarité humaine ou de simple décence, sont balayés, quand ils se heurtent à des idées bien ancrées, ou quand ils risquent de bousculer tant soit peu le sacro-saint confort intérieur. Ça avait été même une rude expérience, pour mon jeune esprit épris de clarté et de rigueur, de me rendre compte à quel point tout argument est alors peine perdue, qu'il s'adresse à la raison ou à un sens de l'humain, à une sorte de sain instinct spirituel qui doit bien exister dans chaque homme (j'en suis convaincu aujourd'hui plus que jamais.), et qu'on écoute si rarement (**) !

Je ne m'étais pas posé de question au sujet du caractère apparemment universel de la croyance au divin, jusqu'à il y a deux ou trois siècles encore, et des institutions religieuses comme fondement même de la société humaine. A dire vrai, jusqu'à il y a quelques années encore, mon appréhension du monde retait presque entièrement coupée de toute perspective historique, qui aurait pu

(*) Dans l'Allemagne nazie, où mes parents m'avaient laissé entre 1933 et 1939, j'en avais vu pas mal aussi ! Mais, étant enfant encore, j'en étais moins déconcerté que comme adolescent en France, pendant les années de guerre.

(**) Il est bon de me rappeler ici qu'à l'époque même dont je parle, j'étais moi-même aussi bien souvent sourd à ce "sain instinct spirituel" en moi. J'en parle dans ReS III "La violence du juste" (note n° 141). Et la surdité spirituelle m'a suivi encore, sous telle forme ou sous telle autre, tout au long de ma vie adulte. Elle ne s'est guère att nu e qu'  partir d'un premier retour sur moi-même en 1974 (dont il va être question plus bas), et surtout avec l'entrée dans ma vie de la méditation, deux ans plus tard, suivie de près par les "retrouvailles avec moi-même" dont il a été question au Chapitre I.

susciter en moi de telles questions. Et la réponse à celle-ci est apparue dans la foulée de mes rêves il y a quelques mois à peine, avant même que j'aie eu le loisir de me poser la question.

J'avais eu l'occasion de rencontrer et de voir vivre de près ou de loin beaucoup de personnes croyantes, voire des personnes de foi. Au camp de concentration, comme ma mère était d'extraction protestante, on était en contact assez étroit avec des pasteurs et avec des équipières de la CIMADE (*), qui faisaient tout leur possible pour venir en aide aux internées de confession protestante. Plus tard, au Chambon-sur-Lignon, en plein pays cévenol, j'avais ample occasion aussi d'apprécier le dévouement des pasteurs de l'endroit et de la population, surtout protestante, pour aider les nombreux juifs cachés dans la région pour échapper à la déportation et à la mort. Je n'avais certes aucune raison de vouer méfiance ou dédain aux croyants en général, et dans certains cas je pouvais même constater que leur croyance avait tout l'air de stimuler leur sens de la solidarité humaine et leur dévouement à autrui. Mais ni à ce moment-là ni plus tard, je n'ai eu l'impression que les croyants se distinguaient des autres par des qualités humaines particulières (**). Je savais bien aussi qu'il y a quelques siècles encore, personne ne songeait à mettre en question l'existence de Dieu et l'autorité de l'Eglise et des Ecritures, ce qui n'empêchait nullement les pires injustices, cruautés et abominations de toutes sortes - guerres, tortures, exécutions publiques comme divertissement des foules, bûchers, massacres, pogromes et persécutions sans nombre, avec la bénédiction des Eglises et comme les choses les plus normales et agréables à Dieu du monde. Aujourd'hui autant que jamais, c'est là une chose qui m'apparaît difficile à concilier avec la sainteté des Eglises (laquelle reste pour moi toujours aussi problématique...), ou avec l'existence d'une Providence divine (qui pourtant ne peut plus faire pour moi l'objet du moindre doute...).

(*) La CIMADE est une organisation, d'inspiration protestante, ayant pour objet l'aide aux réfugiés et immigrés en France. Elle existe encore aujourd'hui. Ma mère avait eu scrupule d'abord à se laisser "assister" au titre de sa confession d'origine, alors qu'elle s'en était éloignée depuis longtemps, et elle a toujours été très claire à ce sujet. Cela n'a d'ailleurs pas créé de difficulté, et elle a gardé des relations cordiales avec plusieurs équipières ou responsables de la Cimade, jusqu'à la fin de sa vie. Dans le camp il y avait aussi une assistance par un prêtre et peut-être par des laïcs catholiques, mais nous n'avions guère de contacts avec eux.

(**) Comparer avec les réflexions dans la note "La croyance, la foi et l'expérience" n° 16.

Mon scepticisme péremptoire au sujet de Dieu, et surtout ma méfiance viscérale vis-à-vis des Eglises de toute confession et obédience, avaient été repris purement et simplement et yeux fermés, dès mon plus jeune âge, de mes parents. Mais ils se trouvaient bien assez fortement confirmés par le spectacle du monde tout autour de moi, pour me dispenser d'une véritable réflexion. Rien, dans mon expérience personnelle et dans ce qui m'était connu par ailleurs, n'était de nature à me faire remettre en question mes convictions antireligieuses.

La première brèche en moi, et pendant longtemps la seule, à cette vision des choses de plus en plus commune, se fit en mars 1944, alors que j'allais avoir seize ans. Notre prof d'histoire naturelle et de physique au "Collège Cévénol" où j'étais élève, Monsieur Friedel, était venu à la maison d'enfants où je vivais alors, pour faire une causerie sur " l ' E v o l u t i o n ". C'était un homme qui avait un esprit d'une finesse remarquable pour saisir et faire saisir l'essentiel d'une question, ou l'idée cruciale dont tout le reste découle, là où les livres de classe (ou les autres profs) ne semblaient jamais donner que des mornes répertoires de faits, de formules, de dates... J'adorais suivre ses cours, et c'était pitié, avec cette vivacité d'esprit et sa générosité du coeur, qu'il n'ait eu aucune autorité sur les élèves. Ils préféraient saisir l'aubaine de chahuter à mort un prof qui n'avait pas le coeur de sévir (*), plutôt que de saisir la rare chance d'écouter un homme qui avait l'intelligence et l'amour de ce qu'il enseignait, et d'entrer en dialogue avec lui. Je me rappelle maintenant qu'il avait pris l'initiative également de faire une causerie, hors tout programme, sur le sujet de l'amour, et les aspects physiologiques et biologiques de l'amour - sujet épineux entre tous quand on s'adresse à des jeunes à l'âge de la puberté. Et ce n'était pas un luxe, assurément - je me rends compte maintenant qu'on était tous assez désorientés sur ces questions. Sûrement il a su le sentir, pour aller ainsi au devant d'un besoin.

Dans ces deux causeries hors-scolaires, il n'était heureusement plus question de chahuter, et je crois que tous écoutaient avec attention. Monsieur Friedel était croyant, et ces causeries étaient faites dans l'optique d'une foi.

(*) La situation devenait de mal en pis, au cours des quelques années où j'ai été élève du Collège Cévénol. La dernière année c'était une véritable corrida, dont j'ai gardé un souvenir très pénible, alors que ce n'était pas moi pourtant qui en étais la cible. Il y avait un tel vacarme qu'il n'était plus question, à la fin, de suivre le cours, poursuivi pourtant au milieu de la huée et envers et contre tous. Ça a été un calvaire peu ordinaire dont notre professeur, qui n'était visiblement pas né pour être dresseur de fauves, a dû garder un souvenir cuisant pour le restant de ses jours. Je crois que l'année d'après il a quitté la région pour prendre un poste dans un grand lycée de la région parisienne, et espère que ses dons remarquables et ses qualités humaines y étaient mieux employées et appréciées.

J'ai remarqué que souvent, dans un tel cas, les pré-supposés religieux font fonction d'oeillères, ils rétrécissent et bornent la chose examinée, telles des murailles que l'esprit pusillanime se serait assigné pour s'y enfermer précautionneusement (*). Là au contraire la foi, ou une certaine connaissance ou intuition de nature "religieuse", éclairaient le sujet et, bien loin de le rétrécir, lui donnaient sa dimension véritable. C'est là une réflexion qui me vient à l'instant - j'ai dû alors le sentir, sans me le formuler consciemment, alors que mon intérêt était déjà suffisamment absorbé par la substance de l'exposé.

C'était un aperçu de ce qui était connu sur l'évolution de la vie sur la terre, depuis les origines de la terre elle-même, boule incandescente qui se refroidit au cours de milliards d'années, avec l'apparition des mers bouillantes d'abord, et qui se refroidissent à leur tour, et celle des premiers microorganismes marins, réduits à une seule cellule microscopique ; puis l'évolution des premiers organismes pluricellulaires ; la conquête de la terre ferme par les bactéries d'abord, attaquant la roche nue, puis par les lichens, créant les premiers rudiments d'humus au cours d'un milliard ou deux d'années encore ; l'épanouissement d'une végétation de plus en plus diversifiée et luxuriante, puis d'une faune montant de la mer et s'adaptant laborieusement à la vie à l'air ; l'apparition des oiseaux et la conquête des airs, celle des mammifères... - et enfin l'apparition de l'homme (**), le dernier venu...

Par cet exposé tout simple et collant aux faits, et d'autant plus passionnant, j'ai compris alors pour la première fois des choses essentielles qui n'étaient dites dans aucun de mes livres d'histoire naturelle : que la moindre cellule vivante, du simple point de vue de sa structure physico-chimique déjà (sans même parler du souffle de vie qui l'anime et qui le fait se perpétuer et concourir à sa façon à l'harmonie du Tout...), est une telle merveille de finesse, que tout ce que l'esprit et l'industrie de l'homme a pu imaginer et façonner est,

(*) Est-il besoin de souligner encore que cette "pusillanimité" de l'esprit doctrinaire n'est pas limitée aux oeillères "religieuses", mais se rencontre sûrement dans toutes les voies de la vie, et en tous cas chez les scientifiques autant et plus que partout ailleurs.

(**) Comme Monsieur Friedel avait commis l'insigne imprudence de dire que les anthropologistes étaient formels que l'homme descendait du singe, il s'est fait semoncer très vertement par notre directrice, prenant cette occasion pour défendre l'intégrité de la foi et l'autorité des écritures. Les garnements qu'on était n'en prenions que plus de plaisir, dans les semaines qui ont suivi, à aller claironner partout que l'homme, qui l'eût cru et en dépit (?) des apparences, descend du singe...

en comparaison, un pur néant. Vouloir "expliquer" l'apparition d'une merveille aussi miraculeuse par les lois aveugles du hasard, faisant joujou avec celles de la matière inerte à la matière d'un jeu de dès géant, est une aberration toute semblable, mais de magnitude infiniment plus grande encore, que de vouloir expliquer de la même manière celle d'une locomotive (ou celle du livre que je suis en train d'écrire, ou d'un majestueux concert symphonique...), en prétendant nier l'intervention de l'intelligence et de la volonté humaines, qui l'ont bel et bien créée en vue de certaines fins, mues par certaines intentions. Dans l'apparition de la première cellule vivante, visiblement, il y avait une Intelligence créatrice à l'oeuvre, proche peut-être par sa nature de l'intelligence et de la créativité humaines (puisque celles-ci savent la reconnaître...), mais qui les dépasse infiniment, tout comme celles-ci dépassent l'intelligence et la créativité d'une fourmi ou d'une herbe. Et on voit cette même Intelligence se manifester de façon toute aussi irrécusable dans chacune des grandes "innovations" qui marquent l'histoire de la vie et de son épanouissement sur la terre. L'organisme pluricellulaire même le plus rudimentaire, la moindre éponge marine ou le moindre corail, par la coopération parfaite de toutes les cellules spécialisées qui le constituent, chacune contribuant à sa façon à l'harmonie de l'organisme entier - une telle entité nouvelle dépasse tout autant chacune de ses cellules, que celle-ci dépasse les constituants qui en sont les pierres de construction physico-chimiques.

Ainsi, on voit la même Intelligence à l'oeuvre, obstinément, tout au cours de l'évolution de la vie sur la terre, se poursuivant sans relâche pendant six milliards d'années. Elle intervient de façon irrécusable, pour le moins, lors de chacun des grands "sauts" qualitatifs, des "innovations évolutionnistes", qui s'ébauche, se poursuit tenacement et s'accomplit enfin, au cours de centaines de millions d'années, quand ce ne sont des milliards. La dernière en date de ces étapes, plus courte que toutes les autres : l'apparition de l'homme, et les débuts de sa lente ascension à un état véritablement humain, se poursuivant depuis quelques millions d'années à peine et loin d'être accomplie aujourd'hui encore... Et tout au long de cette très longue histoire qui remonte à l'origine des temps, on voit se profiler une Intention, un Dessain, qui reste mystérieux pour l'intelligence humaine, mais dont la présence est toute aussi irrécusable que dans une entreprise humaine (où la présence d'une intention est perçue, alors même que sa nature exacte souvent nous échappe).

Ces choses-là, que la raison à elle seule peut pleinement saisir, et qui s'imposent à elle avec la force de l'évidence, étaient alors pleinement comprises

par moi. Elles le sont restées ma vie durant, sans qu'à aucun moment ne s'y mêle la moindre réserve, le moindre doute. Leur caractère d'évidence n'est pas moindre que celui des propositions mathématiques les mieux comprises et les mieux établies. Pour quelqu'un au courant des simples faits bruts, et notamment pour le biologiste, ne pas voir ces choses éclatantes, mais invoquer le sempiternel "hasard" qui aurait créé une telle cascade de merveilles, venant toutes concourir à une harmonie concertante d'une ampleur et d'une profondeur si inouïes, c'est là un aveuglement qui pour moi dès ce moment-là déjà frisait la démence. Bien plus énorme encore (du moins pour la seule raison) que les pires aveuglements doctrinaires dont on a fait, avec raison, reproche aux Eglises de toutes obédiences, l'Eglise catholique en tête. Mais la nouvelle "Eglise Scientiste" est mille fois plus aveuglée par sa sacro-sainte doctrine, irrémédiablement figée, que toutes les Eglises traditionnelles qu'elle a si radicalement supplantées.

31. Les retrouvailles perdues...

Je crois bien que le soir même où j'ai entendu cet exposé, mon opinion était faite, sans même avoir à peser du "pour" et du "contre". Ou pour mieux dire, ce n'était pas plus une "opinion" que lorsqu'un énoncé mathématique clair et parfaitement bien compris, est établi par une preuve claire et parfaitement bien comprise. La compréhension qui apparaît alors n'est pas dans la nature d'une "opinion", ou d'une "conviction", d'une "croyance" ou d'une "foi", mais c'est une **c o n n a i s s a n c e** au plein sens du terme. Récuser une telle connaissance, ne pas lui faire totalement confiance, revient à abdiquer de la faculté de connaître dévolue à tout être, par quoi j'entends aussi : celle de connaître de première main. Pour me séparer d'une conviction implantée en moi depuis mon plus jeune âge, il n'y a pas eu alors la moindre résistance ou hésitation - pas plus qu'il n'y en aurait pour reconnaître une erreur en maths, dans un énoncé ou dans un raisonnement hâtifs(*). Je comprenais bien que ce "Dieu" qu'on mettait à

(*) J'ai souvent remarqué que même pour de telles convictions, au sujet de choses qui relèvent pourtant de la pure raison et qui ne nous impliquent pas personnellement de façon névralgique, les résistances à les abandonner sont généralement d'une force étonnante. A ce sujet, il semblerait bien que je me distingue du commun des mortels. Par contre, jusqu'au moment où la méditation est entrée

dans ma vie, à l'âge de quarante-huit ans, les résistances en moi à prendre connaissance de ce qui se passe réellement en moi-même, étaient aussi fortes et efficaces que chez quiconque.

toutes les sauces pour Lui faire avaliser tout ce qu'on voulait, Il était en tous cas cette Intelligence souveraine, infinie, créatrice de la Vie et (cela allait dès lors de soi) créatrice aussi de l'Univers tout entier, et des lois qui le régissent (*).

Alors que je me disais "athée" jusque là, me voilà donc soudain changé de catégorie - dorénavant, je me dirai "déiste" ! Ça c'est fait sans tambour ni trompette, avec toutes les apparences du pur hasard (encore lui !), sans rien apparemment qui l'ait préparé, ni rien non plus de bien notable qui l'ait suivi. A dire vrai, moi-même ne lui attachais qu'une importance très restreinte. Je me rendais bien compte que ce Créateur que je voyais se manifester par des oeuvres grandioses remontant à la nuit des temps, était très loin du Dieu de la Promesse et de la Rétribution dont parle d'Ancien Testament, ou du Père proche et aimant dont nous parlent les Evangiles. Rien dans mon expérience directe ne me conduisait à penser que le Créateur, une fois mis en marche l'immense Manège de la Création, continuait encore à s'occuper de ce qui s'y passe et à y participer si peu que ce soit. Je ne voyais aucun lien direct entre ma vie telle qu'elle s'écoulait au jour le jour, ou celle des gens que je connaissais, et une volonté divine ou des desseins divins - je ne percevais aucun signe d'une intervention de Dieu dans le présent.

Il faut bien dire que je n'en cherchais pas. La question ne m'intriguait pas assez pour songer seulement à interroger Monsieur Friedel sur sa propre expérience et sur ses éventuelles observations à ce sujet. Je n'ai pas même dû juger qu'il valait la peine de lui signaler que son exposé avait "fait mouche", tant la chose me paraissait de peu de conséquence ! C'était, en somme, comme si j'avais décidé d'avance que ma vie intérieure et mon évolution spirituelle n'en

(*) Il convient cependant de faire exception ici des lois mathématiques. Ces lois peuvent être découvertes par l'homme, mais elles ne sont créées ni par l'homme, ni même par Dieu. Que deux plus deux égale quatre n'est pas un décret de Dieu, qu'Il aurait été libre de changer en deux plus deux égale trois, ou cinq. Je sens les lois mathématiques comme faisant partie de la nature même de Dieu - une partie infime, certes, la plus superficielle en quelque sorte, et la seule qui soit accessible à la seule raison. C'est pourquoi aussi il est possible d'être un grand mathématicien, tout en étant dans un état de délabrement spirituel extrême.

seraient pas affectées (*). C'est de cette façon, me semble-t-il maintenant, que le conditionnement idéologique me venant de mes parents a pris sa "revanche", sur le "revers" qu'il venait apparemment d'essuyer : par ce propos délibéré catégorique, que la découverte que je venais de faire était de peu de conséquence pour moi, qu'elle ne me concernait pas vraiment.

A vrai dire, dès avant cette période ma juvénile curiosité s'était déjà détournée du monde des hommes, si inquiétant à force d'être décevant et de se soustraire (semblait-il) à toute compréhension raisonnée, pour se tourner vers la connaissance exacte des sciences, où du moins j'avais l'impression de marcher sur un terrain solide, et qui faisait (me semblait-il encore...) l'accord des esprits...

Au moment de cet épisode, ma mère venait d'être libérée du camp depuis quelques semaines, et elle vivait en résidence surveillée dans la petite ville de Vabre. Tout comme pendant son séjour au camp, on s'écrivait régulièrement, chaque semaine pratiquement. C'était pour moi une chose qui allait de soi, dès ma prochaine lettre hebdomadaire, d'informer ma mère que "j'étais devenu déiste", sans trop m'étendre d'ailleurs à ce sujet. Je ne fus pas peu surpris d'apprendre par sa réponse (datée du jour de mon seizième anniversaire) qu'elle venait de passer par une sorte de "conversion" (**) similaire, il y avait quelques mois à peine ! Elle ne m'en avait soufflé mot avant, car elle attendait l'occasion de m'en parler de vive voix, craignant que j'aurais du mal à comprendre la chose ; elle était sans doute la dernière chez qui je me serais attendu à un tel virage. Dans les semaines encore qui avaient précédé ce tournant inimaginable, elle-même n'aurait pas rêvé qu'une telle chose puisse lui arriver - et puis, si !

J'ai essayé de reconstituer ce qui s'est passé en elle lors de cette "expérience de Dieu" (Gotteserlebnis), comme elle-même l'appelait. Pour m'y aider, j'ai le souvenir, un peu flou, de ce qu'elle m'en a dit de vive voix, et

(*) Mais à vrai dire, jusqu'en 1970, c'est-à-dire pendant vingt-six ans encore, je ne me rendais pas compte qu'il y avait bel et bien une évolution spirituelle devant moi, que j'avais des choses à apprendre, et même des choses cruciales pour la conduite de ma vie, sur le monde des hommes en général, et sur moi en particulier et sur ma relation à ce monde...

(**) Ce terme de "conversion" risque d'induire en erreur, à moins de l'entendre dans le sens de "conversion à Dieu, par Dieu" - mais à ce niveau-là, elle a été de bien courte durée ! Ma mère ne se considérait pas comme chrétienne. Il semblerait cependant que pendant un certain temps, elle ait été fortement intéressée par les Ecritures. Mais je n'ai plus guère trouvé trace de cet intérêt quelques semaines plus tard déjà, quand j'ai été la rejoindre à Vabre, ni dans les années qui ont suivi, où j'ai vécu auprès d'elle la plus grande partie du temps.

trois ou quatre témoignages écrits de sa main, où il en est question tant soit peu. Ce qui est sûr, c'est que cela se situait à un niveau bien plus profond, et revêtait dans sa vie une importance tout autrement cruciale, que ma propre découverte, que j'avais délibérément maintenue au niveau purement intellectuel. Il y a dû y avoir chez elle un moment de vérité et d'humilité, l'espace de quelques heures peut-être ou de quelques jours, où elle a "déclaré forfait" sans réserve - où elle a reconnu que par ses propres moyens, et surtout, par sa seule intelligence dont elle était si fière et qui la mettait (pensait-elle) si haut au dessus du commun des mortels, elle était totalement incapable de retrouver un s e n s à sa vie, qu'elle sentait en lambeaux, dans un monde qui lui aussi se déginguait dans une violence effrénée. Les grandes espérances, et la foi en l'"humanité" ou en l'"homme" (*), étaient mortes. Mais surtout, sa propre superbe s'était usée. Elle a dû entrevoir, alors, que ce n'étaient pas seulement l e s a u t r e s, mais bien e l l e - m ê m e qui avait failli à sa foi - que si sa vie avait connu tant de ruines (qu'elle n'arrivait plus, en dépit de tous ses efforts, à se cacher tout à fait...), elle-même n'y était pas étrangère. Tout au long des longues et douloureuses sept années écoulées, depuis sa propre débacle idéologique irrésistiblement déclenchée par la débacle des espoirs révolutionnaires en Espagne, son orgueil s'était insurgé contre un tel constat, se le présentant comme le reniement d'une vie entière, comme une honteuse défaite. Cet orgueil en elle était servi inexorablement par une volonté d'acier, impitoyable à autrui comme à elle-même, exacerbée, alliée à la cohorte véhémement des résistances farouches faisant barrage à l'humble vérité. Il avait fallu l'usure tenace de quatre années de captivité, la promiscuité forcée de jour et de nuit et de tous les instants, l'arrogance et l'arbitraire des "officiels", et le bruit et la puanteur des baraques, et les privations sans nombre, et l'étreinte des grands froids, et les incertitudes sans fin et les alarmes mortelles - pour qu'enfin apparaisse furtivement, l'espace d'un instant, Celle dont nul jamais ne veut, la malvenue, la redoutée, la fuie, la muette...

(*) Il est vrai que cette "foi en l'homme" que ma mère professait depuis son adolescence était assez abstraite et plus dans la nature d'une option généreuse et idéaliste, que dans celle d'une sympathie véritable, comme celle qui avait animé mon père (et qui avait hélas ! décliné tout au cours de leur vie commune). Cette "foi" de ma mère recouvrait bien souvent un dédain hautain et quasiment universel, profondément enraciné dans l'image même qu'elle avait d'elle-même, et dont jamais elle n'a fait le constat.

J'ai connu un tel moment, trente ans plus tard, en 1974. Ma mère était morte depuis dix-sept ans, et j'en avais quarante-six - deux ans de plus qu'elle n'avait eu elle-même, à son instant de vérité. Je n'ai pas fait ce rapprochement avant aujourd'hui ; et la pensée de Dieu, pour autant que je me souviens, ne m'a pas même frôlé alors (*). C'est sans doute parce que jamais encore je n'avais eu vraiment le sentiment du divin, celui d'une véritable présence de Dieu, qui aurait pu alors se rappeler à mon souvenir, et me rappeler ou me suggérer en même temps, à côté du constat sans réserve de ma défaillance foncière, la présence d'une réalité spirituelle immuable, d'une Source permanente de vérité, d'amour, dont la seule existence compense ou rachète, ou supplée de quelque mystérieuse façon à toute défaillance humblement reconnue, sans feinte ni esquivé... Ou peut-être simplement dans un cas Dieu a choisi de Se faire connaître par Son nom à celle qui L'avait déjà connu tant soit peu dans son enfance, pour ensuite L'oublier ; alors que dans un autre Il a choisi de Se taire. Cela n'a pas empêché pour autant qu'un travail intérieur se déclenche alors et se poursuive, si modeste soit-il, qui a contribué sûrement à préparer les percées décisives qui devaient s'accomplir deux ans plus tard, et dont j'ai parlé ailleurs (**).

Mais au moment dont je parle, quand ma mère m'a parlé du sens qu'avaient pour elle ses retrouvailles avec Dieu, j'étais bien loin d'avoir la maturité

(*) Pourtant, après avoir écrit ces lignes, la pensée m'est venue que dans les jours même où eût lieu cet "instant de vérité" dans ma vie, j'ai été contacté pour la première fois par l'un des moines bouddhistes, du groupe nichirénite "Nihonzan Myohoji", de Nichidatsu Fujii Gurujii. (Voir ReS III, "Nichidatsu Fujii Gurujii - ou le soleil et ses planètes", note n° 160, ainsi que la note qui la suit, "La prière et le conflit".) Cette rencontre marque aussi les débuts de mes contacts approfondis, et cette fois sur le terrain d'une foi et d'une activité militante d'inspiration entièrement religieuse, avec des hommes et des femmes suivant une vocation religieuse. Alors même que je me défendais de voir les choses sous cet aspect, c'est bien "le divin" qui commençait alors à entrer dans ma vie, par le biais de ces êtres dont je me sentais fraternellement proche, sans pour autant partager leur foi. En y pensant maintenant, j'y vois comme la continuation naturelle de l'"expérience de Dieu" qui s'était amorcée trente ans plus tôt, et à laquelle j'avais alors coupé court. J'avais oublié Dieu, mais visiblement, Dieu ne m'avait pas oublié. Il se manifestait à moi à Sa façon, le jour où enfin j'avais fait un premier pas décisif et étais prêt désormais, tant soit peu, à L'accueillir...

(**) Notamment au début de la section "Premières retrouvailles - ou le rêve et la connaissance de soi" (n° 1). J'en parle également dans Récoltes et Semailles, notamment dans ReS I ("Désir et méditation", "L'émerveillement", sections 36 et 37) et ReS III ("Les retrouvailles", "L'acceptation", notes n° 109, 110).

nécessaire pour sentir de quoi il retournait. Ce qui était clair, c'est que ce n'était pas du tout du même ordre que ma découverte-éclair, classée à peine l'avais-je faite. Ma mère m'assurait que tout ce qui jusque-là lui avait semblé bien connu avait soudain changé d'apparence, était devenu comme neuf, par le seul effet de l'éclairage nouveau venant de la pensée nouvelle : "Dieu" ; qu'un monde qui s'était pour elle brisé en mille morceaux (il est vrai que jamais elle ne m'en avait rien laissé entendre...), se rassemblait pour constituer un nouveau Tout tout différent ; que c'était pour elle une joie profonde que de retrouver un sens de la vie qui semblait disparu et perdu sans retour, et de pouvoir reprendre à zéro un travail de réorientation de grande envergure, sur des bases toutes nouvelles et inébranlables désormais (*).

Ce n'était pas là simple euphorie, c'est bien clair. Ça n'aurait pas été du tout son genre, et surtout pas dans ces registres-là - et c'est là une chose, aussi, dont je n'aurais pas manqué de m'apercevoir, d'en ressentir un malaise. D'ailleurs, maintenant que j'en rends compte, ces paroles de ma mère (reprises de deux de ses lettres à moi, que je viens de relire) font entrer en résonance ma propre expérience de Dieu, toute récente. C'est même frappant à quel point elles s'y appliquent, presque textuellement (**). Cela me confirme encore dans mon impression - car ces choses-là, on les vit et on ne les invente pas. Ces retrouvailles avec Dieu avaient bel et bien eu lieu, elles étaient véritables. Et elles lui offraient une chance exceptionnelle, comme elle n'en a pas eu (je crois) de semblable dans sa vie, pour "sauter le pas" - pour se renouveler.

(*) Comme je le souligne plus loin, cette ardeur s'est révélée être un feu de paille, et ce travail n'a jamais été entrepris, même au niveau d'une réflexion religieuse de nature générale, qui ne l'aurait pas impliquée de façon tant soit peu névralgique. S'il en avait été autrement, sûrement j'aurais pris intérêt, moi aussi, aux réflexions dans lesquelles elle se lançait, et peut-être ma vie aurait-elle été assez différente, en me rapprochant d'une connaissance de Dieu dès mon adolescence.

(**) Je dois faire seulement une réserve partielle, au sujet du "sens de la vie". Il serait inexact de dire qu'avant mon expérience toute récente, ma vie était "dénudée de sens". Je sentais fortement qu'il y avait un sens, et même une plénitude de sens, mais je distinguais mal lequel ! Ma relation à l'humanité dans son ensemble devenait pour moi de plus en plus problématique, car je me sentais spirituellement absolument seul de mon espèce, et n'arrivais à me reconnaître dans aucun groupe humain, ni dans aucun autre être. (Voir à ce sujet le début de la réflexion dans la note "Expérience mystique et connaissance de soi - ou la gangue et l'or", n° 9.) C'était là la source d'un malaise croissant, qui a disparu totalement par la rencontre avec Dieu. La plénitude de sens, que je n'arrivais pas à bien saisir, réside en Dieu - en Sa simple existence, et en Son intérêt et Sa sollicitude aimante pour moi, et pour tout autre être, et pour les affaires des hommes et les destinées de notre espèce et de l'Univers.

Mais cette chance inouïe, elle ne l'a pas saisie - ce renouvellement, qu'elle croyait déjà accompli sur l'heure, n'a jamais eu lieu. Il restait devant elle, comme une tâche à accomplir et jamais accomplie - une tâche qu'elle a obstinément éludée, jusqu'à la fin de sa vie.

Pour tout dire, dans le ton de la première lettre déjà où elle me parle de ce tournant, et dans une autre quinze jours après, on voit qu'elle avait eu le temps de se ressaisir. Il n'y a trace d'une remise en cause d'elle-même qui aurait eu lieu, aucune allusion à des faillites ou des défaillances de son crû. Bien au contraire, elle constate avec satisfaction que toutes les lois spirituelles qu'elle découvre à présent "dans une lumière nouvelle" leur étaient au fond déjà bien connues toute leur vie, à elle et à mon père ; que c'est bien selon les préceptes évangéliques qu'ils avaient eux-mêmes toujours vécu, et reconnu comme valables les lois ("Gesetzmässigkeiten") posées dans la Bible.

Tout ça avait, certes, fière allure, et n'avait rien pour choquer ou décevoir ou seulement susciter réflexion ou retenir l'attention chez son fils, qui avait pour elle une admiration sans bornes ! Ça faisait même longtemps que ce genre de choses au sujet de mon incomparable mère allait de soi. Avant c'étaient les hauts idéaux anarchistes dont elle était l'incarnation bien sentie, maintenant c'étaient les enseignements du Christ, pourquoi pas...

S'il fallait juger par ce ton-là (le seul que j'aie trouvé dans les deux lettres à moi où elle parle de la chose...), j'aurais tout lieu de douter du sérieux de cette "lumière nouvelle", et de l'expérience dont elle parlait. Le fait est que dans ses façons de parler, de sentir et de faire, elle n'avait pas changé d'un poil - elle n'avait pas à s'inquiéter à mon sujet, que j'allais plus la reconnaître ! Mais j'ai encore une longue lettre d'elle écrite six ans plus tard (en 1950), adressée à l'ancien pasteur qui m'avait recueilli. Elle a dû se sentir plus à l'aise avec lui, pour faire entrevoir un autre aspect de son expérience, qu'elle avait avec moi passé sous silence. Elle y parle de l'incapacité foncière des hommes d'aimer véritablement, mis à part un nombre infime (tel que lui-même, ou Gandhi ...), dont elle admet sans réserve ne pas faire partie.

Ce n'était sûrement pas une improvisation, venue là sous l'inspiration du moment, mais bien un reflet, très atténué, de ce qui s'était véritablement passé en elle au moment de ces retrouvailles. Elle a dû faire alors le constat de l'absence de véritable amour dans sa vie, comme j'ai été amené à le faire moi-même pour ma propre vie, trente ans plus tard. C'est un tel constat, seulement, qui faisait de ce moment un "instant de vérité" - un instant où la voix de Dieu pouvait être entendue et reconnue...

Mais quand elle écrit cette lettre, cela faisait six ans que cette connaissance humble et vivante, qui lui avait alors fait retrouver Dieu (pour quelques heures ou pour quelques jours peut-être...), s'était figée en un souvenir, en des formules bien senties comme : "tous les hommes, hélas... - sans même m'exclure du nombre (tant je suis honnête avec moi-même)...". Cette formule-là, six ans plus tard et même six jours plus tard déjà sûrement (*), ne signifiait plus rien. Pour aucun des êtres qu'elle prétendait aimer, et qu'elle avait tous profondément marqués du sceau de sa violence, elle n'a pris la peine d'examiner en vérité qu'elle avait été sa relation à eux. Tout comme dans le passé, elle continuait à se maintenir dans le mythe du grand et inégalable amour entre elle et mon père, et dans celui de la mère remarquable et à tous égards exemplaire qu'elle avait été. Et alors qu'elle avait retrouvé et remplumé encore son coussin de lauriers, les mêmes forces jamais examinées qui avaient opéré en elle sa vie durant, avaient repris et continuaient leur travail souterrain. Bientôt elles allaient dévaster à nouveau sa propre vie et celle de ses proches, et lui faire exécrer et maudire, pendant les années qui lui restaient encore à vivre, ceux qu'elle avait cru aimer, et jusqu'à Dieu Lui-même qui lui refusait les arides satisfactions auxquelles elle aspirait.

Ainsi, j'ai eu le privilège de voir de tout près qu'une expérience de Dieu, si authentique et bouleversante ou exaltante soit-elle, quand elle n'impulse et n'alimente un travail intérieur patient et durable, pour prendre connaissance humblement de soi-même et de sa vie, et des illusions, des mensonges, de la violence cachée qui la traversent et la pénètrent de toutes parts, aussi profondément et tenacement que des racines de chiendent... - qu'une telle expérience est désarmorcée et vidée de la force de renouvellement qui vit en elle, laquelle est sa seule et véritable raison d'être. En un tournemain,

(*) Si elle était restée dans des dispositions d'humilité, de vérité, dans les jours qui ont suivi, elle n'aurait eu aucune hésitation à m'écrire au sujet de son expérience. Au contraire, cela aurait été une grande joie d'annoncer cette nouvelle inouïe, et de m'y faire participer. M'en faisant part dans de telles dispositions, toutes différentes de celles que je lui connaissais, sa lettre, et ce qu'elle m'aurait dit par la suite de vive voix, n'aurait pas manqué de faire une impression profonde sur moi, au lieu d'entrer dans une oreille distraite (comme ce fut le cas) pour sortir par l'autre. La crainte qu'elle avait de s'en ouvrir à moi était non celle d'une délicatesse, mais celle d'une vanité qui craint de "perdre la face" en se dédisant de convictions qu'elle avait si fièrement proclamées et dont elle m'avait "pétrie" (pour reprendre sa propre expression). Et pourtant, le fait que j'avais pris pour ainsi dire les devants, devait être de nature à lui montrer la vanité de sa vanité ; c'était comme un encouragement discret de Dieu, de dépasser ses réflexes invétérés, de se décontracter : regarde, petite sotte, ton fils ne t'a pas attendu pour suivre son propre chemin et se servir de ses propres lumières ! Mais elle n'a pas su entendre la voix de Dieu, tant elle était prise par son propre discours sur Dieu...

sous l'action silencieuse et diligente des forces du moi, elle s'est déjà transformée en un colifichet de choix, qui vient à point nommé orner l'image de marque, et lui donner une "nouvelle dimension", ma foi, du plus seyant effet !

Cette expérience de ma mère, venue dans son âge mûr comme l'accomplissement inespéré et rayonnant de quatre longues et douloureuses années de captivité, peut-être a-t-elle été aussi le point culminant de sa vie (*), dans l'optique spirituelle j'entends, c'est-à-dire : aux yeux de Dieu. Mais ces retrouvailles bénies ne lui ont servi de rien. Dans les jours déjà qui ont suivi, sûrement, leur véritable sens déjà était escamoté, disparu à la trappe. Elles n'ont fait que rendre plus vertigineuse la chute qui les a suivies, et plus amère encore et plus démentielle, sa révolte contre Dieu.

32. L'appel et l'esquive

(19 et 20 juin) Avec un recul de plus de quarante ans, quelle portée attribuer à ce tournant dans ma relation à Dieu, à la fin de ma seizième année ? J'avais reconnu l'existence d'un Créateur aux moyens prodigieux, qui avait façonné l'Univers et animé de Son Souffle de vie les créatures de la terre. Voilà une connaissance qui à présent m'apparaît d'une portée immense, évidente, irrécusable (**). Mais, chose remarquable, au moment même où j'accédais à cette connaissance cruciale, je décrétai aussitôt qu'elle ne me concernait pas ! En fait,

(*) Il y a quelques jours à peine, et sans l'avoir non plus cherché, j'ai mis le doigt également sur ce qui fut le "point culminant" dans la vie de mon père. (Voir la section "Splendeur de Dieu - ou le pain et la parure", n° 28). La parenté entre les deux moments, au delà de toutes les différences, m'apparaît soudain d'une façon saisissante. Chose étrange, jamais la pensée ne m'était venue auparavant de rapprocher ces deux événements dans la vie de mon père et dans celle de ma mère.

(**) Bien sûr, cette "portée immense" est désamorcée de sa dimension proprement personnelle et religieuse, quand on s'en tient à l'idée que le Créateur, une fois son Oeuvre accomplie, avait cessé de s'y intéresser et ne s'en occupe plus. Mais si je m'en suis tenu à cette idée-là, sans prendre la peine même de lui consacrer une réflexion, c'est sûrement qu'elle m'arrangeait, qu'elle allait dans le sens de la "paresse spirituelle" qui apparaîtra clairement au cours de la réflexion. Bien sûr, je savais bien que les croyants unanimes affirmaient le contraire, et que parmi eux il n'en manquait pas qui avaient tout l'air (selon ce qu'ils laissaient entendre) de le savoir par expérience personnelle. Mais l'idée ne m'est jamais venue d'en interroger aucun sur son expérience de Dieu - pas même ma mère ! Et elle-même s'est bien gardée de revenir à ce sujet, qu'elle a choisi d'enterrer elle aussi sans tambour ni trompette (pour ne le sortir que dans les grandes occasions)...

dès l'année d'après, jeune étudiant de dix-sept ans, j'allais me lancer à bride abattue dans la recherche mathématique, et pendant les vingt-cinq années qui allaient suivre (jusqu'en juillet 1970) lui consacrer pratiquement la totalité de mon énergie disponible. Et jusqu'à quatre années plus tard encore, donc dans les trente années qui ont suivi mon décret péremptoire (et le milieu foncièrement déspiritualisé dans lequel j'évoluais aidant), cette connaissance resta inactive, pour autant que je puisse voir. Consacrer une pensée à Dieu, le grand Absent, l'Inconnaissable, ou à une question métaphysique, m'aurait semblé une pure perte de temps, un enfantillage. Moi je faisais du tangible et du solide, à pleines mains - je faisais des maths !

Evoquant maintenant toute cette situation, elle me frappe soudain comme un étrange paradoxe ! La découverte de la réalité de Dieu comme Créateur était un acte d' a u t o n o m i e spirituelle, qui me faisait sortir du cercle idéologique dans lequel mes parents s'étaient enfermés leur vie durant. Jusque là et en dépit de toutes les influences contraires qui avaient essayé de m'en arracher, je m'étais maintenu dans ce cercle, comme une chose allant de soi. Les idées qui avaient baigné mon enfance, et qui formaient l'univers idéologique de mes parents, représentaient pour moi un "absolu" tacite. C'était "la Vérité", rien de moins, dont j'étais dépositaire, et même (je ne tardais pas à m'en rendre compte) un des très rares à l'être (*) ! Et jusque là, cette vérité-là ne s'était jamais trouvée en conflit avec le témoignage de ma saine

(*) Ma mère s'était formée sa propre vision du monde, en opposition aux valeurs de son milieu parental et de la société ambiante, au sortir de l'adolescence. **Encore** maintenant, faisant la part de l'immaturité qui était sienne, cette vision m'apparaît attachante et remarquable par la hardiesse de la pensée totalement confiante en elle-même, et la générosité de l'inspiration. En plus "yang" encore que celle de mon père (plus proche de l'intuition directe des choses et de sources de connaissance plus profondes que la pensée), elle s'y accordait de façon étonnante. Cela pouvait leur donner l'illusion, au delà des heurts continuels et des dissonances profondes, d'une parenté (voire d'une communion) profonde de leurs êtres, et étayer le mythe d'un "amour" absolument unique, irremplaçable, les élevant au-dessus d'eux-mêmes et de la condition humaine... Jamais l'un ni l'autre n'a fait même le premier pas pour examiner les forces inconscientes qui avaient été en oeuvre en l'un et en l'autre pour façonner une certaine vision des choses. Comme tout le monde et plus encore, car ils s'en croyaient les libres artisans, cette vision leur apparaissait comme "la Vérité" - et c'est comme telle que je l'ai accueillie dans mon être dès mon plus jeune âge, plus profondément que les mots seuls n'auraient pu l'imprimer en moi.

Chez chacun de mes parents, sa vision des choses est restée pour l'essentiel la même tout au long de l'âge adulte et jusqu'à sa mort - il n'y a pas eu de m a t u r a t i o n véritable en l'un ni en l'autre. Les ajustements que ma mère a fini par faire, après la révolution espagnole et surtout en 1944 par son "expérience de Dieu", restaient superficielles et au fond g r a t u i t e s ,

car ils ne l'impliquaient pas elle-même de façon vraiment névralgique. Les mythes concernant sa propre personne, sur lesquels elle a vécu toute sa vie, l'ont accompagnée jusqu'à sa mort. Moi-même n'ai découvert la vérité nue derrière ces mythes qu'en 1979, vingt-deux années après sa mort.

raison, ni avec celui venant des couches plus profondes de l'être, de cet "instinct spirituel" plus essentiel que les sentiments (lesquels sont encore, dans une large mesure, tributaires du conditionnement par l'entourage). La vision du monde me venant de mes parents ne manquait ni de cohérence, ni de générosité, et il aurait semblé qu'elle répondait à toutes mes aspirations. M'y maintenir contre vents et marées avait été plus encore une fidélité à moi-même, qu'à mes parents qui s'étaient désintéressés de moi pendant une période cruciale de mon enfance (*). Là, c'était la première fois que cette "Vérité" s'avérait insuffisante. Il n'y a eu alors aucune hésitation pour l'admettre - et par là-même, pourrait-on penser, à franchir le pas : prendre mon envol hors de l'univers mental qui avait entouré ma première enfance ! Du moins, en donnant à cette découverte la portée qui visiblement lui revenait, en vertu d'un simple "bon sens spirituel" qui ne me faisait sûrement pas plus défaut que le bon sens intellectuel, c'était bel et bien prendre mon envol, le premier grand pas vers une véritable autonomie spirituelle.

Mais d'autre part, je vois bien que le premier pas hors de l'univers mental des mes parents, je ne l'ai accompli que trente ans plus tard, bien longtemps après qu'ils soient morts l'un et l'autre, lors de cet "instant de vérité" que j'ai déjà frôlé dans la réflexion d'avant-hier. Et du coup je vois apparaître le sens de cette célérité étonnante, classant comme une simple curiosité intellectuelle, quasiment, une découverte visiblement cruciale pour ma vision du monde (sinon encore pour celle de moi-même...). Mon décret péremptoire "Ça ne me concerne pas !" - son véritable sens inexprimé, c'était : "Je resterai dans cet univers qui m'est si familier, et où je me sens au chaud !". C'était, sous couvert d'honnêteté intellectuelle

(*) Je n'ai admis ce désintérêt au niveau conscient, et n'ai découvert la destruction de la famille qui a eu lieu en 1933, par la volonté impitoyable de ma mère et l'acquiescement subjugué de mon père, que lors de mon travail de 1979. Mais au niveau inconscient, j'avais certes senti le souffle de la violence qui s'était soudain et mystérieusement déchaînée en ma mère, et la longue désaffection qui a suivi ce déchaînement, alors que je vivais séparé de mes parents dans une famille étrangère. A l'âge de huit ans, il y a eu une sorte de coupure en moi, par rapport à mon passé et à mes parents, qui s'est manifestée par un oubli presque total de tout ce qui s'y rapportait. J'ai fait alors, sans que rien n'y paraisse au niveau conscient, un "grand trait" sur mes parents et sur ce qui m'y rattachait. Et pourtant, cette coupure n'a affecté en rien la vision des choses que je tenais de mes parents. Celle-ci s'est conservée intacte pendant les cinq années passées loin d'eux et dans un milieu totalement étranger à cette vision.

("j'ai découvert quelque chose, mais je reconnais qu'elle est sans conséquence..."), de lucidité, une *a b d i c a t i o n* spirituelle, un refus de véritablement assumer cette découverte. J'ai suivi alors la pente naturelle de la paresse spirituelle, me ramenant dans le "connu" de l'univers parental, au lieu d'entendre et d'accepter l'interpellation qui me venait alors de l'Inconnu - et de me confronter à Lui.

Au lieu de prendre mon envol alors, de me frayer ma propre voie de connaissance, celle qui serait authentiquement mienne, je me suis lancé dès l'an prochain dans l'"inconnu mathématique" (*). Il avait bien de quoi me tenir en haleine, et ceci sans bousculer en rien mon inertie spirituelle - bien au contraire ! Je restais solidement campé entre les quatre murs de l'univers mental que m'avaient légué mes parents. Pendant trente ans encore, je le considérais comme le plus précieux des héritages spirituels, qu'il m'appartenait de préserver et de transmettre (**).

Cet attachement indéfectible aux valeurs qui me venaient de mes parents n'avait rien pour déplaire à ma mère, certes - bien au contraire encore ! Elle qui venait de passer par l'expérience vivante d'une rencontre avec Dieu, et qui était la mieux placée (à part moi) pour sentir ce que mon attitude avait

(*) Je n'entends pas dire que le fait de me lancer dans la recherche mathématique était nécessairement un empêchement pour une maturation spirituelle. Mais le fait est que mon investissement démesuré dans la mathématique a bel et bien été ma façon d'éviter les questions d'un tout autre ordre qui m'interpellaient. Elles étaient ressenties comme une sourde menace par le fait même que ma vision du monde ne me permettait pas d'y répondre de façon appropriée, ni même de les entendre - elles menaçaient l'existence même de mon univers mental parfaitement serein, harmonieux, bien ordonné. A vrai dire, je faisais comme toute ma vie (et jusqu'à aujourd'hui même encore...) j'avais vu faire tout autour de moi. L'idée d'une *a u t r e* relation au monde qu'une telle relation de fermeture inquiète, ne pouvait me venir d'un exemple extérieur à moi. Il a fallu que j'en fasse moi-même l'expérience, en 1974 et surtout à partir du grand renouveau de 1976, pour en arriver à une autre relation au monde et à l'image que je m'en fais. La stimulation essentielle n'est pas venue de l'extérieur, mais uniquement des forces créatrices des couches les plus profondes de la psyché. C'est dire aussi (je ne peux plus avoir de doute à ce sujet) que l'initiative est venue de D i e u .

(**) Cette façon très fortement enracinée de ressentir l'héritage dont je me sentais porteur est restée tacite jusqu'en 1976. Je l'ai formulée pour la première fois lors de la nuit qui a précédé les "retrouvailles avec moi-même". C'est quatre années après encore, après le travail sur la vie de mes parents et en annotation à ces notes de 1976, que je songe à me dire avec toute la clarté nécessaire, à quel point "ce précieux héritage" a agi comme un poids et comme une entrave, et que la peine et la frustration que j'éprouvais de n'en avoir rien pu transmettre à mes enfants étaient, pour le moins, mal placées.

de faux, de forcé - je ne me rappelle pas qu'elle m'ait laissé entendre par un mot que je pouvais peut-être faire une autre place à Dieu que de Le ranger dans un coin, comme une simple curiosité métaphysique.

Et arrivé à ce point, je commence à entrevoir pourquoi ce bel élan en ma mère, pour rebâtir de fond en comble une vision du monde (à la place de celle qui s'était, disait-elle, brisée en "mille morceaux"), dans l'"éclairage nouveau" lui venant de Dieu, a tourné court si abruptement. Il n'en a plus jamais été question entre nous (pour autant que je m'en souviens). Pourtant, Dieu sait qu'elle ne manquait ni de suite dans les idées, ni de souffle, pour les choses auxquelles elle tenait vraiment (*). Mais pourquoi se serait-elle donnée cette peine, alors qu'elle me voyait tellement à l'aise dans cet univers "en mille morceaux" qu'elle m'avait légué, et si peu pressé d'en sortir ?! Cet univers était sa création, et mon attachement à lui, son sceau dans mon être. (Que cet univers s'était fêlé, voire même brisé en mille morceaux, elle ne s'était jamais souciée avant cette lettre (deux mois après que lesdits morceaux enfin se rassemblent providentiellement...) de me le laisser entendre. J'avais de quoi être un peu abasourdi de l'apprendre soudain comme en passant, à la quatrième page d'une lettre - pour oublier la chose vite fait !) N'avais-je pas déclaré que je n'avais que faire du Créateur qui venait là comme les cheveux sur la soupe, que j'étais très bien sans Lui dans les penates parentales ? Et certes, ni par lettre ni de vive voix l'idée n'est jamais venue à ma mère de m'expliquer en quoi cet univers était fêlé. Du coup, sûrement, mon oreille abasourdie et distraite se serait faite attentive : au lieu d'une vague formule où il est question de mille morceaux, se rassemblant miraculeusement par la vertu du saint esprit, elle m'en aurait montré un ou deux de ces morceaux, bien tangibles, ou ne serait-ce qu'une fissure. Et l'idée ne m'est pas venue non plus de lui dire : chiche, où ce qu'ils sont, ces morceaux ! En somme, je ne prenais pas plus au sérieux ce qu'elle m'avait écrit et qui me passait par dessus la tête, que je n'avais pris au sérieux le bon Dieu.

Ces fissures, et d'importance, j'ai fini par les découvrir par mes propres moyens, trente ans plus tard, après que ma mère était sous terre depuis dix-sept ans sans s'être décidée à me les montrer. Pour arriver à les voir enfin,

(*) Par ailleurs, comme sa santé rendait impossible pour elle de reprendre un travail salarié, elle a eu dès ce moment-là et jusqu'à sa mort treize ans plus tard, tout le loisir pour se consacrer à la réflexion.

ces fissures qui crevaient les yeux, il avait fallu que, quelques mois plus tôt, j'en arrive au constat d'une vie en ruines s'étendant derrière moi à perte de vue, et que je me dise : il y a quelque chose qui doit aussi clocher e n t o i ...

Pour ce qui est de ma mère, visiblement elle-même s'est dépêchée d'oublier et les fêlures, et les morceaux, et son beau projet de rebâtir à neuf (*) - et ce faisant, de me forcer quasiment à prendre mon envol, à quitter cette prison (fêlée...) construite de ses mains - l'oeuvre altière de son esprit, qu'elle renierait - qu'à Dieu ne plaise !

Il y a eu a u m ê m e m o m e n t, en ces premiers mois de l'année 1944, à des niveaux de profondeur différent, mais très clairs l'un et l'autre, d e u x " a p p e l s d e D i e u ", l'un à ma mère, l'autre à moi. Comme tout appel de Dieu sûrement, l'un et l'autre étaient appel à un renouvellement, à une libération intérieure. En apparence, ces appels ont été entendus - et on peut même dire, sûrement, que ma mère l'a entendu bel et bien, l'espace d'un

(*) A partir de 1945 et dans les trois ou quatre années surtout qui ont suivi, ma mère s'est dédiée à un travail autobiographique de vaste envergure, sous forme romancée. Cela aurait pu être pour elle une autre occasion providentielle, pour un approfondissement de sa vision d'elle-même et de sa vie. Faute d'une véritable soif de connaître, d'une soif de vérité, elle ne l'a pas saisie. L'idée qu'elle pourrait encore avoir quelque chose à apprendre sur elle-même ne lui est jamais venue. Pour elle, le travail ne pouvait consister qu'à dire, avec toute la finesse dont elle était capable et de façon aussi frappante que possible, c e q u ' e l l e s a v a i t d é j à. Elle s'est contentée de revivre et de ressentir à nouveau les choses au niveau même où elle les avait vécues et ressenties en son temps, avec les mêmes oeillères, en reproduisant telles quelles les mêmes escroqueries inconscientes qui lui avaient déjà à ce moment (comme chez tout le monde) bouché une prise de connaissance "en vérité" de ce qui se passait vraiment en elle. Ainsi son travail, à l'exception de quelques rares pages, n'était-il guère autre chose qu'un "exercice de style" littéraire, servi par un sens du style et une maîtrise de la langue consommés. Ce n'était pas un travail créateur et ne pouvait l'être, avec le propos délibéré informulé ancré en elle. Car il n'y a de travail créateur que là où constamment s'approfondit et se renouvelle, en symbiose inséparable avec le travail, la connaissance de la chose qu'on s'efforce d'exprimer. C'est par cela justement qu'un tel travail, à côté de l'oeuvre extérieure qu'elle produit et comme un fruit plus caché et plus essentiel, s'accompagne d'une o e u v r e i n t é r i e u r e, par une transformation voire un renouvellement qui s'opère dans celui-là même qui crée.

Bien sûr, les notes autobiographiques de ma mère ont été pour moi un matériau précieux et irremplaçable dans mon propre travail (nullement "littéraire" pour le coup) pour "faire connaissance de mes parents". C'est finalement moi qui, plus de trente ans après ce travail, en ai recueilli le vrai fruit, que ma mère s'était refusée de cueillir.

instant. Mais l'appel n'a été suivi par elle ni par moi. Et je vois à présent que sa réponse et la mienne ont été étroitement solidaires, sans qu'il puisse même être question laquelle des deux a entraîné l'autre. Sûrement, si l'un de nous avait eu la vivacité spirituelle, la fidélité au meilleur en lui-même, pour suivre l'appel, pour "bouger" - l'autre n'aurait pu s'empêcher de se mettre en mouvement à son tour, à brève échéance - il n'aurait pu continuer plus longtemps à réfréner les forces profondes prisonnières en lui et qui demandaient expression. Mais au lieu que les forces vives en l'un et en l'autre se suscitent mutuellement et se stimulent, ce fut l'inverse. La paresse spirituelle en l'un a fait corps avec celle en l'autre, pour faire barrage aux forces de renouvellement et rester prudemment dans le statu quo.

C'est ainsi que ces deux appels au renouvellement ont débouché, dans la vie de ma mère comme dans la mienne, sur une longue stagnation spirituelle. Chez ma mère, celle-ci s'est poursuivie jusqu'à sa mort en 1957, treize ans après ; et même (comme je sais par des rêves de l'an dernier) au delà de sa mort encore, pour prendre fin seulement au mois d'août l'année dernière - une stagnation qui s'est étendue sur quarante-deux ans (*). Chez moi, elle a duré trente ans, jusqu'en 1974 - jusqu'au moment où je me suis trouvé soudain dans une crise intérieure toute semblable à celle que ma mère avait éludée trente ans plus tôt (**).

(*) A vrai dire, déjà depuis qu'elle était sortie de l'adolescence, vers l'âge de ses vingt ans, ma mère (comme tout le monde ou peu s'en faut...) a éludé les innombrables occasions qui se sont offertes à elle pour mûrir, c'est-à-dire : pour apprendre à se connaître. Spirituellement, je vois sa vie ultérieure comme une stagnation presque totale, avec comme seuls événements marquants le choc (de nature salutaire en lui-même) causé par l'échec de la révolution espagnole, et "l'expérience de Dieu" en janvier (?) 1944 - instant de vérité éphémère, presque immédiatement balayé par les forces du moi.

(**) Cette crise a eu lieu en avril 1974, et n'a pas aussitôt débouché sur un travail de réflexion conscient, tant soit peu systématique. Je me suis vite laissé reprendre par le flot de mes occupations et de mes projets, et peut-être que ce moment-là serait resté sans suite, comme cela avait été le cas chez ma mère, si ça n'avait été pour un accident providentiel qui eut lieu en juin (une jambe fracassée), et qui me maintint cloué au lit pendant plusieurs mois. Le lendemain même de l'accident, je savais qu'il était venu comme une chance inespérée, pour me forcer à faire, enfin, un travail de réflexion qui m'incombait. Il y a eu un afflux d'énergie qui a porté la réflexion dans les semaines qui ont suivi, couché à la clinique de Lodève. J'ai fait alors, avec tout le soin nécessaire, le constat de faillite circonstancié de la vision du monde qui avait été mienne jusque là, et que jusque là je n'avais jamais pris la peine encore de seulement me formuler de façon cohérente.

33. Le tournant - ou la fin d'une torpeur

(21 juin) Il n'est pas dans mon propos d'entrer ici dans cette longue période de stagnation spirituelle, nullement homogène, qui s'étend entre 1944 et 1974. Elle englobe les vingt-cinq années de ma vie, entre 1945 et 1970, où celle-ci était entièrement centrée sur mon travail mathématique, auquel je consacrais la quasi-totalité de mon énergie. C'est pendant cette période qu'est apparue en moi, sans même m'en rendre compte (est-il besoin de le dire), une n o u v e l l e i d e n t i t é se superposant à l'ancienne, et coexistant avec elle sans trop de mal : celle de "mathématicien", et plus précisément, celle de m e m b r e d'une " c o m m u n a u t é m a t h é m a t i q u e " à laquelle je m'identifiais sans réserve (*). C'était, mise à part la famille dont j'étais issu, la première communauté humaine dont je me sois vraiment senti faire partie. L'épisode où j'ai quitté cette communauté pour ne plus y revenir, en 1970, a été vécu d'abord comme un douloureux arrachement, avant d'être ressenti comme une libération - comme le franchissement d'une porte que j'avais maintenue fermée sur moi très longtemps et qui s'était ouverte soudain sur un monde nouveau, insoupçonné (**).

(*) Au sujet de cette identification à un milieu et de sa genèse, voir ReS I, "L'étranger bienvenu" et "La "Communauté mathématique" : fiction et réalité" (sections n°s 9, 10). Il n'est d'ailleurs pas tout à fait exact que cette identification, stimulée par l'accueil bienveillant et parfois chaleureux reçu auprès de mes aînés, ait été "sans réserve". La plus importante de toutes concernait le laxisme universel, dans le milieu mathématique, vis-à-vis de la recherche à buts militaires et des sources de financement en provenance de l'armée. Mais j'ai choisi de me minimiser le malaise que m'inspirait cette mentalité, me contentant de ne pas accepter de subvention de provenance militaire, et de m'abstenir de participer à des rencontres mathématiques financées tant soit peu par de telles subventions. Cela me permettait, en somme, de "m'identifier sans réserve" à mon milieu professionnel, tout en ayant bonne conscience ! On était gentil et tolérant avec moi pour cette bizarrerie un peu insolite, et quand on m'invitait on prenait soin que la source de financement soit irréprochable - et en échange j'étais gentil aussi et ne cassais pas les oreilles de mes collègues et amis pour les convaincre de faire comme moi. C'était parfait comme ça et tout le monde était content, jusqu'au jour où, inexplicablement, j'ai pris la mouche et me suis mis à "faire des vagues"... Ça a été le "grand tournant" de 1970, dont il va être question plus bas. Quelle a été la réaction collective de mes collègues et amis aux dites vagues, je n'ai commencé à en prendre vraiment connaissance qu'en 1984, par l'écriture de Récoltes et Semaines...

(**) Je parle de cet épisode crucial ici et là dans Récoltes et Semaines. Voir ReS I "L'arrachement salutaire" (note n° 14), ReS III n° 134₁, ReS O Lettre section 3 "Le décès du patron - chantiers à l'abandon".

Je ne puis certes dénier une portée "spirituelle" à ce tournant décisif dans ma vie. Mais je le vois à présent surtout comme un premier choc salutaire, amorçant un travail se poursuivant dans des profondeurs ignorées, et dont les vrais fruits spirituels ne se manifesteront que quatre ans plus tard, avec le "moment de vérité" (en avril 1974) et le travail de réflexion qui l'a suivi (juin à août de la même année), et surtout à partir des grands bouleversements intérieurs de 1976, année d'une véritable "fonte des glaces" dans la psyché. Jusque là, la structure du moi, qui enserrait et étouffait mon être tel un lierre qui prolifère étranglant un arbre vigoureux, restait non seulement intacte, mais entièrement inaperçue. J'avais commencé à le voir chez d'autres et même à discourir à ce sujet (*), sans que l'idée ne m'effleure jamais qu'il pourrait en être de même chez moi ! C'est en 1976 seulement que se place le premier renouvellement profond et irréversible en mon être, culminant à la mi-octobre en les "retrouvailles avec moi-même" dont j'ai déjà parlé (**). Trois jours plus tôt, j'avais découvert pour la première fois le décollage farouche entre l'image de moi entretenue une vie durant, et l'humble réalité - et en même temps la structure du moi, solidaire de cette image, s'était écroulée, pour la première fois de ma vie. C'est le jour aussi où "la méditation" est entrée dans ma vie, c'est-à-dire une véritable réflexion sur moi-même, sous l'impulsion d'une soif de connaître que n'inhibe ni peur ni vanité (***)). Mais j'anticipe...

Dès "le grand tournant" de 1970 déjà, quand je quitte un milieu dont j'avais fait partie depuis plus de vingt ans, ma vision du monde connaît un bouleversement considérable. Peut-être exprimerai-je le mieux la signification psychique et spirituelle de ce tournant, cependant, en disant que c'est le moment où je me libère des consensus du groupe auquel, non sans une ambiguïté secrète, je m'étais jusque là identifié tacitement.

Quant à la mise en cause, qui était au premier plan à mes yeux comme aux yeux de tous, elle concernait bien plus le milieu que je quittais et, plus généralement, le milieu scientifique, son éthique, ses compromissions, que ma propre personne. Celle-ci n'était guère concernée qu'à titre de membre de ce milieu,

(*) C'était sous l'influence de mes lectures de Krishnamurti, au début des années 70.

(**) Pour la première allusion que j'y fais dans ce livre, voir le début de la section "Premières retrouvailles - ou le rêve et la connaissance de soi" (n° 1). Voir également ReS III "Les retrouvailles" et "L'acceptation" (n°s 109, 110).

(***) Je parle de la méditation ici et là dans Récoltes et Semailles. Pour la découverte de la méditation, voir ReS I "Désir et méditation", section n° 36.

auquel je continuais (et continue encore en ce moment même) de faire partie au sens strictement professionnel ou sociologique. La critique portait avant tout sur le rôle des scientifiques, et du savoir qu'ils représentent, dans le monde d'aujourd'hui (*). Elle n'était nullement inhibée, comme c'était le cas chez presque tous mes collègues (parmi les rares où il y avait quelque velléité critique), par ma propre qualité de scientifique. Spirituellement et idéologiquement, je m'étais dégagé déjà (ou "arraché" pour mieux dire !) de l'emprise du groupe.

Par la suite cette critique s'élargit encore, à la dimension d'une critique de vaste envergure de la "civilisation occidentale" et du monde moderne qu'elle a conquis et nivelé, des valeurs qui le fondent, de l'"esprit du temps" qui le gouverne inexorablement et le mène vers la destruction du patrimoine terrestre biologique et culturel et, par là-même, vers sa propre destruction inéluctable.

Cette réflexion "idéologique" (en partie collective) qui a eu lieu en les trois années 1970-72, et la compréhension (Erkenntnisse) à quoi elle a abouti, n'ont aujourd'hui rien perdu de leur actualité, bien au contraire ! Et assurément, dans ce livre que je suis en train d'écrire, comme dans les autres qui me restent à écrire, j'aurai ample occasion d'y revenir. Mais au point où j'en étais alors et par lui-même, ce renouvellement idéologique de vastes dimensions et de portée considérable, ne pouvait cependant tenir lieu de renouvellement spirituel,

(*) Cette réflexion critique, en partie collective, est inséparable de mon engagement militant dans le groupe écologique et antimilitariste "Survivre et Vivre", qui s'est constitué à Montréal (d'abord sous le nom "Survivre") en juillet 1970. C'est la constitution de ce groupe, auquel je me dédierai corps et âme pendant les deux années suivantes, qui a consacré véritablement mon départ sans retour du milieu mathématique. Dorénavant, la mathématique avait cessé d'être la passion dominante dans ma vie.

On trouvera quelques mots sur ce groupe dans ReS I "Mes amis de Survivre et Vivre" (note n° 1). Je signale que la critique du monde scientifique était surtout de nature "externe", elle ne se préoccupait qu'accessoirement de l'esprit et des moeurs qui prévalent à l'intérieur des milieux scientifiques. A cet égard, l'éclairage est totalement inverse dans Récoltes et Semailles. Il est vrai que pendant les quinze ans qui s'étaient écoulés entretemps, la corruption dans le milieu mathématique s'est étendue et s'est aggravée d'une façon effrayante. Il est vrai aussi que les deux aspects ne peuvent être séparés. C'est bien un certain esprit qui prévaut chez les scientifiques (et ce n'est pas de hier, question de degré mise à part...), et dans la production même d'une science totalement "déspiritualisée", qui semble prédestiner celle-ci, par une sorte d'inexorable "logique intérieure" spirituelle, à son rôle de moteur aveugle dans la course en avant autodestructrice du monde moderne.

ni même y contribuer de façon directe et efficace. Malgré mes apparents efforts pour "m'impliquer" au maximum, mes réflexions ne touchaient jamais que la périphérie de mon être. C'est pour l'avoir senti confusément, sûrement, que je me retire progressivement, au courant de l'année 1972, des activités antimilitaristes, écologiques et de "subversion culturelle", sentant par ailleurs qu'elles étaient sur le point de s'enliser dans une routine militante, au lieu de s'insérer dans un mouvement plus ample qu'elles auraient aidé à naître et à prendre conscience de lui-même (18). Et c'est sans nul doute le même appel aussi qui me fait me lancer, avec la force sans réplique du noctambule, dans deux expériences communautaires, l'une en 1972, l'autre l'année suivante. Elles se soldent toutes deux par le plus lamentable échec. Ces échecs, après bien d'autres, m'apportaient obstinément un même message, une même leçon : à quel point, à mon propre sujet comme au sujet d'autrui, je vivais sur des idées toutes faites (fussent-elles de ma fabrication...) et des discours ad hoc, bien plus que sur une connaissance de la réalité, fruit d'une véritable attention (que je ne cessais cependant de prôner...). Je n'ai commencé à apprendre cette insistante leçon que l'année d'après encore, en 1974.

Me libérant de l'emprise idéologique du milieu dont j'avais fait partie, je mettais fin à une certaine ambiguïté en moi (*). Je me retrouvais d'autant plus totalement dans l'idéologie me venant de mes parents, que je ressentais toujours comme m'étant personnelle, et en même temps comme exprimant la "Vérité" sans plus... Il est vrai que la tumultueuse course en avant des années 1970-72 m'en faisait sortir en apparence, en me faisant reconnaître la précarité de certaines valeurs culturelles qui, pour mes parents, avaient été des intangibles : "la science", "la technique", "l'art", "l'instruction", "l'abondance", "la civilisation", "le progrès"... Et plus d'une fois, en ces années, la pensée m'est venue qu'ils en feraient des drôles d'yeux, s'ils étaient là ! Et pourtant, je me rends compte à présent que ces ingrédients-là de l'idéologie, pour importants qu'ils soient, restent encore périphériques. Par eux-mêmes, ils ne touchent pas de façon vraiment névralgique, ou du moins ils ne touchaient pas en moi, à la relation à autrui.

Or c'est bien là toujours que visiblement le bât blesse (**). - et

(*) J'ai explicité cette "ambiguïté" dans une précédente note de bas de page (note (*) page 114).

(**) C'est là, comme j'écris, la place "visible", manifeste, où "le bât blesse".

Mais quand le regard s'approfondit, on constate que le dérèglement (souvent bien visible) de la relation à autrui n'est jamais que le reflet visible d'un dérèglement plus profond et invisible, dans la relation à s o i - m ê m e . Et la relation à soi-même, d'autre part, est elle-même inséparable de la relation à D i e u - à "Dieu en nous". Quand l'une est saine, c'est-à-dire s'enracine dans une foi vivante, l'autre l'est, et ceci, alors même que "Dieu" ne soit ja- mais nommé ni connu comme tel. Et quand celles-ci sont saines, il en est de même de la relation à autrui.

c'est bien au niveau de la relation à tous mes proches que ma vie, depuis vingt ans se réduisait à une longue suite d'écroulements (toujours aussi imprévus et déchirants) et d'échecs. Ma vie familiale semblait frappée, comme par une malédiction secrète, par une d é g r a d a t i o n mystérieuse, inexorable. Il aurait semblé que tout mouvement que je faisais pour la stopper, remettre les choses à leur place ou les mettre au clair, ne faisait que la précipiter - comme dans une marche hallucinante sur des pavés de fière apparence et qui seraient en même temps, insidieusement et sans que jamais la chose ne soit dite, des sables mouvants...

C'est le moment peut-être de préciser que cette période que j'ai qualifiée de "stagnation", entre 1944 et 1974, inclut aussi (à deux années de décalage près) tout ce long mouvement d'une dégradation incompressible, sourdement inquiétante et, par moments, d'une violence hallucinante, d'abord dans la relation entre ma mère et moi (1952-57), puis, sans césure aucune, dans la famille que j'avais fondée dès l'année même de sa mort (1957-76) (*). Cette dégradation ne prend fin qu'avec l'entrée de la méditation dans ma vie (octobre 1976) - c'est alors que ce poids-là, qui avait pesé si lourdement sur moi pendant près de vingt ans, se détache enfin de moi...

(*) Entre 1952 et 1970, mon activité mathématique devient de plus en plus un r e f u g e devant les problèmes, jamais affrontés, de ma vie familiale. La démesure de mon investissement dans la mathématique m'apparaît à présent comme une compensation et un exutoire à l'angoisse refoulée entretenue et créée par cette dégradation inexorable. Je ne crois pas qu'une telle attitude de fuite en moi ait été congénitale, pour se volatiliser comme par enchantement en 1974 ou en 1976 (et je doute qu'elle soit congénitale chez quiconque). Mais, faute d'avoir jamais eu d'autre exemple devant les yeux, l'idée même d'une autre attitude devant les problèmes que la vie me posait ne m'était jamais venue avant l'âge de quarante-six ans ! Sans compter que je ne me rendais absolument pas compte de cette attitude de fuite - de ce refus de véritablement m e c o n f r o n t e r avec les problèmes qui m'assaillaient, c'est-à-dire, de chercher l e u r s e n s . Il aurait fallu pour cela que j'aie une idée de ce que c'est que de "se confronter" à un problème personnel (je n'avais jamais vu personne le faire), et que je sache que les "problèmes" ont un sens, et que si on le cherche vraiment, on le trouve...

Mais à nouveau j'anticipe ! Ce que j'entendais illustrer à l'instant, c'est que pour l'essentiel, pour ce qui concerne le fondement même de ma relation à autrui, je suis resté enfermé dans l'univers idéologique de mes parents bien au delà du premier grand tournant dans ma vie d'adulte, s'accomplissant en 1970. Dans l'optique spirituelle, je vois maintenant ce moment crucial comme celui où, sans m'éveiller encore tout à fait, je me suis secoué d'une torpeur mortelle et arraché d'un milieu anesthésiant, d'une étouffante ambiance de "serre chaude" scientifique. Mais le premier pas vraiment décisif me faisant franchir enfin ce "cercle invisible" qui avait entouré mon enfance et enfermé à mon insu toute ma vie d'adulte, je l'accomplirai quatre ans plus tard seulement, en avril puis en juin et juillet 1974.

34. Foi et mission - ou l'infidélité (1)

(22 et 23 juin) Finalement, hier il n'a pas été du tout question du bon Dieu et de ma relation à lui. Aussi, une sorte d'inquiétude aurait voulu sans cesse me retenir : "franchement tu diverges - dans quelle digression es-tu encore en train de t'embarquer !". Mais je ne me suis pas laissé impressionner. Il faut dire que je commence à être un peu aguerri contre ce genre d'admonestation tacite. Il ne doit pas y avoir une seule des 33 sections et 18 notes déjà écrites qui n'aient été écrites à l'encontre de cette même voix, me disant que j'étais encore en train de perdre le temps précieux du lecteur (sans compter le mien) à suivre ainsi mon incorrigible manie de couper en quatre d'invisibles cheveux, visiblement hors du sujet. Il faudra bien que je m'y habitue...

Je commence d'ailleurs à me rendre compte qu'il serait artificiel de vouloir me borner au pied de la lettre à mon propos initial : faire un (court ?) historique de ma relation à Dieu. Du moins, si je devais me limiter aux événements et épisodes de ma vie dans lesquels Dieu est intervenu nommément d'une façon ou d'une autre. Je ne trouverais guère alors, avant le mois d'octobre dernier, que le maigre épisode de 1944 où j'admets sans réserve l'existence du Créateur de l'Univers, lui tire mon chapeau et le range dans un coin avec l'idée de ne plus l'en ressortir jamais. Plus (j'oubliais !) mon oeuvre d'enfant précoce, "Sascha contre le bon Dieu" (*), ancêtre de la bande

(*) Cet épisode est rapporté au début de la section "Rudi et Rudi - ou les indistinguables" (n° 29).

dessinée (métaphysique, en l'occurrence), établissant l'inexistence dudit bon Dieu par un "argument par l'absurde" bien senti.

Pourtant, même hier où le mot "Dieu" n'a pas été prononcé (*), je savais bien au fond qu'"Il" y était quand même. En fait, par la réflexion même que je suis en train de poursuivre par l'écriture du présent livre, je me rends compte de plus en plus que lors même que Dieu n'est pas nommé, tout ce qui concerne notre évolution spirituelle au vrai sens du terme concerne aussi notre relation à Dieu. Ou pour mieux dire, pour un œil pleinement ouvert à la réalité spirituelle, c'est-à-dire aussi et surtout pour Dieu lui-même, sûrement il n'y a aucune distinction entre la "spiritualité" d'un être à un moment donné, et sa relation à Dieu en ce même moment. Que la présence de Dieu et l'existence d'une relation à Lui, ou la portée de cette relation comme incarnant la qualité proprement humaine de cet être, ne soient pas reconnus par celui-ci, n'y change rien.

Ainsi mon propos initial, qui d'abord s'était présenté à moi sous un aspect simpliste, formaliste, s'ajuste de lui-même par la logique intérieure de la réflexion écrite, pour peu à peu prendre son vrai visage : c'est une esquisse (à très gros traits) de mon évolution spirituelle depuis l'enfance jusqu'à l'an dernier que je suis en train de tracer. Et c'est de l'avoir senti avant même de me l'être dit, sûrement, qui m'a forcé la main hier à m'"attarder" comme malgré moi sur le tournant de 1970, qui représente aussi la grande césure dans ma vie de mathématicien. L'insistance même du mouvement en moi me portant hier, à l'encontre de mes intentions conscientes, à m'"attarder" ainsi sur un épisode "hors du sujet"; m'apparaît maintenant comme un signe et une confirmation de la portée de cet épisode dans mon aventure spirituelle. Du coup s'ajuste aussi ma vision de la "longue stagnation spirituelle", que j'avais d'abord placée entre 1944 et 1974. Il me paraît plus raisonnable et plus juste à présent de la faire s'étendre jusqu'au début de 1970 seulement, même si un certain "pas décisif" n'a été accompli que quatre ans plus tard. L'"arrachement salutaire" à mon milieu professionnel, comme un premier pas vers une autonomie spirituelle, a été lui aussi un pas décisif, indispensable sûrement pour préparer celui qui l'a suivi quatre ans plus tard, et pour tous les autres qui se sont suscités l'un l'autre et ont été accomplis jusqu'à aujourd'hui même.

(*) Sauf quand même dans la note "La Grande Révolution Culturelle sera déclenchée par Dieu" (n° 18), du même jour.

Dans les vingt-six années qui se sont écoulées entre 1944 (où je découvre le Créateur et Le range dans le tiroir des objets inutiles) et 1970 (où je m'arrache au milieu mathématique et où la mathématique cesse d'être la passion maîtresse de ma vie), je perçois un "temps fort" venant couper l'aride monotonie spirituelle de cette longue traversée du désert, telle une fraîche oasis rencontrée en chemin. Il se place au milieu pile, en 1957, année exceptionnelle dans ma vie à plus d'un titre. Il s'étend sur environ six mois, entre le mois de juin ou juillet et la fin du mois de décembre. Je voudrais en dire ici quelques mots.

Cette année, avec celle qui l'a suivie, a été sans doute la plus créatrice et la plus fertile dans ma vie de mathématicien. Elle marque la genèse de la grande vision novatrice qui a inspirée toute mon oeuvre de géomètre, dans les douze ans qui ont suivi et jusqu'au moment de mon départ du milieu mathématique (*). C'est aussi l'année de la mort de ma mère (au mois de décembre), qui marque une césure capitale dans ma vie. C'est, de plus, l'année de la rencontre avec celle qui devait devenir ma compagne. Dans les jours même qui suivent la mort de ma mère, et comme appelée par cette mort, commence une vie commune à deux qui allait devenir maritale : c'est alors que je fonde (sans trop encore m'en rendre compte...) la nouvelle famille qui, dans mon esprit, devait continuer celle dont j'étais issu (**).

La conjonction de ces trois circonstances suffirait certes, à elle seule, à marquer cette année comme exceptionnelle dans ma vie, et aussi dans mon aventure spirituelle. Mais c'est une autre circonstance encore qui m'incite à en faire ici mention. En cette année-là, pour la première fois depuis que, jeune adolescent de dix-sept ans, je m'étais lancé à coeur perdu dans le travail mathématique, et pour la seule fois aussi jusqu'au moment de mon départ du monde mathématique, je marque un t e m p s d' a r r ê t . Pendant tout l'été, à partir

(*) Je situe brièvement cette année par rapport à mon oeuvre mathématique dans ReS 0, "Promenade à travers une Oeuvre" (section n° 8), notamment dans une des notes de bas de page de cette section. Il est intéressant de noter que l'été de cette année exceptionnelle est marqué également par un flux d'énergie érotique et par une intime communion avec mon corps, comme je n'en ai pas connu d'autre dans ma vie avant l'été de l'année cruciale 1976, qui était également une année de silencieux épanouissement du corps et de la pulsion amoureuse.

(**) J'ai parlé précédemment de la "destruction de la famille" qui eût lieu en 1933, et ce n'était nullement là un euphémisme. Cette destruction violente n'a jamais été assumée (et par là, mitigée tant soit peu) par ma mère, ni par mon père, et il m'a été donné de pouvoir en suivre les effets sur quatre générations successives. Cette famille déchiquetée ne s'est jamais rassemblée, jamais retrouvée. Pourtant, elle continuait à survivre dans mon être contre vents et marées, tant ses racines étaient déjà profondes et fortes et moi, au moment où cette destruction fut consommée.

du mois de juin et de juillet, je ne touche pas à la mathématique. Pendant ces mois, il y a comme l'amorce d'un retour sur moi-même, mais sans que l'idée me vienne d'une "réflexion" qui se dirait telle. Encore moins y a-t-il alors (comme ce sera le cas en 1974, dix-sept ans plus tard) une réflexion écrite, puisant dans l'écriture une vigueur dynamique comme celle qui anime mon travail mathématique. Mais pour la première fois de ma vie se fait sentir en moi un besoin de renouvellement, très clairement perçu et accepté comme tel. J'avais le sentiment, et non sans raison, que désormais je savais ce que c'était que le travail mathématique, et la création mathématique. Dans ce travail, j'avais commencé à donner ma mesure, et m'étais fait un solide renom international. Quelques mois plus tard, une percée décisive allait me consacrer "grande vedette" (*) - mais c'était alors le dernier de mes soucis. Je savais bien que je pourrais encore faire du bon travail en maths, peut-être même des grandes choses qui sait (j'en avais en train que je sentais juteuses !), à jet continu et jusqu'à la fin de mes jours, sans jamais épuiser l'Inépuisable. Mais je ne voyais pas le sens de continuer ainsi, à me dépasser sans cesse moi-même.

Ce n'est pas que j'étais fatigué du travail mathématique qui m'avait passionné il y avait quelques jours ou quelques semaines encore, et encore moins blasé. Je ne sentais pas moins qu'avant la beauté et le mystère, et l'attraction quasiment charnelle de la mathématique - de celle qui avait été pour moi la plus accueillante des maîtresses, celle qui toujours quand je venais à elle m'avait comblé. Et je savais aussi la joie de celui qui édifie de ses mains, amoureusement, pierre après pierre, des belles et spacieuses demeures, qui ne ressemblent à aucune autre que main d'homme ait jamais construite, la joie de la création : faire surgir ce qui n'a jamais été avant, ce qu'aucun autre ne ferait à ma place juste de cette façon...

Je savais tout cela, et en même temps j'ai su alors que ce "nouveau" que je pouvais continuer à volonté à faire sortir de mes mains, avec l'approbation unanime de tous... - qu'il restait pourtant, dans une optique différente, enfermé désormais dans le cercle du "déjà connu". Tout "nouveau" qu'il était, il ne m'apprenait pourtant pas quelque chose de véritablement nouveau ! Ou pour mieux dire, peut-être : il avait cessé de véritablement nourrir mon être. Ou, s'il le nourrissait encore de quelque façon, il y avait pourtant carence de quelque chose d'essentiel, sûrement, qui lui manquait.

(*) : Avec l'ensemble d'idées et de techniques autour du théorème de Riemann-Roch-Grothendieck, développé au cours de cette année et aboutissant dès cette même année à la démonstration de ce théorème.

C'étaient là des choses senties, que je n'ai pas essayé alors de me formuler en mots, m'en rendre compte à moi-même pour approfondir cette perception encore confuse de quelque réalité que j'entrevois alors pour la première fois : celle des l i m i t e s d'une chose pourtant illimitée, comme la création mathématique ; celle de la r é p é t i t i v i t é d'un travail qui était pourtant bel et bien et irrécusablement, à son propre niveau, un travail créateur. Il me semble à présent que j'étais confronté alors, pour la première fois de ma vie peut-être (du moins avec une telle acuité), à la différence de n i v e a u entre deux réalités de nature distincte quoique intimement reliées : la réalité " i n t e l l e c t u e l l e " où se plaçait mon travail mathématique, et la réalité " s p i r i t u e l l e " qui échappe presque entièrement à ce travail. Au niveau intellectuel mon travail était créateur, et m'assurait un épanouissement, une plénitude. Mais vu du niveau spirituel, plus élevé, ce travail s'accomplissait dans un contexte et dans des dispositions qui en faisaient un travail répétitif, un travail de routine - un travail assuré d'avance de sa moisson de succès, d'admiration et de louanges - un travail privé de l'incessant aiguillon de l'incertitude et du risque, qui en fait une aventure de l'esprit et non une sinécure. Mais surtout, c'était un travail dont la place dans ma vie était devenue dévorante, tel un organe jadis sain qui s'hypertrophie en tumeur et draine la force et la sève de tout le corps, au point de le faire s'étioler et dépérir et, à la limite, d'entraîner sa mort. Je devais sentir que sur ce plan plus élevé et plus profond à la fois que je ne percevais encore que très obscurément, je déperissais, et qu'il était grand temps d'y remédier.

Il n'y a eu alors aucune résistance contre la connaissance qui montait des profondeurs. Je lui ait fait une totale confiance, tout comme en 1976, près de vingt ans plus tard, je devais faire toute confiance aux messages me venant par mes rêves. Dans l'un et l'autre cas, je savais que ce qui m'était dit était v r a i , et m'était dit pour mon bien. C'étaient des semaines de recueillement et d'écoute, venant là comme par miracle, sur un diapason tout différent de tout ce que ma vie avait été jusque là (*). C'était une chose entendue alors que j'allais m'arrêter de faire des maths. Je n'ai pas même eu à prendre une "décision", peser du "pour" et du "contre". Toute réflexion était inutile. La joie

(*) Les cinq années précédentes, qui devaient être les dernières dans la vie de ma mère, avaient été particulièrement éprouvantes, tant la relation avec elle était devenue intenable. Par compensation, je m'étais cuirassé au maximum, faisant de mon mieux pour trouver exutoire dans les succès sans problèmes de mon travail mathématique. Le contraste est d'autant plus grand avec les dispositions toutes autres où je me suis trouvé pendant ces semaines de silence et d'écoute.

que suscitait en moi la pensée de tourner cette page bien remplie, et de me trouver devant la page blanche qui déjà m'appelait - cette joie me montrait, mieux que toute réflexion, que j'étais sur la bonne voie : la m i e n n e .

Je pensais que je me ferais écrivain. Pendant ces semaines, je passais une bonne partie de mon temps à écrire des poèmes, ou des courtes esquisses littéraires, à traduire en français une oeuvre poétique en allemand (*) qui m'avait enchanté...

L'idée des difficultés matérielles que j'aurais à affronter en quittant une situation assurée au CNRS ne m'a pas effleuré alors. J'en avais vu bien d'autres ! Et je n'ai pas été troublé non plus par la perplexité, plus sérieuse : si je me fais écrivain, que vais-je donc écrire ? Je n'avais aucun doute que chaque jour me dirait lui-même ce que j'aurais à faire ce jour-là - quel travail mettre en chantier, et comment. En y repensant parfois en passant, après la "re-naissance" qui eût lieu en 1976, je me suis dit que je manquais de maturité, que je n'avais pas alors de message à communiquer, que je risquais de tourner à vide. Pourtant, revenant à présent sur cet épisode et me pénétrant de son sens, il m'apparaît qu'une telle confiance n'est jamais déplacée, quand elle est (comme ce fut alors le cas) expression d'une authentique f o i en la voix intérieure. Cette voix-là n'est autre que la voix de Dieu. Les "moyens" (ici la maturité, le message) sont alors entièrement secondaires. Quand il y a la foi, et la fidélité à cette foi, ces moyens naissent et se développent au fur et à mesure des besoins, au jour le jour, par l'effet même du travail qui s'accomplit dans la fidélité à soi-même. Ces choses-là toujours nous viennent p a r s u r c r o î t .

Je me rends compte à présent que rien que les vingt-neuf années qui étaient alors derrière moi représentaient une richesse prodigieuse, quasiment inépuisable. Si jusque là je m'étais maintenu à la surface de tout ce qu'elle avait à m'enseigner, et à la surface de mon être aux profondeurs insoupçonnées, c'était par un propos délibéré commun à tous et que je suivais yeux fermés, prisonnier sans le savoir d'une commune ignorance. Et la voix qui montait des profondeurs m'appelait, sûrement, à être libre de ce propos délibéré, de cette ignorance, à prendre connaissance de la richesse inconnue que je portais en moi, à plonger, à explorer - que le bourgeon riche de sève s'épanouisse en fleur et que la fleur devienne fruit et que le fruit mûrisse - pour mon bénéfice et pour celui de tous !

(*) Il s'agit du "Cornette" de Rainer Maria Rilke.

Cette voix intérieure que j'ai su alors écouter, je la reconnais à présent comme la voix d'une m i s s i o n que je portais en moi à mon insu, depuis ma naissance sûrement (*) voire même, dès longtemps avant ma naissance, depuis toujours peut-être - comme chaque être, peut-être, porte en lui sa propre mission, qu'il lui appartient d'accomplir et de découvrir chemin faisant. Et dans ma foi en la voix intérieure, je reconnais la f o i e n m a m i s s i o n, venant fertiliser ma vie à un moment où l'idée de quelque "mission" que j'aurais à accomplir ne me serait pas venue, et où j'aurais été bien incapable (à supposer par extraordinaire que quelqu'un me pose la question) de deviner et dire en quoi elle pourrait bien consister. Et pourtant il y avait bien alors la connaissance inexprimée, plus profonde que les mots, de la mission en moi - une connaissance qui était comme la chair de cette foi totale, sans réserve, qui vivait en moi.

Et dans cette foi je reconnais en même temps "la foi en Dieu", qui en ces semaines était vivante et forte en moi et agissait, alors que l'idée et le nom de Dieu étaient très loin de moi, et allaient le rester pendant près de trois décennies encore.

Il y avait cette connaissance et cette foi, qui emplissaient mon être pendant des semaines, des mois peut-être. Et il était bien entendu que la mathématique, désormais, était un chapitre clos, que je laissais derrière moi. Et pourtant, je n'ai quitté le milieu mathématique que treize ans plus tard ! Pendant douze années, j'ai été infidèle à l'appel qui était monté en moi et que j'avais accueilli, infidèle au devenir qui obscurément était en gestation en moi et m'appelait pour se réaliser et être. C'est là, peut-être, la première infidélité de ma vie et la plus essentielle, une infidélité plénière. Car les fautes et les égarements qui découlent d'une ignorance, celle-ci fut-elle même voulue et entretenue, ne sont pas à proprement parler infidélité à soi. Ici, par contre, il y

(*) C'est ce que j'ai compris par un de mes rêves de fin octobre. Le terme même de "mission", avec la résonance particulière qui s'y attache, m'est suggéré par le livre de Marcel Légaut (déjà signalé dans la note "Pensée religieuse et obéissance", n° 12), "L'homme à la recherche de son humanité". Je suis en train d'en prendre connaissance ces jours derniers, et me suis senti particulièrement concerné par son chapitre "Foi et Mission" (dont j'ai repris le titre comme nom de la présente section, sans même d'abord m'en apercevoir). La pensée de Légaut, expression fouillée d'une perception délicate et profonde de la réalité spirituelle, vient ici à mon secours spontanément, pour m'aider à saisir le sens de l'épisode que je suis en train d'examiner pour la première fois, et qui était resté incompris.

avait plénitude de connaissance (alors même que celle-ci restait inexprimée), et plénitude de foi (alors même que l'objet de cette foi restait obscur et incompris).

Il n'y a jamais eu de décision vécue comme telle, du genre "après tout, je vais quand même continuer encore à faire des maths, c'est plus sûr...". Plutôt un glissement insensible, me faisant retourner inexorablement dans l'orbite des habitudes acquises. J'avais quelques travaux en train, certes, qui me tenaient plus à coeur que d'autres, et je me disais qu'avant de fermer boutique, j'allais les mettre noir sur blanc et les publier - ce serait dommage qu'ils soient perdus ! Et c'était dit, on s'en doute, "avec la meilleure foi du monde". Mais c'était là déjà, sûrement, l'acte de démission qui ne dit pas son nom. Car changer, ce n'est pas pour demain, ni pour dans six mois quand j'aurai terminé ceci ou cela. Ça n'a de sens que quand la vie change à l'instant même, sans se retourner ni tergiverser.

J'étais bien placé pourtant pour savoir qu'un travail qu'on met "noir sur blanc" en pensant y mettre trente pages, c'est trois cents qui s'alignent vite fait, et dix autres travaux qui se greffent dessus chemin faisant, auquel nul n'avait songé et qu'il faut également tirer au clair pour avoir vraiment l'impression d'avoir mené à bonne fin et compris le fin-fonds du travail par lequel on avait commencé (*). C'était fatal que j'allais être repris par l'engrenage, et ça n'a pas manqué ! Douze ans après j'y étais encore et si bien, que ça faisait longtemps que ces idées un peu fofolles de "me lancer dans la littérature" étaient bien oubliées.

(*) Cette situation s'associe très fortement avec ce qui a eu lieu pendant l'écriture de Récoltes et Semailles et dans l'année encore qui a suivi, entre début 1984 et juillet 1986. J'ai vu se multiplier et gonfler à vue d'oeil les tâches mathématiques dont je voulais encore m'acquitter "dans les trois ou quatre années qui viennent", pour brosser à grands traits la grande vision... Avec une secrète inquiétude, et sans trop vouloir me le reconnaître, je sentais que le reste de mes jours, que cent ans même n'y suffiraient pas - et que j'allais encore me laisser happer par un engrenage pourtant bien familier...

Sans l'intervention de Dieu, me parlant par le langage du rêve, je ne sais comment cela aurait fini - si j'aurais su avoir la lucidité et la détermination de couper court. Si à présent toute hésitation s'est évanouie, c'est parce que j'ai pris connaissance, sans trace d'ambiguïté ni de doute, de ma mission. En termes de simple bon sens et de sagesse humaine, celle-ci semble sans espoir - une voix qui crie dans le désert ! Mais alors même que ma voix ne susciterait nulle réponse, je sais maintenant qu'elle ne criera pas en vain. Ce n'est plus mon affaire désormais, mais celle de Dieu, de veiller à la récolte de semailles qui Lui-même a ordonnées...

35. La mort interpelle - ou l'infidélité (2)

(24 et 25 juin) J'ai repensé à l'histoire du jeune homme qui "avait beaucoup de biens", et qui "s'en alla tout triste" de ne pouvoir suivre Jésus qui l'avait appelé à donner ses biens aux pauvres et à le suivre (*). En la relisant, il y a quelques semaines à peine, je me suis dit : quelle chance extraordinaire qu'il a gâché, à cause de quelques malheureuses maisons et terres qu'il avait et qui le possédaient ! C'était chose entendue que si j'avais été à sa place, ça n'aurait pas fait un pli, j'aurais tout lâché sans y réfléchir à deux fois. Dommage que Jésus ne soit plus dans les parages...

Je suis alors resté bien en surface du récit évangélique. L'appel de Dieu, que ce soit par le ministère de Jésus ou de toute autre façon, vient sans nous avertir et nous prend au dépourvu, dans la vérité de ce que nous sommes - et notre réponse nous révèle, comme rien d'autre ne pourrait le faire. Et il y a d'autres richesses que des maisons et des terres et des comptes en banque pour nous posséder. Chez moi, depuis les débuts des années cinquante et de plus en plus à mesure que j'amassais mes "biens", ça a été mon oeuvre de mathématicien qui me "tenait" - aussi bien celle derrière moi, publiée noir sur blanc dans des tirages à part et des volumes s'entassant en une pile ma foi coquette, que celle que je sentais germer et sourdre en moi et qui m'appelait et me tirait en avant pour être... Cette oeuvre, m'enchaînant à un passé incompris et à un avenir dont je me croyais maître, et tout ce qui allait avec pour me gratifier et me sécuriser, dans la plénitude de mes moyens et dans l'euphorie de l'approbation unanime... J'ai compris hier que j'ai été moi-même le jeune homme riche, entendant l'appel aussi clairement qu'on peut l'entendre, et s'en détournant finalement (non sans un secret malaise), car "j'avais beaucoup de biens..."

Cette même année 1957, quelques mois à peine après l'épisode que j'ai rapporté hier, l'appel s'est fait à nouveau entendre, mais cette fois avec une toute autre force péremptoire, par la mort de ma mère. Il m'a été donné d'être auprès d'elle dans les dernières semaines de sa vie, de la soigner et de la voir mourir. Et aussi, dans ces semaines ultimes, de voir se dissiper comme s'il n'avait jamais été, l'aride et âpre désespoir dans lequel elle s'était maintenue pendant les cinq dernières années. Aussi sa mort est-elle venue comme la résolution inespérée d'une tension accumulée telle, que je crois qu'elle

(*) Voir Evangile selon Saint Marc, 10, 17-22.

m'aurait brisé si ma mère n'était morte réconciliée, aimante et en paix. Cette mort a été vécue par moi comme un immense soulagement. Pendant cinq ans, elle avait été maintenue suspendue sur moi comme une menace mortelle, comme une malédiction dévastatrice, depuis longtemps prononcée et qui inexorablement attendait son heure pour s'accomplir - et maintenant que cette mort était consommée, la malédiction qu'elle me réservait s'était évanouie, miraculeusement, et la violence sans nom qui l'avait inspirée.

Dans ces dernières semaines précédant la fin, cette mort avait été présentée imminente et en même temps désespérément refusée. Tout en moi se cabrait contre elle, tant je restais imprégné de toute l'angoisse refoulée des dernières années. Mais une fois l'impensable consommé, et le premier choc passé - dès le lendemain, après le sommeil nécessaire accordé à un corps vidé par les veilles - ce sentiment de soulagement, d'une libération inespérée, m'a empli tout entier. Et dans ce soulagement immense, dans cette joie de la délivrance, il y avait une reconnaissance et une tendresse pour celle qui était morte - que ce dernier acte de sa vie ait été, non un acte de malédiction et de haine, mais, inespérément, acte de réconciliation et d'amour.

J'ai accepté alors cette délivrance soudaine comme un don inespéré que la vie me faisait. Il n'y a pas eu de velléité de honte, faisant effort de refouler ces sentiments puissants, expression d'une réalité élémentaire, irrécusable, pour les remplacer tant bien que mal par un "deuil" de commande. Ma relation à la mort, saine initialement et nullement chargée des tonalités habituelles d'angoisse et de répulsion, avait été profondément perturbée par les dernières années de la vie de ma mère. Mais en reprenant contact, par la mort de ma mère, avec l'humble réalité physique de la dégradation de la chair et de la mort charnelle, cette relation s'est vidée d'elle-même du contenu de menace et de violence qui l'avait dénaturée, pour devenir une relation simple et de plein pied, une relation aimante. Dès ce moment, je crois, la mort a commencé par devenir pour moi presque une amie déjà, ou du moins un des visages de la vie. Un visage grave, mais nullement menaçant ni même fermé, doux dans ce recueillement du silence, et accueillant.

Sûrement aussi, ce visage m'interpellait, et cette mort étrange - cette soudaine accalmie, après tant de violence. C'est la première fois de ma vie, je crois, où j'ai senti qu'il y avait quelque chose à comprendre, quelque chose qu'il m'appartenait de sonder ; une leçon qui m'était proposée et que je devais apprendre. C'était un appel encore,

mais plus clair encore cette fois, puisqu'il me posait une t â c h e : celle d'assumer un passé, de comprendre.

Ai-je fait alors le rapprochement avec l'appel qui m'était venu au début de l'été ? (Déjà je m'étais laissé reprendre et porter et enfermer par les tâches familières et que je dominais , par ces tâches qui étaient mon bien et qui me possédaient...) Je ne saurais plus le dire avec certitude. Cette fois encore, toutes ces choses n'existaient qu'au niveau du senti, sans que l'idée me vienne d'y réfléchir, et encore moins de m'en ouvrir à quiconque.

Pourtant, je crois que ces deux appels ont dû alors s'associer en moi. C'est dans les jours qui ont suivi la mort de ma mère qu'a dû se présenter, oh très discrètement ! une idée qui est revenue parfois dans les mois et les années qui ont suivi, avec une certaine insistance (l'insistance discrète d'un songe qui revient hanter nos nuits...), avant de sombrer sans retour dans les marais de l'oubli... Voici de quoi elle retournait.

Ma mère laissait à sa mort le manuscrit complet d'un roman autobiographique (s'arrêtant en 1924, année de la rencontre avec mon père), et d'autres écrits également autobiographiques, qu'elle avait commencé à écrire en 1945 et laissés en chantier depuis 1952 (*). Ces textes devaient s'assembler en une vaste fresque à la fois historique et personnelle, en trois grands volets (**), qu'elle n'acheva jamais. Elle estimait qu'aucun de ces écrits n'était en état pour publication, et elle avait décidé que rien ne devait en être publié, même après sa mort. Avec le recul, je me rends compte que c'était là une sage décision, dictée sûrement par un sain instinct. Elle a dû sentir obscurément et sans se le reconnaître jamais, au delà des imperfections de la forme, une carence plus essentielle qui en était la véritable cause, la carence d'une p r o f o n - d e u r qu'elle n'aurait pu atteindre qu'en laissant se réaliser une maturité en gestation en elle depuis son adolescence, et que sa vie durant elle avait repoussée... Toujours est-il que cette décision de ma mère me peinait, ne serait-ce que par piété filiale. Pourtant, je sentais bien qu'elle n'était pas sans fondement, que quelque chose, que je n'aurais su moi-même alors nommer, "clo- chait" dans ce témoignage d'une vie qui me touchait de si près. Témoignage déconcertant, pour moi plus que pour quiconque, par une sorte de sincérité impitoyable

(*) Il a été question déjà de ce travail dans une note de bas de page à la section "L'appel et l'esquive" (n° 32) : note (*) page 112).

(**) Le roman en principe achevé, "Une Femme", était vu comme la première partie du triptyque "Le Chemin". La deuxième partie avait pour thème principal la vie des émigrés à Berlin et à Paris. La troisième partie devait être consacrée à l'expérience de la révolution espagnole, et à celle des camps de concentration en France.

et qui laisse sur sa faim, faute d'atteindre à la qualité de vérité (sauf en quelques rares instants). C'était comme un pain d'une pâte très riche mais qui, faute de levain, n'aurait pas levé...

Mon idée était qu'avec le très riche matériau biographique laissé par ma mère, je pourrais peut-être prendre sur moi d'essayer de mener à bonne fin l'oeuvre qu'elle avait commencé, ou ne serait-ce d'abord que le premier de ses quatre volets prévus. De publier le roman déjà écrit, sous une forme peut-être très différente qui restait à trouver, sous son nom ou le mien ou les deux, je n'aurais su le dire... Bien sûr, j'avais beau manquer de maturité, je ne pouvais m'empêcher de sentir ce que cette idée avait de boiteux, à dire le moins - que je ne pouvais, avec les meilleures intentions et toute la piété filiale du monde, écrire l'oeuvre d'un autre. Et pourtant, cette idée a dû se présenter et revenir avec une insistance patiente et obstinée, pour que je m'en rappelle encore maintenant, alors que j'ai presque tout oublié ! Prise au pied de la lettre, elle me frappe même comme franchement absurde, comme folle. A tel point que je m'étonne maintenant que je ne l'aie pas renvoyée comme telle (*) - qu'elle ait gardé sur moi une si tenace attirance. Mais en même temps commence à poindre en moi que cette idée, folle certes et impossible à souhaits, était une idée fertile. Mieux même, c'était l'idée entre toutes, qui à ce moment avait la qualité particulière qui aurait pu me faire secouer la torpeur spirituelle qui m'avait reprise et reprendre contact, par une tâche précise, avec la mission informelle, informulée, qui reposait en mes profondeurs et attendait que je lui donne latitude de prendre corps et de s'exprimer. Ce qui rendait l'idée si folle, c'était cela même qui lui donnait aussi sa force - toute la force de mon attachement à ma mère, de l'admiration que je lui vouais, du désir en moi de pouvoir la servir par delà sa mort, par un travail qui perpétuerait sa mémoire. Et ces motivations puissantes ainsi sollicitées n'étaient nullement un leurre. Il n'y a aucun doute que si j'avais eu la fidélité de suivre cet appel et que j'empoigne à bras le corps et de tout mon être cette impossible tâche, cette tâche folle - celle-ci se serait transformée au jour le jour par ce travail même. Elle se serait révélée comme le chemin que Dieu me proposait alors pour susciter et faire se

(*) A vrai dire, j'ai failli écarter d'abord l'idée de m'attarder ici sur la mort de ma mère et sur cette "idée folle", justement parce qu'elle paraît si aberrante ! Comme si souvent, j'ai eu à surmonter une réticence tenace pour inclure cet épisode et, de plus, pour ne pas l'expédier au pas de course (ce qui n'aurait rimé à rien), et l'examiner avec une véritable attention.

déployer mon propre devenir embryonnaire, ignoré, non né encore et qui demandait à naître. Et ce travail qui m'appelait et me montrait le chemin de mon propre être, de mon propre devenir, il m'était destiné comme une bénédiction pour moi-même certes, mais aussi pour ma mère qui venait de mourir. Non certes, comme dans mon ignorance je l'imaginai, pour perpétuer son nom et le glorifier devant les hommes (comme elle-même sans se l'avouer avait voulu le faire), mais pour l'aider de quelque mystérieuse façon, au delà de la mort qui avait transformé son existence terrestre en une vie a u t r e , à assumer dans l'au-delà ce qu'elle s'était refusée à assumer ici-même, et par-là, à faire s'accomplir en elle son propre devenir, bloqué par elle sa vie durant.

Cet appel, je le vois maintenant très clairement, reprenait et précisait le premier appel, que j'avais éludé . A la perplexité qui était alors restée en suspens : " q u o i donc vais-je écrire, si je me déclare écrivain ?", il donnait une réponse : rien qu'avec la vie de ma mère, j'avais du pain sur la planche plus qu'il ne m'en fallait !

Et cette idée folle et absurde pour une sagesse superficielle était, en v é r i t é , une "idée géniale" - et providentielle ; si géniale et providentielle même, que non seulement à ce moment-là mais dans les vingt années encore qui ont suivi, j'aurais été bien incapable de la concevoir par mes propres moyens. A vrai dire, je ne la comprenais pas - je ne comprenais pas le s e n s derrière ce qui pouvait apparaître comme un non-sens, et qui pourtant continuait à me hanter comme un songe absurde, tenace et lancinant. Après quelques années, le Messenger patient et bienveillant a dû se lasser. Ou plutôt, j'étais à tel point accroché et installé dans ma léthargie, que ce n'était plus la peine de parler à des o r e i l l e s si endormies.

Le travail que Dieu m'avait alors proposé, j'ai fini par m'y mettre en août 1979, par un tout autre biais (*). Ça a été une méditation dès le départ, une méditation sur mes parents, au lieu de partir sur l'idée d'un roman , lequel "roman" aurait bien fini par se transformer en méditation en chemin faisant et par me faire découvrir ma mère (pour commencer) telle qu'elle était vraiment, et le sens de tant de choses éludées que sa mort évoquait. Je ne me rappelle pas que pendant la longue méditation d'août 1979 à octobre 1980, l'idée m'ait effleurée jamais que j'étais en train, en somme, de faire un travail qui m'avait été offert

(*) L'incitation pour le faire m'est venue encore, comme de juste, par un rêve messenger, en octobre l'année précédente. Je parle de ce rêve dans ReS III, dans la sous-note (n° 128₁) suivant la note "Les parents - ou le coeur du conflit" (n° 128).

vingt-deux ans avant, et que j'avais alors repoussé. C'est à l'instant seulement, en évoquant comme malgré moi une certaine idée saugrenue depuis longtemps oubliée, que pour la première fois se révèle à moi le sens caché derrière le non-sens apparent.

Ce deuxième appel qui eût lieu en cette année mémorable, appuyé par toute la force de l'expérience indélébile des dernières semaines et des derniers moments de ma mère, et par toute la force du lien qui m'unissait à elle et que sa mort ne pouvait qu'approfondir, m'apparaît à présent dans toute sa pressante acuité. Cette fois, toute l'angoisse enfin dénouée dès cinq années que je venais de vivre, et tout ce que ma mère représentait pour moi et tout ce que j'avais écarté et refoulé hors de ma vue, était englobé dans cet appel. Et pourtant, cette fois encore, j'ai éludé. J'ai choisi d'être infidèle au meilleur de moi-même, infidèle à l'élan d'une générosité qui acquiesçait à cet appel des profondeurs, infidèle à l'instinct très sûr qui me montrait la voie d'une toute autre aventure.

J'ai été alors comme le condamné à mort, la corde déjà au cou, qui voit sa peine levée : va où bon te semble ! Je pouvais le prendre comme un encouragement, m'incitant à répondre à une grâce inespérée par un acte qui réellement y corresponde ; ou ne serait-ce qu'à m'enquérir des tenants et aboutissants qui m'avaient valu cette peine miraculeusement remise, histoire de ne pas me fourvoyer à nouveau dans une galère similaire. Au lieu de cela, je me suis laissé aller sur la douce pente de l'euphorie, de celui qui pour cette fois-ci en était quitte et qui ne demande pas son reste. C'était le "happy end" ! Désormais, il n'y avait plus aucune raison que le reste de ma vie et jusqu'à la fin de mes jours ne s'écoule sans encombres, dans des couleurs tout en rose : les maths, des amis partout dans le monde, une amie (qui allait devenir compagne) qui m'avait assisté pour les derniers jours de ma mère et qui semblait toute dévouée - que pouvais-je demander de plus ? ! A quoi bon remuer de bien tristes souvenirs ? Quand je serai vieux peut-être... Maintenant, la vie m'appartenait !

* *
* *

Il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus. Mais les élus, ce me semble, sont ceux qui entendent, écoutent et suivent l'appel. Dieu choisit quand et comment Il appelle - et en est-il même un seul qui n'ait été appelé ? Mais ce n'est pas Lui qui choisit les "élus". C'est chacun de nous, quand la voix appelle, qui choisit dans le bruit ou dans le silence, s'il fait taire la voix ou s'il la suit.

On s'imagine volontiers Dieu dictant Ses commandements par la voix du tonnerre, pour être gravés, immuables, sur des tables de granit. En vérité, Dieu parle à voix très basse, et à l'oreille d'un seul. Il ne commande ni n'impose, mais suggère et encourage. Et ce qu'Il dit est folie pour tous ceux qui nous entourent, comme pour nous-même qui en sommes un docile reflet. Rien autour de nous ni en nous, sauf cette seule voix, ne nous encourage à lui prêter oreille, et tout nous en dissuade. C'est pourquoi il est si rare que nous écoutions, et plus rare encore que nous suivions. Et c'est pourquoi, sûrement, il y a si peu d'élus.

Cette voix imperceptible est comme un vent léger qui passe dans herbes folles, et quand il a passé rien ne semble s'être passé, tout est comme il a toujours été. Les prophètes eux-mêmes, les mystiques, les saints l'ont d'abord récusée, comme une vaine chimère ou comme un songe fou, avant d'oser la reconnaître et de miser leur vie sur cette foi téméraire, cette foi folle défiant toute "sagesse". Si aujourd'hui à certains d'entre nous ils paraissent grands, eux qui furent pétris de la même argile que nous, c'est parce qu'ils ont osé, eux, être eux-mêmes en osant ajouter foi au vent qui souffle et qui passe, montant des profondeurs. C'est leur foi qui les rend grands, en les rendant eux-mêmes et à eux-mêmes. Non la foi en un "crédo" partagé par tous ou prôné par un groupe empressé de zélateurs. Mais la foi en la réalité et en le sens d'une chose délicate et imperceptible qui passe comme la brise et nous laisse seuls face à nous-même comme si elle n'avait jamais été.

C'est cela, la véritable "foi en Dieu". Alors qu'on n'aurait jamais prononcé Son nom, c'est pourtant elle. C'est la foi en cette voix très basse qui nous parle de ce qui est, de ce qui fut, de ce qui sera et ce qui pourrait être et qui attend - voix de vérité, voix de nos visions... Nous sommes et devenons pleinement nous-même quand nous écoutons cette voix seulement, et avons foi en elle. C'est elle qui agit en l'homme et le fait s'avancer et l'anime sur le chemin de son devenir.

36. Dieu parle à voix très basse...

(26 et 28 juin) C'est une grande satisfaction de voir à quel point cet "historique de ma relation à Dieu", que j'avais pensé insérer en passant et comme par acquit de conscience, est devenu l'occasion d'une redécouverte de ma vie par certains de ses temps forts et certains signes qui l'ont marquée, sur lesquels jusqu'à présent je ne m'étais jamais arrêté. La perspective toute nouvelle me fait embrasser ma vie dans sa globalité et avec un regard neuf. Au fil de la réflexion, je vois s'y manifester pas à pas un s e n s , un secret d e s s e i n , de moi-même ignorés ma vie durant et pourtant obscurément pressentis. Ce dessein, et le sens nouveau qu'il donne à ma vie, se sont révélés tout dernièrement seulement, de fin octobre à fin mars. Et encore est-ce sûrement une grâce toute particulière, qu'ils m'aient été signifiés expressément et de façon aussi claire (¹⁹). Il est vrai qu'en étant aux débuts de ma soixantième année à me frayer encore une marche tâtonnante à travers la nuit, alors que rien d'extérieur à moi n'était jamais venu me confirmer dans la voie hésitante suivie comme malgré moi, il était grand temps qu'une lumière enfin jaillisse et que mes tergiversations prennent fin, pour accomplir dans cette existence encore ce que je dois accomplir.

Et qu'on ne s'imagine pas que l'évocation de mes tergiversations de naguère et de mon infidélité de jadis soient pour moi occasion de regrets et grincements de dents, "ah si j'avais ci ! ah si j'avais ça !". C'est une joie de découvrir ce qui a été, à la lumière de mon présent, et d'y discerner les labeurs d'un devenir qui se cherchait à tâtons, et jusques à travers mes abandons et mon infidélité au meilleur de moi-même. Il fallait que ces fruits-là aussi mûrissent à longueur d'années et de décennies leur chair d'amertume et qu'ils soient mangés, pour nourrir un autre fruit en devenir qui sourdement déjà germait. Et ce qui est vrai pour l'un est vrai pour tous, si amère que soit la récolte. Nul n'échappe à l'amertume de la souffrance qu'il s'est lui-même préparée, ni à la délivrance que celle-ci prépare.

J'ai pensé à l'apôtre Pierre, et à son reniement du Christ qui venait d'être livré pour être crucifié. Relisant ce récit il y a peu, j'ai longuement sangloté, comme si c'était moi qui venait de renier et trahir celui qui devait mourir abandonné de tous. Seule la vérité touche ainsi, au plus profond de l'être, et nous révèle à nous-mêmes. Et il n'y a pas à regretter que ce qui touche ainsi, comme une bienfaisante blessure qui saigne, ait été.

Cette foi n'est autre que la foi en nous-même. Non en celui que nous nous imaginons ou voudrions être, mais en celui que nous sommes au plus intime et au plus profond - en celui qui est en devenir et que cette voix appelle.

Parfois pourtant la voix se fait forte et claire, elle parle avec puissance - non celle du tonnerre, mais par la puissance même qui repose en nous, ignorée, et que soudain elle révèle. Telle est-elle dans le rêve messager, fait pour nous secouer d'une torpeur (peut-être mortelle...). Mais c'est en vain que se déploient puissances insoupçonnées - car où est le mètre breveté qui les mesurera à son aune (et nous donne feu vert pour admirer...), où la balance qui les pèsera (pour nous faire constater qu'elles font le poids...), où le chronomètre qui les délimitera (pour limiter les dégâts...) ? Ce ne sont que des songes après tout, n'est-ce pas ? Qui donc serait si fou que d'écouter un songe, voire même le suivre ?

Même quand par extraordinaire Il élève la voix, on dirait que Dieu Lui-même fasse tout Son possible pour surtout ne pas faire pression sur nous si peu que ce soit pour L'écouter, alors que t o u t fait pression pour nous faire nous boucher les oreilles ! C'est presque comme si Dieu Lui-même se mettait de la partie pour surenchérir : "oh vous savez, faut surtout pas vous en faire ou vous croire obligés, si Je te parle c'est comme si Je me parlais à moi-même en marmonnant. Je ne suis pas après tout un personnage important comme Untel qui parle à la radio et Untelautre qui donne une interview et Untel encore qui vient de publier un livre très lu ou Celui-ci qui affirme d'un air péremptoire en regardant autour de lui ou Celle-là à la voix de velours qui te retourne comme un gant... Je ne voudrais surtout pas leur faire la concurrence et d'ailleurs J'ai beaucoup de patience et énormément de temps, alors pour m'écouter rien ne presse, si ce n'est dans cette vie ce sera dans la prochaine ou celle d'après ou dans dix mille ans on a tout le temps..."

Avec tout ça, c'est même miracle qu'il arrive que l'Inimportant, le Tout-Patient, l'Insensé, l'Ignoré - qu'il soit écouté jamais ! Il n'a qu'à s'en prendre à Lui-même, le Maître de toute chair qui aime tant se cacher et S'entourer de mystère et parler le langage des songes et du vent, quand Il ne fait silence. Le monde entier tonitrué et commande et décrète et statue, et promet et menace et fulmine et excommunie et taille sans merci quand il ne massacre sans vergogne, au nom de tous les dieux et toutes les sacro-saintes Eglises, de tous les rois "de droit divin" et tous les Saints-Sièges et tous

les Saints-Pères et toutes les patries altières, et (last not least) au nom de la S c i e n c e oui Monsieur ! et du Progrès et du Niveau de vie et de l'Académie et de l'Honneur de l'Esprit Humain, parfaitement !

Et dans cette clameur de toutes les puissances et toutes fringales et toutes violences, U n S e u l se tait - et Il voit, et attend. Et quand d'aventure Il parle c'est à voix si basse que personne jamais n'entend, comme pour laisser entendre en même temps qu'Il murmure : oh **Moi** vous savez, c'est vraiment pas la peine de **M'**écouter. D'ailleurs dans ce vacarme ça vous fatiguerait...

Les voies de Dieu, je reconnais, sont insondables. Si insondables qu'on ne peut guère s'étonner que l'homme s'y perde et perde même la trace de Dieu et jusqu'au souvenir de Lui. Les religions que, nul doute, Il a inspirées, se contredisent et s'exterminent les unes les autres, et les peuples même qui naguère se proclamaient les fils d'une même Eglise, n'ont pas cessé de se massacrer les uns les autres à l'envi, à longueur de siècles et aux sons des mêmes hymnes funèbres célébrant le même Nom, les prêtres en chasuble en compagnie des poètes ceints de lauriers chantant pieusement amen "pour ceux qui pieusement sont morts pour la patrie...".

De nos jours le bon Dieu il a passé de mode, mais le cirque macabre tourne aussi fort que jamais : les prêtres et les poètes font toujours leur boulot de croquemorts, sous la houlette alerte des généraux des rois des présidents des papes, tandis que la Science (alias l'Honneur de l'**E**spirit **H**umain), toujours aussi sublime et aussi désintéressée, fournit les moyens grandioses et impeccables des Mégamassacres perfectionnés électroniques chimiques biologique atomiques et à neutrons sur les charniers d'aujourd'hui et demain.

Seul Dieu se tait. Et quand Il parle, c'est à voix si basse que personne jamais ne L'entend.